

Campagne de Portugal.

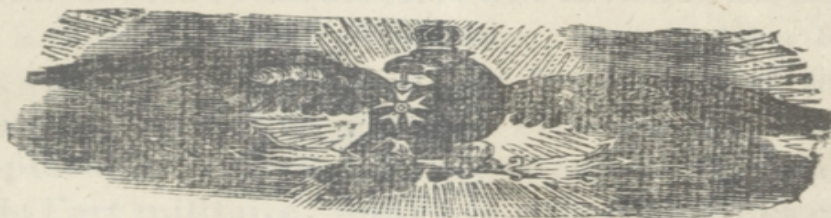
SOUVENIRS

MILITAIRES

DU TEMPS DE L'EMPIRE

PAR UN OFFICIER SUPÉRIEUR DU DEUXIÈME CORPS.

TOME PREMIER.



PARIS.

TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS,

CHRETIEN éditeur, rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11.

1841.



Baron Larrey

SOUVENIRS MILITAIRES DU TEMPS DE L'EMPIRE

Campagne de Portugal.

SOUVENIRS

MILITAIRES

DU TEMPS DE L'EMPIRE

PAR UN OFFICIER SUPÉRIEUR DU DEUXIÈME CORPS.

TOME PREMIER.



PARIS.

TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS,
CHRETIEN éditeur, rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11.

1841.

AVANT-PROPOS.

UNE lutte terrible a ensanglanté la Péninsule pendant sept ans. Cette guerre injuste a préparé les grands revers qui sont venus renverser le pouvoir colossal de Napoléon, et briser le sceptre de ce dominateur du monde : ces désastres de nos armes ont aussi révélé à notre belle patrie qu'il existait pour elle un nouveau genre de gloire, celui de la bonne foi dans l'exécution, des traités les plus onéreux, et de la grandeur dans l'infortune.

Longtemps vainqueurs de toutes les armées de l'Europe coalisée, les Français, lors de l'invasion en Espagne, ont eu à combattre corps à corps, une nation levée en masse, animée et soutenue par les trésors et les meilleurs bataillons de l'Angleterre. Pendant que nos Généraux épuisaient toutes les ressources que leur offrait le génie de l'art militaire, joint à la supériorité des connaissances de la stratégie et de la tactique ; pendant que la soif de renommée et le souvenir de vingt ans de triomphe faisaient enfanter à nos soldats des prodiges de valeur et de dévouement, ces braves guerriers voyaient rassemblés contre eux tous les moyens de destruction que peuvent inventer, chez un peuple ennemi, l'amour ardent de l'indépendance, l'exaltation politique, le fanatisme religieux et l'orgueil national blessé. Ce n'était point sur les champs de bataille qu'ils avaient le plus à souffrir et que les plus grands dangers existaient pour eux ; là, au moins, ils

succombaient avec honneur ! Lorsque, la trêve des combats leur faisait espérer qu'ils pourraient goûter quelque repos ; lorsque par suite des hazards malheureux de la guerre, ils restaient désarmés et sans défense, ils avaient à craindre le poignard d'un assassin ou la trahison de quelque ennemi caché qui presque toujours les trouvait trop confians. Constamment en proie à tous les besoins, harcelés, détruits en détail, ils ne pouvaient opposer que leur courage à tant d'efforts réunis.

La Péninsule est devenue un vaste tombeau, et pour ses défenseurs et pour nos armées. Le sol de cette terre de malheur a été abreuvé de sang français ; à chaque pas qu'on y faisait, il tombait une victime, mais aussi chaque instant du jour était témoin d'un acte du dévouement le plus sublime et d'une belle action militaire.

C'est surtout lors des deux dernières expéditions en Portugal, que la lutte a pris un caractère d'acharnement particulier. C'est alors que chez les peuples envahis, la guerre est devenue tout-à-fait nationale ; alors le léopard fuyait épouvanté, et cherchait à se défendre dans son dernier refuge sur le continent. L'aigle allait être plantée pour la seconde fois sur les tours de Lisbonne ! Ce n'était point par la seule force des armes que l'armée anglo-portugaise pouvait espérer d'échapper à une défaite probable ; pour repousser les vainqueurs d'Héliopolis, de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna, il fallait, en créant des embarras et des dangers toujours renaissans, leur opposer des obstacles au-dessus des forces humaines ; il fallait les entourer de misère et de privations, et tenter alors de faire périr en détail ceux qu'on n'osait attaquer en masse. Un système de ruine et de dévastation fut organisé en Portugal par ceux là mêmes qui s'étaient chargés de sa défense. Un ordre du gouvernement et du général en chef anglais menaçait de la peine de mort tout Portugais qui, à l'approche des Français, ne quitterait point ses foyers. En fuyant, chaque habitant devait détruire tous les moyens de

subsistance qu'il ne pouvait emporter. Hommes, vieillards, femmes, enfans, tous étaient armés contre nous. Malheur aux soldats que la faim forçait à sortir des rangs ! Malheur à tous ceux qu'une grave maladie ou des blessures empêchaient de suivre leurs régimens ! Ils étaient impitoyablement massacrés, et leur mort n'était le plus souvent qu'une horrible mutilation, qu'une longue et affreuse agonie.

On doit à nos ennemis la justice de dire que toutes les fois qu'ils l'ont pu, les Anglais, en Espagne et en Portugal, se sont fait un devoir d'arracher à la fureur d'un peuple exaspéré, tous les prisonniers français qui se mettaient sous leur protection. Pourquoi faut-il que l'affligeant souvenir du supplice des pontons et des baraques de Norman Cross vienne diminuer la reconnaissance de ceux qui ont reçu de pareils services ?⁽¹⁾.

Dans les circonstances critiques où elles se trouvaient, nos troupes ont été telles que l'Europe étonnée les a toujours vues, terribles au moment de l'action, calmes et résignées au milieu des privations les plus grandes. Sans solde, sans vivres, sans hôpitaux, sans secours aucuns, elles étaient forcées de pourvoir elles-mêmes à leurs plus pressans besoins. Le Chef suprême de l'état les laissait dans un abandon total. A peine si les bulletins faisaient mention de leurs plus héroïques efforts, et contenaient le récit abrégé des fréquents combats qu'elles livraient. Les plus faibles récompenses leur étaient refusées. Mais quoi qu'entièrement privés de ces faveurs que Napoléon répandait avec tant de profusion sur ceux qui combattaient sous ses yeux, les braves de l'armée de Portugal ne se sont jamais rebutés. Leur zèle et leur courage semblaient au contraire s'accroître avec les difficultés de l'entreprise et l'oubli dont ils étaient les victimes. L'espoir de porter un coup fatal à une puissance rivale, et de conquérir par-là une paix avantageuse, doublait leurs forces ; ils regardaient

la conquête du Portugal comme le terme de tous leurs travaux. Ceux d'entr'eux qui succombaient sous le fer de l'ennemi ou sous la maligne influence d'un climat homicida, tournaient, en expirant, un dernier regard vers la patrie ; dans le délire de la gloire, ils faisaient avec plaisir le sacrifice de leur vie ; ils croyaient mourir pour le bonheur de la France !

Ah ! c'est en vain que l'on tenterait encore d'accuser de tels soldats d'avoir été guidés dans leur périlleuse carrière, par de méprisables calculs d'une ambition personnelle ; c'est en vain que l'on viendrait leur reprocher de n'avoir servi que les intérêts d'un seul homme ! A Jemmapes et à Hohenlinden, comme à Marengo et à Friedland ; dans les sables brûlants de l'Afrique, comme sous le ciel glacé de la Russie ; sur les bords du Tage comme sur les rives de la Seine, nos braves guerriers n'ont cessé de rêver le bonheur de la patrie. Leur vie militaire n'a été qu'un sacrifice continuel. Dans nos dissensions civiles, ce sont eux qui sont devenus les principales victimes des divers partis qui nous ont agités. En tout temps, ils ont su commander l'admiration des peuples mêmes qu'ils avaient vaincus. Lorsqu'un règne de terreur et de sang couvrait la France de deuil et de honte ; lorsque tout sentiment généreux devenait un motif de persécution et était souvent un arrêt de mort, nos armées offraient alors un asile assuré aux nombreux proscrits que menaçait encore la hache révolutionnaire ; et l'honneur français fuyant nos cités épouvantées, s'était réfugié sous leurs drapeaux. Elles ont caché sous leurs lauriers les crimes de notre révolution⁽²⁾. Jamais elles n'ont cessé d'être des armées nationales ; jamais elles n'imposèrent par la force une forme de gouvernement à leurs concitoyens (a). Elles avaient conquis tout le continent de l'Europe, et l'Angleterre tremblait.....

La fortune contraire est venue presque d'un seul coup ravir à nos armées le prix de cent victoires et de vingt-cinq ans de peines et de fatigues. Tant de souffrances et de sang répandu n'ont cependant pas été tout-à-fait perdus pour nous. Déjà dans les annales du monde entier, l'histoire a gravé de son burin immortel la série de nos triomphes. La patrie reconnaissante transmettra avec orgueil aux siècles les plus reculés la gloire de ses enfants. Sur leur terre d'exil, des princes malheureux aimaient à entendre le récit des belles actions de nos armées ; ils applaudissaient même à des exploits qui les tenaient éloignés du trône de leurs pères.

Heureusement échappés aux dangers de tant de combats, il nous a été donné, après avoir été témoins de nos revers, de jouir des bienfaits d'une miraculeuse restauration. Le retour de nos Rois légitimes a ramené parmi nous une sage liberté, et avec elle un accroissement continu des prospérités publiques. Les vœux des anciens militaires, eux dont le cœur n'a cessé de battre pour leur pays, sont donc comblés ! La France est enfin heureuse et libre ! Bien qu'après tant de maux et de sacrifices, leur position, dans les circonstances actuelles, soit loin d'être avantageuse comparativement aux autres états ; bien qu'ils se voient presque sans avenir et qu'ils aient à craindre la misère sur leurs vieux jours⁽³⁾, ils demeurent cependant satisfaits à l'aspect du bien être général ; de bonne heure ils ont appris à tout sacrifier à l'intérêt public, et à souffrir sans se plaindre ! En attendant que pour le service du Roi, ils soient de nouveau appelés à verser la dernière goutte de leur sang, il leur reste dans les loisirs de la paix d'autres devoirs à remplir.

Quels qu'en soient les motifs, une guerre peut éclater un jour ; Il n'est pas impossible alors que nos armées soient encore destinées à combattre sur ces mêmes lieux si souvent témoins de leurs prodiges et de leurs souffrances.

Les leçons d'une expérience aussi chèrement achetée ne doivent pas être perdues. En les recueillant avec soin, nous léguerons à nos jeunes successeurs de nobles exemples à suivre ; c'est à nous maintenant à leur transmettre fidèlement l'héritage des vertus guerrières de nos vieux compagnons d'armes. La bravoure est innée chez le français, mais pour les événemens pénibles de la guerre, plusieurs sortes de courage sont nécessaires. La patience et la résignation au milieu des fatigues et des privations les plus grandes, sont les qualités essentielles d'un bon militaire ; elles contribuent le plus puissamment à créer cette force morale sans laquelle une armée ne saurait exister. Par le récit des hauts faits et de tous les travaux de nos troupes en Portugal, il faut que les jeunes soldats appelés à servir leur pays, sachent que, dans quelque position critique où ils puissent se trouver, leur dévouement à leur Roi et leurs sacrifices pour le bien de la France, ne doivent pas avoir de bornes, de même que leur valeur ne saurait trouver d'obstacles invincibles.

En nous décidant à publier les Souvenirs d'un militaire de l'armée française, dite de Portugal, de 1809 à 1813, nous sommes loin d'avoir eu la prétention d'écrire l'histoire complète des campagnes de cette armée. Moins, occupé à la suivre sur le champ de bataille, qu'à signaler les difficultés sans nombre qu'elle a eu à vaincre, avant et après le combat, notre intention n'a été de faire connaître des combinaisons stratégiques et des mouvemens de la tactique, que ce qui était indispensable pour l'intelligence des opérations principales de cette guerre. Nous avons voulu offrir, pour ainsi dire, à nos lecteurs, le tableau de la vie intérieure des régiments, dans des circonstances tellement difficiles pour eux, qu'entourés de besoins de toutes espèces, ils ont eu à se créer des ressources de tous genres. Sous ce dernier rapport, les campagnes de l'armée de Portugal offrent un intérêt tout particulier et presque unique ; elles abondent en faits intéressans et en leçons

utiles qui, comme nous l'espérons, pourront servir à guider un jour l'inexpérience de nos plus jeunes camarades.

Dans les armées françaises qui combattaient sur les divers autres points de l'Europe, la guerre se faisait par des masses, et le plus souvent une artillerie formidable décidait du sort d'une grande bataille. Les officiers subalternes confondus dans la foule, jouaient un rôle passif ; ils n'avaient qu'à payer de leur personne. Les vivres et les divers effets dûs étant presque régulièrement reçus, ces officiers n'avaient que très-rarement à s'occuper eux-mêmes des besoins du soldat. Dans les armées d'Espagne et surtout de Portugal, presque toujours disséminées au milieu de corps nombreux de partisans, et livrées à leurs seuls moyens d'industrie, chaque officier, depuis le colonel jusqu'au plus jeune sous-lieutenant, était un général en chef ; suivant les circonstances, il en avait tous les devoirs à remplir. Commandant un détachement souvent composé de soldats de différentes armes, il avait à étudier le terrain qu'il allait parcourir ; il avait à dresser son plan de campagne et à prendre des informations exactes sur les mouvemens d'un ennemi toujours prêt à profiter de ses plus légères fautes. Obligé de pourvoir seul à la subsistance de sa petite troupe, il avait à prévenir l'excès dans l'abondance et tout désordre dans les privations. Il demeurait chargé du transport de ses malades et de ses blessés. Il lui importait de savoir bien choisir ses guides et même ses espions ; il avait à éviter soigneusement les pièges que ne cessait de tendre à son inexpérience ou à sa trop grande confiance une population ennemie. A cet effet, il devait peser avec sagesse les différens rapports qui lui étaient faits, et les renseignemens qui lui parvenaient. Livré à lui-même et soumis journellement à des événemens imprévus, ce chef de détachement avait à soutenir de petits combats qui exigeaient de lui ce sang-froid et cette présence d'esprit si précieuse et si nécessaire à la guerre. Il était presque toujours dans la nécessité d'ajouter ou de

retrancher aux instructions qu'il avait reçues. Une telle école, que nous avons d'ailleurs payée assez cher, ne pouvait être que profitable ; aussi les armées d'Espagne et de Portugal ont-elles produit une foule d'officiers méritans et d'une expérience consommée.

Composées en grande partie de ces régiments qui venaient de vaincre sur les champs glorieux de l'Allemagne et de la Pologne, commandées par leurs mêmes généraux et guidées par les plus hardis et les plus habiles Lieutenans de Napoléon⁽⁴⁾, les deux armées qui, en 1809 et en 1810, ont successivement envahi le Portugal, avaient traversé l'Espagne en courant ; elles avaient dissipé les bataillons ennemis comme un vent impétueux chasse devant lui le sable des déserts. La conquête du Portugal était assurée, si l'entier succès de l'entreprise eut pu dépendre du sort d'une ou de plusieurs batailles. Tandis que tout cédait à la force de nos armes, des auxiliaires terribles, la faim, le climat, la misère, les maladies qui en sont les compagnes, et le désespoir de toute une population soulevée, venaient à l'aide de nos adversaires ; ils nous préparaient des attaques qui devaient à la longue triompher de tous nos efforts et apprendre à nos vieilles bandes que l'impossible allait commencer d'exister pour elles.

Nous l'avons déjà dit : au milieu de tant d'obstacles et de dangers, nos troupes étaient sans solde, sans vivres, presque sans habillement, sans communication avec la France. L'Espagne, où elles auraient dû trouver des secours, était dans l'impossibilité de leur en fournir. Pendant que Napoléon entassait par centaines les millions dans les caves des Tuileries, et qu'en Espagne, Joseph, son frère, épuisait ses faibles trésors à habiller et à équiper des soldats qui, dès le lendemain, désertaient ses drapeaux par bataillons, et passaient avec armes et bagages à l'ennemi⁽⁵⁾ ; Pendant que chaque gouverneur français de province, affichait un luxe de souverain, et que les

nombreux membres de l'administration et des services militaires, devenus presque inutiles, achevaient d'engloutir les ressources d'un pays livré à tous les genres de dévastation, les braves de nos armées périssaient de besoins et étaient en proie aux privations les plus cruelles. Et pourtant l'armée anglo-portugaise, qu'ils avaient à combattre, nageait dans l'abondance et offrait, par contraste, le modèle d'une administration toute prévoyante !

Après les désastres de la retraite sur la Corogne, l'armée de sir John-Moore alla se refaire de ses pertes à Lisbonne. Elle y reçut d'utiles renforts ; les trésors de l'Angleterre furent prodigués pour réparer au plus vite les maux d'une campagne d'autant plus malheureuse pour nos ennemis, qu'elle fut tout-à-fait inutile à la cause qu'ils prétendaient servir. Sir Arthur Wellesley (depuis lord duc de Wellington) prit le commandement en chef des troupes anglaises, et bientôt cette même armée reparut plus belle que jamais. Le gouvernement britannique mettait toute sa sollicitude à pourvoir, avec une sorte de profusion, à tous les besoins de ses soldats⁽⁶⁾ ; aussi sont-ils restés constamment à l'abri de ces cruelles privations qui, de tous côtés, venaient assaillir notre armée. Maîtres souverains de la mer, les Anglais, au moyen de leurs nombreux vaisseaux, avaient la facilité d'établir sur les points les plus importants de la côte, d'immenses magasins de subsistances. Rien ne pouvait retarder l'arrivée des secours qui leur venaient de Londres. Non-seulement la solde de la troupe était au courant, mais encore toutes les réquisitions faites dans le pays, étaient payées comptant. Dans toutes ses marches, depuis 1809 jusqu'en 1814, l'armée anglo-portugaise s'est toujours fait suivre par de grands convois de provisions de toutes espèces. Plusieurs centaines de brigades de mulets, merveilleusement organisées, étaient affectées au service particulier de ses subsistances. Tandis que la moitié de ces

précieux moyens de transport restait à l'armée pour les besoins journaliers, l'autre moitié était constamment sur la route de Lisbonne et d'Oporto, soit pour conduire des malades ou des blessés dans ces deux villes, soit pour en ramener des vivres. Le Général en chef réglait ordinairement la marche de son armée sur le plus ou moins de facilité qu'il y avait à faire arriver les subsistances⁽⁷⁾. Dans quelque position qu'ils se soient trouvés, les soldats ont toujours reçu leurs rations au grand complet. En tout temps, ils ont été abondamment pourvus de tous les effets d'habillement et de linge et de chaussure. Lorsque nos troupes restaient exposées à toutes les intempéries des saisons, les Généraux anglais, presque toujours maîtres de leurs mouvements, faisaient camper les leurs sous de bonnes tentes. Durant tout le temps de la guerre de la Péninsule, les officiers de chaque bataillon, réunis en gamelle, ont toujours vécu dans la même abondance dont ils auraient joui dans leurs garnisons. Les malades et les blessés étaient l'objet des plus tendres soins ; et ceux d'entre nous qui ont visité les hôpitaux anglais, en Portugal et en Espagne, ont dû être frappés de la manière supérieure et recherchée dont on y était traité.

En se présentant sur les champs de bataille de la Péninsule, les troupes françaises trouvaient de puissants motifs d'ardeur et de zèle dans les souvenirs de leurs triomphes récents : l'armée anglaise, au contraire, en était, pour ainsi dire, à ses premiers coups d'essai. Nous avons pour nous une longue expérience de la guerre et les talents bien reconnus des généraux habitués à vaincre. Supérieurs en tout ce qui se rattache plus spécialement à l'art militaire, nous avons eu toujours un désavantage marqué sous les rapports de l'administration de nos armées. C'est à la mauvaise direction donnée à cette administration et aux nombreux et fréquents abus qu'on y a remarqué, qu'il

convient d'attribuer en grande partie les échecs que nos armes, jusqu'alors victorieuses, ont parfois éprouvés.

Par les bienfaits d'une longue paix, notre jeune armée apparaît enfin déjà vieille de gloire et forte de son organisation monarchique et nationale. Depuis quelques années, elle a été l'objet d'utiles améliorations ; son instruction a fait des progrès immenses ; elle possède dans son sein tous les élémens de succès ; c'est avec orgueil qu'elle peut montrer ses richesses en dévouement, en talens et en vertus guerrières. A la voix de son Roi, elle est prête à joindre de nouveaux lauriers à ceux de Denain, de Fontenoy, de Zurich, de Marengo, et à ajouter d'autres pages glorieuses à notre histoire militaire déjà si fertile en prodiges. La patrie trouve en elle son espoir, et le trône son appui. Mais les succès, à la guerre, ne dépendent pas toujours de l'habileté des Généraux et du courage des soldais. Sans une administration intègre, prévoyante et éclairée, les fruits d'une grande victoire, dans des circonstances tant soit peu difficiles, sont souvent perdus, et l'armée la plus florissante court bientôt à sa ruine. L'expérience de nos dernières campagnes nous l'a trop souvent prouvé.

C'est donc le moment de demander si, mieux instruit par la triste expérience du passé, le gouvernement a cherché, depuis la paix, à introduire dans le système administratif de l'armée tous les perfectionnemens qu'il réclamait, et surtout à donner à l'intendance militaire des fonctions qui fussent plus en harmonie avec l'objet de cette haute et salubre institution ? Comme la réponse à cette question exige des développemens qui nous éloigneraient trop de notre sujet principal, nous nous abstiendrons de les donner ici. Nous renvoyons nos lecteurs à la note b, et nous les prions de la lire avec quelque attention ; ils verront que le seul moyen de revêtir l'intendance militaire du caractère imposant de la magistrature, et de l'entourer de cette considération qu'elle ne devait jamais cesser de

commander, c'est de lui faire perdre, par de nouvelles dispositions, l'initiative et la direction des opérations de détail, et de l'empêcher de se mettre au lieu et place des chefs de l'administration⁽⁸⁾ : c'est surtout de prescrire que ses membres soient tous recrutés parmi les militaires sortis des rangs de l'armée. Ils verront également que de nombreux et fréquents abus ont constamment régné dans l'administration des subsistances de nos armées ; que, dans les mesures à prendre pour l'organisation de nos hôpitaux en campagne, tout est presque encore à faire, afin de rendre ces asiles sacrés plus dignes de leur destination toute bienfaisante.

Ne trouvant sur sa route que des villes la plupart du temps désertes, l'armée de Portugal a rarement eu la possibilité d'établir des hôpitaux et d'organiser le service de santé. Les malades et les nombreux blessés de cette armée si digne d'un meilleur sort, étaient le plus souvent abandonnés sans défense aux attaques et aux insultes des partisans, ou à la rage cruelle des paysans armés. Les malheureux qui faisaient partie des évacuations sur les hôpitaux éloignés de quelque ville d'Espagne, lorsqu'ils n'étaient point enlevés et massacrés par les Guérillas, expiraient, pendant le trajet, de besoins et de souffrances. Un homme, parti pour l'hôpital, était un homme perdu pour l'armée, et souvent pour sa famille. Aussi presque tous les blessés préféraient-ils attendre, à leur régiment, leur guérison ou leur mort ! Là, par le zèle bienfaisant des chefs de corps et des officiers de santé, on formait des ambulances tout autant que les circonstances le permettaient ; là, du moins, les secours, proportionnés aux ressources du moment, étaient distribués de bon cœur, et les victimes d'une guerre acharnée pouvaient recevoir les soins et les consolations de l'amitié.

Nous nous sommes fait un devoir de consulter les divers ouvrages qui ont été écrits sur les campagnes de l'armée

française dans la Péninsule. Trop faibles par nous-mêmes, nous avons eu besoin de modèles et de guides. Nous avons long-temps hésité avant de nous décider à essayer de retracer de nouveau les événemens d'une guerre déjà si bien traitée par une réunion d'hommes à talens⁽⁹⁾, et par des officiers supérieurs distingués sous tant de rapports⁽¹⁰⁾. En faveur de nos bonnes intentions, que l'on daigne pardonner à notre témérité nous réclamons l'indulgence de nos lecteurs. S'ils prennent la peine de parcourir nos souvenirs, ils verront que nous n'avons pas prétendu leur offrir l'histoire complète des campagnes de l'armée française, dite de Portugal, ni égaler le mérite reconnu des relations déjà écrites ; nous avons cherché principalement à leur communiquer les impressions que nous avons reçues en étant dans les rangs, et à donner par là, à cette guerre, la physionomie qui lui est particulière. En entrant plus avant dans les détails intérieurs des régimens, nous avons désiré surtout faire ressortir la part active que les chefs de corps, les officiers subalternes et les soldats n'ont cessé de prendre dans une lutte où ils ont été constamment dans l'arène et où ils ont eu à subir les épreuves les plus fortes. Aussi dans le cours de ces terribles débats, la guerre a-t-elle pris des deux côtés, un caractère d'acharnement et d'exaspération dont l'humanité a eu souvent à gémir et qui semblerait devoir appartenir à un siècle moins civilisé.

Nous aurons l'attention d'écarter de nos écrits, autant que cela dépendra de nous, ces scènes de carnage et de désolation, malheureusement trop fréquentes dans la lutte sanglante dont la Péninsule a été le témoin et la victime. Nous chercherons autant que possible à détourner les yeux de nos lecteurs de ces calamités et de ces cruelles représailles que, dans d'autres temps et au milieu de ses courses dévastatrices, le dernier duc de Bourgogne, Charles le téméraire, appelait ironiquement « les fruits de l'arbre de la guerre. »

Instrumens passifs d'une injuste agression, nos troupes ont eu à braver pendant six ans la rage de deux peuples en armes. Aigries par les souffrances et exaspérées par tous les moyens de mort employés contre elles, si parfois, brisant les liens d'une bonne discipline, elles ont commis des actes de violence souvent commandés par les dangers de leur position, nous saurons jeter le manteau de l'amour national sur les excès auxquels, dans une guerre d'extermination, la misère, la faim et le besoin de leur propre conservation ont pu les porter. Les maux passagers qu'elles ont faits peser sur l'Espagne et principalement sur le Portugal n'ont été que l'effet du délire du moment et de la fureur du combat. Les exploits et les belles actions de nos guerriers appartiennent à tous les temps ; ils sont devenus le patrimoine de la France ; ils occuperont seuls la première place dans nos souvenirs. Semblable à l'astre brillant qui nous éclaire, notre gloire militaire, dans la Péninsule, ne présente que quelques taches imperceptibles à la première vue. Laissons aux étrangers ou à d'indignes compatriotes le plaisir de les y découvrir ! Quant à nous, long-temps témoins et admirateurs de tant de dévouement et d'héroïsme, nous éprouvons le besoin de rendre un juste hommage aux prodiges de tous genres que nos soldats n'ont cessé d'enfanter. Nous désirons transmettre à leurs jeunes successeurs une série de leçons profitables, et l'exemple puissant de toutes les qualités guerrières.

Sans nuire à l'éclat de notre propre gloire, nous chercherons à donner à nos ennemis la portion d'éloges qui leur revient. Nous ferons apprécier ce système de temporisation et de prudence constamment suivi, même aux dépens des intérêts des alliés, par le Général en chef de l'armée anglaise, qu'une heureuse fortune, au milieu d'événemens extraordinaires, est venu porter tout d'un coup au premier rang des Généraux les plus marquans de notre époque. Nous rendrons justice à la résistance énergique qu'on a su nous opposer.

Pendant la longue lutte de la Péninsule, la plupart des Généraux anglais ont montré des talens militaires incontestables ; leurs officiers et leurs soldats ont fait preuve d'une bravoure qui les ont classés désormais parmi les meilleures troupes de l'Europe.

Une fois sur le champ de bataille, la guerre entre l'armée anglaise et la nôtre s'est toujours faite avec une franchise et une loyauté dignes des temps de la chevalirie, et qui rappelle cet assaut de fierté nationale et de courtoisie qui eut lieu à Fontenoy entre les gardes anglaises et les gardes françaises⁽¹¹⁾. Après avoir soulevé contre nous toute la haine de deux peuples en proie au délire politique et au fanatisme religieux ; après avoir organisé toute espèce de moyens de destruction, les Anglais se sont montrés, comparativement aux Espagnols et aux Portugais, humains et généreux envers ceux que les chances contraires de la guerre faisaient tomber entre leurs mains. Tant que nos prisonniers restaient sous la protection de l'armée anglaise, leur sort était supportable. Mais une fois qu'ils touchaient le sol fatal de la Grande-Bretagne, les traitemens les plus cruels et des tourmens inouïs attendaient nos malheureux compagnons d'armes. Dans son affreuse barbarie, le gouvernement anglais épuisait sur eux des supplices dignes de l'enfer⁽¹²⁾.

Tous ceux qui ont observé avec attention les événemens de la guerre d'Espagne et de Portugal demeurent persuadés que les Espagnols, quels que soient les éloges exagérés que leur ont prodigués les admirateurs de leur longue défense, n'ont point déployé autant d'énergie et de patriotisme qu'ils auraient pu faire. Les Portugais, à la vérité, placés plus directement sous l'influence de l'Angleterre, ont certainement dans leurs sacrifices et par l'opiniâtreté de leur résistance, surpassé de beaucoup la nation espagnole qui, vers la fin de 1812, se trouvait entièrement soumise à la domination française. A cette

époque, les troupes anglaises venaient d'être rejetées en Portugal ; tout annonçait alors que l'autorité chancelante de Joseph allait se raffermir, et que les esprits venant enfin à se calmer après une aussi longue agitation, les divers partis finiraient par s'entendre, et se seraient bientôt réunis.

Il est d'ailleurs bien positif que malgré les prétendues victoires de l'armée anglaise et tous les efforts de l'héroïque nation, ce n'est point sur le champ de bataille de la Péninsule que le sort de l'Espagne et même du Portugal a été décidé, mais bien à Moscou et sur les bords glacés de la Bérézina⁽¹³⁾.



SOUVENIRS D'UN MILITAIRE.

INTRODUCTION.

Apperçu rapide des principaux événemens dont la Péninsule a été le théâtre, antérieurement au mois de février 1809, époque où la seconde invasion de Portugal a eu lieu.

A peine la paix de Tilsit venait d'être signée, que déjà Napoléon travaillait à accomplir, à l'égard de la Péninsule, les vastes projets qu'il avait conçus pour la formation du grand empire qu'il méditait, et dont la France, l'Italie et l'Allemagne n'étaient que les bases⁽¹⁴⁾. Ses vues ambitieuses durent se porter d'abord sur le Portugal qui, par sa position, était bien plus exposé aux menées sourdes et à toutes les intrigues des agens britanniques.

En conséquence, dans le mois d'août 1807, il fit enjoindre impérativement au gouvernement de ce royaume, « qu'il eut à fermer rigoureusement

« tous ses ports à l'Angleterre ; qu'il fit arrêter

« et renvoyer du Portugal tous les sujets

« de la Grande-Bretagne, qu'il fit mettre sous le

« séquestre tous les biens des individus anglais. »

Afin de faire appuyer convenablement ces propositions, et pour assurer d'ailleurs l'exécution pleine et entière des clauses stipulées dans le traité du 29 septembre 1801 conclu à Madrid, entre la France et le Portugal, Napoléon prescrivit la réunion d'un corps d'armée composé des troupes tirées des côtes de la Bretagne, de celles du Poitou

et de plusieurs dépôts de l'intérieur. Ce corps prit la dénomination de premier corps d'observation de la Gironde ; le commandement en fut confié au général Junot, aide-de-camp de l'Empereur et gouverneur de Paris.

Le prince régent du Portugal, décidé à se rendre aux désirs manifestés par M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures, donna les ordres nécessaires ; mais ces ordres, exécutés avec négligence et lenteur, ne produisirent aucun résultat nuisible aux Anglais⁽¹⁵⁾. Tout en donnant au gouvernement français l'assurance que ses intentions seraient remplies, le Prince régent, à l'instigation de l'Angleterre, fit aussi déclarer que, si des troupes étrangères se présentaient pour envahir son pays, il transporterait sa cour au Brésil, et se soustrairait par la fuite à toute domination injuste.

Cette menace fit peu d'impression sur l'esprit de Napoléon qui, intérieurement, était bien aise qu'on lui fournit un moyen d'arriver plus promptement au but qu'il se proposait de s'emparer du Portugal et par la suite de toute l'Espagne.

Depuis le dernier traité d'alliance du 18 août 1796, la France et l'Espagne vivaient en bonne harmonie. Le cabinet de Madrid, entièrement dans la dépendance de celui des Tuileries, mettait à la disposition de ce dernier toutes ses ressources, ses trésors et ses flottes. Tout récemment encore, l'Espagne venait de fournir à Napoléon environ seize mille hommes de ses meilleures troupes, sous le commandement du marquis de La Romana que nous verrons plus tard jouer un rôle important dans l'insurrection générale de la Péninsule. Ce corps d'armée espagnol traversa la France et fut envoyé dans la Poméranie suédoise.

A la vérité, lors de la guerre avec la Prusse, le Prince de la paix, premier ministre et favori de Charles IV, avait donné quelques inquiétudes sur les intentions de

l'Espagne ; il avait éveillé par-là l'attention de Napoléon qui, dès-lors, avait pris la résolution de rattacher définitivement toute la Péninsule à son système politique.

Cependant le corps d'armée, sous les ordres du général Junot, rassemblé aux environs de Bayonne, venait de franchir la frontière et s'avancait en Espagne⁽¹⁶⁾, lorsqu'arriva à Madrid, le traité conclu à Fontainebleau, le 27 octobre 1807, par E. Izquierdo, agent espagnol, bien plutôt chargé des intérêts particuliers du Prince de la paix, que de ceux du roi Charles IV son maître. Ce traité portait que vingt-huit mille Français, assistés d'un corps d'armée Espagnol, marcheraient sur-le-champ contre le Portugal pour s'en emparer. Par une des clauses de ce même traité, Napoléon donnait en toute propriété et souveraineté la province de l'Alem-Tejo et des Algarves, à don Manoël Godoï, prince de la paix ; la reine d'Etrurie devait recevoir en indemnité la belle province d'Entre-douro-è-Minho et la ville d'Oporto, sous le titre de royaume de Lusitanie septentrionale. Les autres provinces du Portugal ne reçurent point de destination et devaient, jusqu'à nouvel ordre, rester comme en dépôt entre les mains des Français⁽¹⁷⁾. Tous ces arrangemens, projetés et favorables à l'Espagne, furent pris aux dépens de la maison de Bragance qui, quelque temps après, fut déclarée avoir cessé de régner en Portugal.

Le gouvernement espagnol avait pris d'avance toutes les mesures nécessaires pour que les troupes françaises, qui allaient traverser une partie de son territoire, fussent reçues et traitées en amies, et pour qu'il fut amplement fourni à leurs besoins. Ces troupes étaient divisées en seize colonnes qui marchaient à un jour de distance l'une de l'autre. De tous côtés, une foule curieuse accourait pour contempler des soldats auxquels nos longs triomphes avaient acquis une grande renommée de gloire.

Les instructions adressées au général Junot, portaient qu'il devait d'abord occuper les mêmes positions qu'avait prises en 1801, l'armée du général Leclerc. Déjà, il faisait établir ses troupes à Valladolid, Toro, Zamora et Salamanque, lorsque se rendant dans cette dernière ville, il reçut de nouveaux ordres pour aller se réunir à Alcantara, au corps d'armée espagnol du général Caraffa, placé sous son commandement, et pour pénétrer au plus vite en Portugal. La dépêche annonçait que l'on trouverait à Alcantara des vivres et des munitions en abondance.

Ce nouveau mouvement d'invasion fut trop inopinément ordonné et trop rapidement exécuté pour que l'on pût assurer les moyens de subsistance de l'armée expéditionnaire. Aussi, dans la route de Salamanque, par San-Mugnos, Cintad-Rodrigo, Fuente-Ginaldo et Moraleja, nos troupes eurent-elles beaucoup à souffrir. La saison était rigoureuse, et une pluie continuelle avait rendu les chemins presque impraticables. Des marches forcées et faites de nuit, des privations inattendues durent nécessairement influencer d'une manière funeste sur des soldats dont les deux tiers étaient de jeunes conscrits. L'attente où l'on était de trouver de grandes provisions et des secours de tous genres, à Alcantara, fut trompée ; à peine si l'on put parvenir à s'y procurer les moyens de faire confectionner des munitions de guerre.

Une campagne qui s'ouvrait sous des auspices aussi peu favorables n'était pas faite pour exciter un grand enthousiasme parmi les troupes. Ainsi, dès son principe, cette guerre d'invasion présenta des embarras et des difficultés qui semblaient prédire l'issue malheureuse des trois expéditions qui ont eu lieu successivement pour conquérir le Portugal ; et, si au sein de la paix et au milieu d'un peuple ami, l'armée française se trouvait déjà livrée à toutes sortes de besoins, quelles horribles privations ne devaient-on pas craindre et combien d'obstacles n'allait-on pas rencontrer, dès le moment où l'on aurait non-seulement

à combattre une armée nombreuse, mais encore à résister à toutes les attaques d'une population dont chaque individu était un ennemi acharné ?

Les ordres d'aller en avant étaient précis ; il fallait que par la rapidité de sa marche, l'armée envahissante prévint tout préparatif de résistance, et qu'elle cherchât à diminuer les fâcheux résultats de l'embarquement de la cour de Lisbonne pour le Brésil. L'avant-garde, à laquelle on avait attaché quelques bataillons espagnols, pénétra donc en Portugal le 19 novembre 1807, et se porta le lendemain sur Castel-Branco ; les autres divisions suivirent.

Tandis que l'armée française, sous les ordres du général Junot, commandant en chef l'expédition, marchait sur Lisbonne par la rive droite du Tage, et se trouvait être flanquée par le corps du général Caraffa, le général Solano avec huit bataillons devait suivre la rive gauche par l'Alem-Tejo, et venir occuper Sétubal ainsi que les batteries en face de Lisbonne. Le général espagnol Taranco, à la tête de dix-huit bataillons, prit la route d'Oporto, afin d'aller occuper la province d'Entre-douro-è-Minho destinée à indemniser la reine d'Etrurie.

En continuant sa marche de Castel-Branco à Abrantès, à travers des montagnes presque désertes et par des temps affreux, l'armée eut à endurer de nouvelles privations et de nouvelles souffrances. Retardées par le passage difficile du Zézère qui se jette dans le Tage à Punhète, et par le débordement de plusieurs petites rivières, les divisions ne purent suivre d'assez près l'avant-garde avec laquelle marchait le général en chef qui, le 29, alla coucher à Saccaven, à une bonne lieue de Lisbonne. Bien qu'il fut encore séparé de ses autres troupes, le général Junot, d'après les nouvelles qu'il venait de recevoir de la capitale, et par d'autres motifs puissans, résolut de presser son arrivée dans cette grande ville ; il y fit, en effet, son entrée le lendemain 30 novembre 1807, à huit heures du matin, à la tête seulement de quatre bataillons formés des

compagnies d'élite, sans escortes de cavalerie, sans canons et presque sans cartouches⁽¹⁸⁾. Les divers régimens n'arrivèrent que successivement et dans un état de délabrement et de misère. Le repos et les soins actifs du général en chef et de tous les chefs de corps réparèrent bientôt les maux que des fatigues extraordinaires et de grandes privations avaient causés. Les deux corps espagnols n'avaient presque pas souffert. Le général Solano avait opéré sans difficulté son mouvement sur Sétubal d'où il fut rappelé en Espagne, après avoir été relevé par la 3.^{me} division française.

Le corps espagnol du général Taranco avait fait paisiblement son entrée à Oporto.

Afin de se soustraire à la domination française, le Prince régent et tout ce qui tenait à la cour s'était embarqué à Lisbonne le 27 novembre, à bord des vaisseaux portugais, et avait mis à la voile le 28.

Le général en chef ne tarda pas à faire prendre possession des diverses provinces ; et ayant envoyé garnison à Elvas et à Almeida, il fit arborer le drapeau français, sur tous les forts et châteaux, à la place du drapeau portugais. Il travailla incontinent à donner une nouvelle impulsion à l'administration du royaume et à pourvoir aux besoins de tous les services.

Ainsi, vers le milieu de décembre, tout le Portugal fut entièrement occupé, et les dispositions du traité du Fontainebleau se trouvèrent par-là exécutées. A la fin de ce même mois de décembre, le corps d'armée français prit la dénomination d'armée de Portugal.

Nous avons omis de dire que sous prétexte de mieux assurer l'exécution de ce traité du 27 octobre 1807, on avait arrêté, par un article resté secret, que quarante mille Français entreraient à l'instant en Espagne, afin de soutenir l'occupation du Portugal. Le général Dupont se présenta le premier avec vingt-trois mille hommes et se

dirigea sur Valladolid. Le 30 janvier 1808, le maréchal Moncey franchit aussi la frontière avec vingt-quatre mille hommes. Au même moment le général Duhesme, ayant douze mille hommes sous ses ordres, pénétrait en Catalogne sous divers prétextes. Ce furent ces deux derniers corps d'armée qui reçurent la mission pénible de s'emparer par surprise des places fortes de la Navarre, de la Biscaye et de la Catalogne.

Alarmée de ces dispositions hostiles, la cour de Madrid fit des représentations et demanda des explications. Pour toute réponse, on ordonna au maréchal Bessières de passer la Bidassoa avec dix-neuf mille hommes, et le grand duc de Berg fut envoyé pour prendre le commandement de ces quatre corps d'armée qui, au lieu de quarante mille, nombre stipulé, présentaient un total de soixante-dix-huit mille hommes, la plupart jeunes soldats. Ici on ne saurait trop blâmer la faute que fit Napoléon d'envoyer en Espagne autant de soldats de nouvelle levée. L'arrivée de telles troupes fut considérée par les Espagnols comme une insulte ; leur orgueil en fut blessé et leur audace s'en accrut. Ils furent dès-lors plus fortement portés à se révolter contre un joug imposé par des Enfants.

Dans des circonstances aussi critiques et dans un moment où l'union devenait si nécessaire à la famille qui occupait le trône des Espagnes, des dissensions funestes éclatèrent dans son sein. Deux partis marqués divisaient alors la cour et la famille de Charles IV ; l'un était celui du Roi, entièrement gouverné par son favori don Manoël Godoï, premier ministre qui était devenu odieux au peuple, à un tel point, qu'il avait failli plusieurs fois en être massacré, et l'autre celui du prince des Asturies qui se laissait conduire par son précepteur Escoïquiz. Ces deux partis recherchaient avec empressement la protection de Napoléon, et en avaient un égal besoin. En même temps que don Manoël Godoï, prince de la paix, traitait avec le maître de l'Europe, et se réservait la souveraineté des

Algarves, comme asile, Ferdinand, héritier présomptif, demandait de son côté, à l'insçu de son père, une femme de la main de Napoléon, et réclamait son appui.

Les troupes françaises étaient déjà admises dans la Péninsule, lorsque le prince des Asturies, profitant d'une émeute qui eut pour prétexte un départ de la cour pour Séville, força son père à abdiquer et se mit à sa place. Il fit aussitôt des démarches pour chercher à se faire reconnaître de Napoléon, tandis que le Roi détrôné s'adressait également à lui pour obtenir vengeance contre la violence qui lui avait été faite⁽¹⁹⁾. Les deux partis prirent donc ce monarque pour leur arbitre, et il ne fut pas difficile de les décider à venir plaider eux-mêmes leur cause à Bayonne. Le prince de la paix, détenu en prison, venait d'être conduit sous escorte dans cette ville ; Napoléon y était arrivé dans la nuit du 14 au 15 avril 1808 : saisissant alors l'occasion unique qui lui était offerte d'arracher l'Espagne à l'Angleterre, en la soumettant à sa domination, et poussé aussi par l'injuste désir d'expulser les Bourbons du continent, il exigea une abdication de la part de Charles IV, à laquelle Ferdinand fut obligé d'adhérer⁽²⁰⁾. Joseph Buonaparte, Roi des deux Siciles, fut proclamé Roi des Espagnes.

Placé dans une circonstance aussi difficile, le, prince des Asturies refusa courageusement d'échanger ses droits au trône des Espagnes, contre le royaume d'Etrurie, et préféra venir captif en France : il fit constamment à ceux qui l'engageaient à accepter les offres de Napoléon, cette noble réponse : « Tout ou rien. »

Le départ, de Madrid, de ce Prince que le peuple regardait comme une victime intéressante, la protection accordée au vieux Roi, à la Reine et surtout au premier ministre Godoï, le bon accueil qui leur avait été fait, et l'occupation, par surprise, des places fortes, avaient déjà fortement exaspéré les esprits. A la nouvelle des

événemens de Bayonne où la reine d'Etrurie avait été forcée de se rendre, et des abdications qui en furent le résultat, l'indignation devint générale. De toutes parts, s'élevèrent des reproches de manque de foi, d'embûches et de perfidies. On ne considéra plus alors le traité de Fontainebleau que comme une fourberie, et le voyage de Ferdinand que comme un piège. Quelles que fussent les intentions de Napoléon, relativement au bien être futur de l'Espagne qu'il prétendait régénérer, et dont le système de gouvernement réclamait d'ailleurs d'urgentes améliorations, on ne vit dans l'affaire de Bayonne, au lieu d'un grand coup d'état, qu'un simple guet-à-pens⁽²¹⁾. La loyauté française désapprouva ouvertement de tels moyens, et la fierté castillane en fut révoltée. L'exaltation fut portée à son comble ; les places publiques, les tribunaux, les églises et même les confessionaux retentirent d'imprécations contre les Français. On n'entendit plus que des cris de vengeance et de mort ; le sang coula. A Madrid, les Espagnols voulurent renouveler les vêpres siciliennes ; le 2 mai, une révolte générale y éclata contre les Français qui, presque tous, furent surpris sans défense : cinq cents périrent, lorsqu'à peine cent cinquante Espagnols furent blessés ou tués. Le grand duc de Berg, nommé gouverneur-général du royaume d'Espagne par Charles IV, avait à ses ordres vingt-cinq mille hommes aux portes de Madrid ; il pouvait faire beaucoup plus de mal ; dans sa force, il usa de quelque modération⁽²²⁾.

Ainsi, ce fut le 2 mai 1808 que succombèrent dans la Péninsule, les premières victimes de la conduite de Napoléon et de la fureur populaire. Si les soldats français, en la personne de leur chef, avaient eu les premiers torts politiques en devenant les instrumens d'une injuste invasion, toujours est-il vrai que les Espagnols, en employant, pour défendre leur cause, l'assassinat et la

révolte, se sont, pour ainsi dire, montrés les agresseurs dans une lutte qui a fait couler tant de larmes et de sang.

Bientôt l'insurrection devint générale, et tous les Espagnols coururent aux armes : dès-lors, les troupes françaises trouvèrent un ennemi implacable dans chaque habitant. Dans les Asturies, dans la Galice, l'Andalousie et le royaume de Valence, il se forma des juntes pour créer et organiser des moyens de résistance. Ce fut celle de Séville qui s'érigea en junta suprême. A cette même époque, l'Angleterre vint accroître l'effervescence et offrit des secours en armes, en argent et en hommes.

Pendant que les rassemblemens armés se formaient sur tous les points, les troupes espagnoles, même celles auxiliaires de notre armée en Portugal, se déclarèrent contre nous. Murat fut obligé de diviser ses forces. Le maréchal Moncey, qui avait été détaché vers Valence, ne put réussir à surprendre cette ville ; et, à cause des événemens, il fut rappelé autour de Madrid. Le général Dupont, qui, de Valladolid et de Zamora, s'était avancé sur la capitale et avait pénétré en Andalousie, se trouva en présence d'une armée supérieure ; il fut contraint de mettre bas les armes, à Baylen, le 19 juillet 1808. Cette capitulation fut le signal de nos revers, et vint étonner l'Europe⁽²³⁾.

A la nouvelle de la bataille de Medina del Rio-Seco, gagnée le 14 juillet par le maréchal Bessières, à la tête de quatorze mille hommes, contre le général Cuesta qui en avait quarante-mille, Joseph Buonaparte, jusqu'alors resté à Bayonne, se mit en route et vint faire son entrée à Madrid, le 20 juillet, justement le lendemain du désastre de Baylen. Mais il dut quitter cette capitale le 1.^{er} août, et se retirer, lui et toutes les troupes françaises, jusques sur l'Ebre. Le siège de Sarragosse fut levé, et le général Duhesme s'enferma dans Barcelonne. Joseph, dont l'armée n'était pas de cinquante mille hommes, avait son quartier-

général à Vittoria ; le maréchal Bessières était à Miranda-del-Ebro, et le maréchal Moncey à Tafalla.

En septembre, les Français n'occupaient donc plus de la Péninsule que la Navarre, la Biscaye, l'Alava, et Barcelonne, dans la Catalogne ; le Portugal, ainsi que nous allons le voir, venait d'être évacué par l'armée qui l'avait envahi.

Le général Junot, qui avait reçu les pouvoirs et le titre de gouverneur-général de Portugal, avait été installé en cette qualité, le 1.^{er} février 1808. En récompense de son zèle et comme encouragement, il venait aussi d'être créé duc d'Abrantès. Après avoir aboli la junte du royaume ou gouvernement central laissé par le prince régent, le gouverneur-général l'avait remplacé par un ministère composé moitié de Français et moitié de Portugais. Durant les premiers jours de cette nouvelle administration, la tranquillité fut parfaite, et le Portugal jouit tout-à-coup d'un bonheur inespéré. On attendait avec calme l'époque incertaine où le sort de ce royaume serait définitivement fixé.

Cependant, à la réception des nouvelles venues d'Espagne, on ne tarda pas à remarquer une grande agitation. Les divers mécontents se réunirent alors, et poussés par les instigations des agens de l'Angleterre, ils formèrent une masse insurrectionnelle. Des symptômes de désobéissance et de révolte se manifestèrent parmi les troupes espagnoles, nos auxiliaires ; les seize bataillons du général Taranco, qui étaient à Oporto, firent défection, et emmenèrent prisonniers, en Espagne, le gouverneur et les autorités françaises ; alors le désarmement général des troupes espagnoles fut résolu ; cette opération, qui, dans de telles circonstances, était délicate et difficile, fut pourtant faite, en vingt-quatre heures, grâce aux sages mesures qui furent prises.

Dès ce moment, les communications cessèrent avec la France, et la situation de l'armée de Portugal fut des plus critiques. Favorisé par un débarquement de troupes anglaises, un soulèvement eut lieu dans les Algarves ; il devint bientôt général dans toutes les autres provinces, où les Français isolés furent arrêtés ou assassinés.

Après avoir tenu un conseil de guerre à l'effet d'aviser aux mesures à prendre dans les circonstances difficiles qui se présentaient, le général en chef Junot expédia des ordres pour rappeler à Lisbonne le général Loison et les troupes qui avaient été détachées sur Almeida, ainsi que le général Kellermann et ses troupes qui étaient dans l'Alem-Tejo. Ces deux généraux, pour opérer leur mouvement de concentration, furent obligés d'en venir plusieurs fois aux mains avec de nombreux rassemblemens d'insurgés qui furent partout culbutés. Plusieurs villes rebelles furent châtiées. Le colonel Maransin, de la colonne du général Kellermann, à la tête de neuf cents hommes de la légion du Midi et du 26^{me} de ligne, fit subir à la ville de Beja, un châtimement exemplaire qui apaisa momentanément l'effervescence de l'insurrection dans l'Alem-Tejo.

A peine rentré à Lisbonne, le général Kellermann fut de nouveau envoyé contre des rassemblemens d'insurgés du côté d'Alcobaza. Le général Loison, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Solignac et Margaron, reçut également l'ordre de marcher sur Evora, afin d'y disperser les insurgés de l'Alem-Tejo réunis aux troupes espagnoles. La rencontre eut lieu le 30 juillet. L'ennemi, rangé en bataille sur les hauteurs en avant d'Evora, fut attaqué avec impétuosité et mis en déroute complète. La ville, qui refusa de capituler, fut prise d'assaut et livrée au pillage ; la garnison fut en grande partie passée au fil de l'épée. D'Evora, le général Loison marcha sur Badajoz, d'où il ne tarda pas à être rappelé vers Lisbonne, par suite du

débarquement d'un corps anglais, à Figueras, près l'embouchure du Mondego.

Ce corps d'armée, débarqué le 3, après s'être joint aux cinq mille anglais débarqués dans les Algarves, continuait son mouvement vers Lisbonne, en ayant soin d'appuyer constamment sa droite à la mer. Le général de division Delaborde, jusques-là gouverneur de Lisbonne, fut envoyé avec quelques bataillons pour s'opposer, autant que possible, à la marche de l'ennemi, et pour reconnaître le terrain où pourrait avoir lieu un engagement général. Le général Delaborde manœuvra quelque temps devant l'armée anglaise et vint prendre ensuite, le 14 août, position en avant du village de Roliça. Il y fut bientôt attaqué par l'armée ennemie forte de treize mille hommes, et commandée par sir Arthur Wellesley (depuis lord, duc de Wellington). Le général français, qui avait tout au plus deux mille combattants, fit une résistance opiniâtre, et montra une grande habileté dans ses manœuvres⁽²⁴⁾. En se retirant, il ne cessa de combattre ; le 18, il établit sa division à Montachique, afin de couvrir Lisbonne.

Alors le général en chef français sentit la nécessité de réunir toutes ses forces et de se mettre à leur tête. Après avoir pourvu à la tranquillité de la capitale, il résolut de marcher à l'ennemi afin de tenter les chances d'une bataille, bien plutôt pour sauver l'honneur de son armée, que pour chercher à conserver le Portugal. Les troupes dont on put disposer, au nombre de neuf mille deux cents hommes, furent donc formées en deux divisions d'infanterie, sous les ordres des généraux Delaborde et Loison, et une division de cavalerie commandée par le général Margaron ; le général Loison venait de rejoindre. Le général Kellermann eut le commandement de la réserve composée de quatre bataillons d'élite et forte de deux mille cent hommes. Le 20 août 1808, l'armée anglaise s'était rapprochée du village de Vimeiro, où elle prit position à

l'effet de protéger un nouveau débarquement de troupes. Par ce moyen, cette armée reçut un renfort de quatre mille hommes. Sir Arthur Wellesley était décidé à aller, dès le lendemain 21, au-devant de l'armée française. Instruit de ce projet, le général Junot fit des dispositions pour prévenir son ennemi et commencer l'attaque. Il employa la nuit entière du 20 au 21, à faire passer à son armée le défilé en avant de Torrès-Védras ; ce mouvement se fit avec trop de lenteur.

L'armée anglaise, dont la droite, appuyée à la mer, était protégée par une flotte, et dont le centre était établi sur un plateau élevé et d'un accès difficile, avait tout l'avantage de la position. Le 21 août, vers les dix heures du matin, le général- Delaborde, à la tête d'une de ses brigades, commença l'attaque : l'action ne tarda pas à devenir générale. A midi, la gauche des français commençait à plier ; deux bataillons d'élite de la réserve marchèrent pour la soutenir ; mais écrasés par la mitraille, ils furent bientôt mis en déroute. Le général Kellermann, avec les deux bataillons d'élite restant, parvint à arrêter l'ennemi qui poursuivait les brigades Chariot et Thomières. La droite de nos troupes obtint d'abord quelque succès ; mais, ayant affaire à un ennemi trop supérieur, et ayant eut ses deux généraux de brigade blessés, elle dut opérer, sous la conduite du général Thiebault, un mouvement rétrograde par échelons. A deux heures, l'armée française était en retraite ; elle l'opéra avec le plus grand ordre et dans une attitude imposante. Elle vint s'arrêter en avant du défilé de Torrès-Védras, à peu de distance du champ de bataille.

Le soir de la bataille de Vimeiro, les généraux, réunis par le général en chef, déclarèrent que l'on n'était pas en mesure de tenter de nouveau le sort des armes, et qu'il était urgent que l'armée retourna à Lisbonne, où il devenait même impossible de pouvoir résister plus longtemps⁽²⁵⁾. La force des circonstances fit naître l'idée de tenter une

négociation avec les Anglais qui, peu rassurés eux-mêmes, furent amenés par le général Kellermann à conclure, le 23 août, une suspension d'armes. Enfin, après de nombreuses rédaction et plusieurs difficultés, ce même général et le colonel anglais Georges Murray signèrent, le 30 août, une convention qui fut ratifiée le même jour, et porta le nom de Cintra.

L'article 2 de la convention de Cintra portait :
« que les troupes françaises évacueraient le Portugal
« avec armes et bagages ; qu'elles ne seraient
« point considérées comme prisonnières
« de guerre, et qu'à leur arrivée en France,
« elles auraient la liberté de servir. » En vertu de l'article 3, ces mêmes troupes devaient être transportées en France, par mer, aux frais de l'Angleterre.

En conséquence, l'embarquement commença, à Lisbonne, le 11 septembre et fut terminé le 30 de ce même mois. Les garnisons d'Elvas et d'Almeida ne furent embarquées que le 7 octobre. Avant le départ de notre armée, la populace de Lisbonne se livra à quelques désordres ; dans cette circonstance, les Français eurent à se louer des sages mesures, que les généraux Hope et Bérésfort prirent, de concert avec eux, pour prévenir de plus grands excès⁽²⁶⁾

La concentration des troupes françaises, sur la rive droite de l'Ebre, avait amené une espèce de trêve qui fut utilement employée par les Espagnols, pour augmenter leurs moyens de résistance. La victoire de Baylen avait considérablement enflé leur courage ; l'enthousiasme était à son comble : de tous côtés, l'on faisait d'immenses préparatifs pour forcer les Français à repasser les Pyrénées. En peu de temps, l'Espagne eut sous les armes cent quatre-vingt-dix mille hommes de troupes, qui, si elles n'étaient pas parfaitement organisées et entièrement pourvues de tout ce qui est nécessaire à la guerre,

brûlaient du désir de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour maintenir l'indépendance de leur patrie.

La junte centrale crut devoir accepter de l'Angleterre un secours de quarante mille hommes qui devaient coopérer à la délivrance de la Péninsule.

A cette même époque, le marquis de la Romana, que nous avons vu avoir été envoyé avec seize mille hommes de vieilles troupes, dans la Poméranie suédoise, pour y être employé à garder les côtes de la Baltique, après avoir trompé le maréchal Bernadotte par des assurances de dévouement et de soumission au roi Joseph, s'était embarqué secrètement en Danemarck avec une grande partie de ses troupes, sur des bâtimens anglais qui le transportèrent sur les côtes de la Biscaye. Son arrivée amena aux Espagnols un renfort inattendu, et causa une joie générale.

Au mois d'octobre 1808, les armées espagnoles étaient rendues aux divers points qui leur avaient été assignés. Le général Lamas allait agir avec trente mille hommes en Catalogne ; le général Blacke, avec quarante mille hommes, était à Bilbao ; le général Belvédère, qui devait se joindre à l'armée anglaise, occupait Burgos avec vingt mille hommes ; Castanos commandait soixante mille hommes, à Calahorra. Le général Morla avait, à Madrid, une réserve de vingt mille hommes.

Les Anglais, peu jaloux de se trouver au premier choc, mirent la lenteur accoutumée dans leurs mouvemens pour entrer en ligne. Mécontent de la convention de Cintra, le cabinet de Saint-James avait remplacé le général en chef sir Dalrymple, par le général John Moore qui reçut l'ordre de se porter sur Valladolid, où il devait être rejoint par un corps de quatorze mille anglais débarqués à la Corogne, et commandés par le sir David Baird.

De son côté, Napoléon ne restait point dans l'inaction. Plus que jamais décidé à soumettre, par la force des armes, la Péninsule à sa domination, il fit marcher, vers les

Pyrénées, toutes les troupes qu'il put tirer de la France, de l'Italie et de l'Allemagne. Les i.^{er}, 5.^{me}, 6.^{me} corps de la grande armée, plusieurs divisions de cavalerie et presque toute la garde impériale furent dirigés sur Vittoria. Il expédia des ordres pour que les troupes de l'armée du général Junot reprissent le chemin de l'Espagne, par Bordeaux et Bayonne, dès qu'elles seraient débarquées.

Après s'être assuré, par le congrès d'Erfurt, que les puissances du Nord ne mettraient point d'obstacles à son entreprise, Napoléon était revenu à Paris. Il en part bientôt et arrive, le 5 novembre, à Vittoria. Il s'occupe aussitôt de donner une nouvelle organisation aux troupes réunies sous ses ordres ; il les forme en sept corps d'année, celles de Junot devaient faire le huitième. Il donne le commandement de l'armée de Bessières, devenue 2.^{me} corps, au maréchal Soult, duc de Dalmatie. Aussitôt commencent les opérations contre les armées ennemies, dont il fait attaquer le centre composé de vingt mille hommes et de douze cents chevaux, sous le commandement du jeune général Belvédère, par le corps du maréchal Soult, et par plusieurs divisions de cavalerie. Cette armée, du général Belvédère, fut culbutée, et, le 10 novembre 1808, les Français entrèrent dans Burgos, pèle-mêle avec les fuyards. Presqu'au même moment de l'entrée de nos troupes dans Burgos, le maréchal Victor, à la tête du premier corps, avait mis en déroute l'armée de Blacke, sur les hauteurs d'Espinosa. Le 12 novembre, le 2.^{me} corps fut dirigé sur Reynosa.

Le centre et la gauche de l'armée ennemie ayant été ainsi dispersés et la reconnaissance de dix mille chevaux, envoyée vers Valladolid, n'ayant rapporté aucune nouvelle positive de l'armée de sir John Moore, Napoléon résolut d'agir alors contre l'aîle droite de l'armée espagnole. Le 23 novembre, le maréchal Lannes, qui avait pris le commandement du 3.^{me} corps, remporta, sur l'armée de

Castanos, à Tudela, une victoire qui eût amené la destruction entière de cette armée, si le maréchal Ney avait pu arriver à temps.

Napoléon, parti le 22 novembre de Burgos, était venu, le 23, à Aranda. Le dernier succès, obtenu à Tudela, le détermina alors à marcher rapidement sur la capitale, avec toute sa garde et les 1.^{er} et 4.^{me} corps qui avaient été rappelés des montagnes. Le passage de Sommo-Sierra, défendu par treize mille Espagnols, fut forcé, et, le 2 décembre, la cavalerie française couronnait les hauteurs de Madrid ; l'infanterie y arriva le 3 ; la ville capitula le 4, et nos troupes y firent leur entrée ce même jour.

Les armées de Blacke, de Belvédère et de Castanos avaient été battues, et les débris en étaient poursuivis ; Madrid venait d'être pris. En Catalogne, la place de Roses s'était rendue le 6 décembre, et le général Gouvion Saint-Cyr, qui commandait l'armée française dans cette partie de l'Espagne, après avoir mis en fuite les Espagnols qui lui étaient opposés, avait fait lever le siège de Barcelonne. Ce général marcha aussitôt sur l'armée espagnole, postée sur le Llobregat, et la mit dans une déroute complète.

Le maréchal Lefebvre, commandant le 4.^{me} corps, défit à Truxillo le général Galutzo ; et le maréchal Victor remporta, à Uclès, une victoire entière sur le duc de l'Infantado qui avait rallié les restes de l'armée de ce Castanos naguères si fier de ses succès obtenus à Baylen.

Le maréchal Soult, ayant achevé de détruire ou de disperser les troupes et les insurgés de la Montana, et après s'être emparé, à Cumillas et à Santander, d'armes et de marchandises anglaises, avait laissé le général Bonnet dans cette dernière ville ; il était venu faire prendre, dans les plaines de Carrion, des cantonnemens à ses troupes qui avaient grand besoin de repos.

Quarante jours avaient donc suffi pour détruire les armées espagnoles. L'éclat de ces derniers triomphes avait

fait disparaître momentanément l'odieux de l'affaire de Bayonne ; et nos troupes, dans le délire d'une gloire nouvelle, cherchaient à oublier l'injustice de l'agression. Les premières démarches de Napoléon, à Madrid, étaient dictées par une bonne politique, et devaient lui ramener une grande partie de la nation espagnole. Il était facile, à cette époque, de rendre le calme à cette partie de la Péninsule ; pour y réussir, il fallait de la sagesse et de la modération. Mais le peu de prévoyance d'une administration mal conduite, des mesures vexatoires et aussi nuisibles au pays que peu profitables aux troupes, détruisirent bientôt tous les heureux résultats de nos victoires, firent naître de nouvelles insurrections et amenèrent d'autres revers.

C'est à l'année 1823, qu'il était réservé de voir l'armée française, sous la conduite du duc d'Angoulême, donner, en Espagne, l'exemple rare de cette modération et de cette sagesse qui caractérisent si éminemment ce digne petit-fils d'Henri IV. L'épisode de cette nouvelle guerre formera une des plus belles pages de nos annales militaires. En effet, les troupes, par leur discipline, le prince généralissime, par ses sages dispositions et par les actes d'une politique sage et éclairée, ont acquis des droits incontestables à l'admiration générale.

De son quartier général de Madrid, Napoléon n'avait cessé d'avoir les yeux sur les mouvemens que pouvait faire l'armée anglaise. Il crut un instant que cette armée avait l'intention de se retirer sur la Galice et de s'y embarquer. Dans cette persuasion, il se contenta d'envoyer des troupes à l'Escurial et à Avila.

Sir John Moore, commandant en chef les forces qui devaient aider les Espagnols à chasser les armées françaises au-delà des Pyrénées, n'était arrivé à Salamanque que le 15 novembre 1808, c'est-à-dire, trois jours après la défaite des généraux Blacke et Belvédère, à Espinosa et à Burgos. Sous prétexte de la difficulté des

chemins, mais bien sans doute dans l'intention de gagner du temps, le général anglais avait dirigé sur Madrid, par la grande route de Badajoz et d'Almaraz, toute sa cavalerie et son artillerie escortées par trois mille hommes d'infanterie, le tout sous le commandement du lieutenant-général Hope. En divisant ainsi son corps d'armée et en faisant faire un long circuit à la portion la plus importante de ses forces, sir John Moore avait eu évidemment en vue d'attendre les résultats des premières opérations des Français, et de se ménager des moyens d'excuses, pour expliquer, au besoin, sa lenteur à agir. Ce n'est pas le seul exemple que l'on pourrait offrir du système de temporisation et de prudence, suivi par les généraux anglais dans diverses circonstances.

Toutes fois, lorsque sir John Moore eut connaissance des défaites de Burgos et d'Espinosa, il envoya l'ordre au lieutenant - général Hope d'éviter Madrid, et de venir promptement le joindre à Salamanque, en passant par l'Escorial et Avila. La perte de la bataille de Tudela, qu'il apprit, le 28 novembre, lui fit regarder la cause des Espagnols comme désespérée. Il songea alors à se retirer en Portugal, dès qu'il aurait été rejoint par le général Hope. En conséquence, il expédia l'ordre à sir D. Baird de rétrograder sur la Corogne, avec ses quatorze mille hommes, et de s'y embarquer pour le Portugal. Bien qu'il y eût été invité par l'ambassadeur anglais Frère, il avait refusé d'aller concourir à la défense de Madrid, dont il apprit peu-à-près la reddition.

Mais, inquiet de l'agitation qui régnait dans les esprits des soldats de son armée, lesquels murmuraient de l'inaction où on les avait retenus, et poussé par le désir de profiter de l'espèce d'isolement où se trouvait le 2^{me} corps, il contremanda bientôt les ordres qu'il venait de donner, et prit la résolution hardie de chercher à écraser ce corps d'armée, et de se porter sur Burgos, pour couper la communication avec Bayonne. A cet effet, il devait agir

conjointement avec le marquis de la Romana, qui avait de vingt-cinq à trente mille hommes. Les deux armées ennemies, ainsi réunies, pouvaient présenter une masse de cinquante à soixante mille combattans qui eussent pû faire, dans le moment, beaucoup de mal aux Français, si leurs généraux en chef avaient su les diriger avec la supériorité des talens nécessaires.

Le maréchal Soult, ayant deviné les projets de son adversaire, sentit qu'il ne pouvait résister à une armée aussi nombreuse. Il écrivit pour demander d'autres troupes. En attendant il prit, sous sa responsabilité, d'appeler à lui la division de dragons du général Lorges, et fit diriger sur Carrion les deux divisions Delaborde et Loison, de l'ancienne armée du Portugal, qui, rentrant en Espagne, avaient déjà dépassé Burgos. Avec ces renforts, il résolut d'attendre l'armée anglo-espagnole.

Le général Moore mit de la lenteur et de l'hésitation dans l'exécution de son nouveau plan. Partant de Salamanque, il passa le Duero à Tordesillas, à cinq lieues de Valladolid, et vint, à Mayorga, se réunir à sir D. Baird. Le marquis de la Romana ne s'avança que jusqu'à Mancilla, en avant de Léon, et resta séparé de l'armée anglaise. L'avant-garde de cette armée arriva le 21 décembre à Sahagun, et poussa jusques vers Villotilla, à peu de distance de Carrion.

Cependant, Napoléon, instruit de la marche de sir John Moore, manœuvre aussitôt pour lui couper la retraite. Il part de Madrid le 22 décembre, avec le 6.^{me} corps, quelques autres troupes et avec sa garde, traverse le Puerto-Guadarama, et, passant par Tordésillas, il vient prendre position vis-à-vis de Benavente.

Pendant cette marche, que Napoléon fit souvent à pied, à la tête de sa cavalerie, il fut constamment de la meilleure humeur ; jamais il n'avait montré plus de gaieté. Il jouissait d'avance du plaisir de se mesurer enfin avec les Anglais ; il put à peine les atteindre ; il ne devait les rencontrer que

quelques années plus tard. et sur un autre champ de bataille !

Le général en chef anglais, dès qu'il avait eu connaissance de cette marche rapide de Napoléon, avait laissé le marquis de la Romana du côté de Léon, opposé au maréchal Soult, et était accouru en toute hâte vers Benavente, sur la grande route de la Galice.

Le 30 décembre le pont, sur l'Esla, fut rétabli, et les Français traversèrent la ville de Benavente que venaient de quitter les Anglais, en se retirant précipitamment, dans la crainte que le maréchal Soult n'arrivât avant eux. à Astorga⁽²⁷⁾.

Ce maréchal avait poussé vigoureusement devant lui le corps d'armée de la Romana. Par suite de la brillante affaire de Mancilla, où le 22.^{me} de chasseurs à cheval exécuta une belle charge, et qui fut gagnée par le général Franceschi, commandant l'avant-garde du 2.^{me} corps, ce corps entra à Léon, et continua sa marche jusqu'à Astorga, où se fit, le 1.^{er} janvier 1809, la jonction des Français. Napoléon y était entré sans éprouver la moindre résistance. Il se disposait à poursuivre à outrance l'armée anglaise et à purger le continent de la présence hideuse. du Léopard⁽²⁸⁾, lorsque les nouvelles qu'il reçut des dispositions hostiles de l'Autriche, le forcèrent de s'arrêter et de revenir à Valladolid avec sa garde. Il confia au maréchal Soult le soin de poursuivre l'ennemi, et renforça son corps d'armée des divisions de dragons Lahoussaye et Lorges, des 70. ^{me} et 86. ^{me} régimens de ligne et de la division Loison du 8.^{me} corps. Le maréchal Ney, avec le 6. ^{me} corps, devait soutenir le 2. ^{me}, et déférer aux invitations de son chef. Avant de quitter Astorga, Napoléon passa plusieurs revues et fit diverses promotions. Il séjourna peu de temps à Valladolid, d'où il partit, dès qu'il apprit l'embarquement des Anglais. Le 23 janvier 1809, il était de retour à Paris.

Malgré toute la rigueur de la saison, dans un pays ingrat et difficile, nos troupes étaient pleines d'ardeur ; elles brûlaient d'envie d'atteindre les armées ennemies qui se retiraient par les deux routes d'Astorga à Villa - Franca. Les Anglais avaient pris la grande route nouvellement construite, et les Espagnols suivaient le chemin plus direct, mais mauvais et coupé par de fréquents ravins. Le général Franceschi fut chargé de pousser vivement les Espagnols sur cette route, et de ne pas les perdre de vue. Le maréchal Soult, à la tête de ses autres troupes, marcha sur les traces de l'armée anglaise. Le 3 janvier, les têtes de colonne françaises se trouvèrent en présence d'une forte arrière-garde de cette armée, au défilé de Cacabellos. Quelque fut l'avantage de sa position, cette arrière-garde fut culbutée par les troupes de la division Merle, et la position de Pierros fut emportée. C'est au premier moment de cette attaque et au milieu des tirailleurs du 4. ^{me} d'infanterie légère, qu'une balle vint frapper à mort le brave et l'intéressant général Auguste Colbert, à peine âgé de trente ans, mais déjà bien vieux de gloire. Il emporta les regrets et l'estime de toute l'armée. L'ennemi fut poursuivi jusqu'à Villafranca, où les deux corps Anglais et Espagnols se réunirent.

L'échec, essuyé par leur arrière-garde, acheva de mettre la confusion dans les rangs des troupes anglaises qui secouèrent entièrement le joug de la discipline. A Villafranca, elles se livrèrent à toutes sortes d'excès d'ivrognerie et de pillage. Cette malheureuse ville éprouva, de la part de ses alliés, toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut.

Du reste, cette retraite de l'armée anglaise, d'Astorga sur la Corogne, offrit partout l'image du plus effroyable désordre. On eut dès-lors une idée exacte de ce que pouvait être, dans des circonstances critiques, cette, discipline anglaise tant vantée. De tous côtés on voyait des villages

incendiés et des habitans de tout sexe et de tout âge, victimes de la brutalité des soldats venus pour les défendre⁽²⁹⁾. La route était couverte de fusils, de sacs, de canons, de munitions et de chevaux tués ou mutilés. Afin de fuir avec plus de rapidité, l'armée de sir John Moore abandonna tous ses gros bagages et même son trésor. A Cérézal, les dragons des 18.^{me} et 19.^{me} régimens, de la division Lahoussaye, s'emparèrent d'un convoi d'argent laissé dans des voitures abandonnées par les conducteurs.

L'armée anglaise ne mit que quarante-huit heures pour faire le trajet de vingt-cinq grandes lieues que l'on compte de Villafranca à Lugo, où elle arriva le 5 janvier, après le coucher du soleil. Dans la matinée du même jour, notre avant-garde entra de vive force à Puente-Ferreira, et le soir, les deux divisions de dragons, Lorges et Lahoussaye, allèrent bivouaquer près de Constantine.

Le corps du marquis de la Romana s'était de nouveau séparé des Anglais, en partant de Villafranca, et avait continué son mouvement rétrograde, par le Val d'Orès. Le maréchal Soult écrivit au maréchal Ney de faire poursuivre ce corps par la division Marchant et un régiment de cavalerie.

Quelque pressé qu'il fût d'arriver à la Corogne, le général en chef anglais sentit la nécessité de faire une halte d'un ou de deux jours, tant pour chercher à diminuer l'instance de la poursuite des Français, et pour essayer de rétablir l'ordre dans son armée, que pour avoir le temps de faire arriver à la Corogne les bâtimens de transport qui étaient à Vigo. Il prit donc une position avantageuse en avant de Lugo, appuyant sa droite au Minho. et sa gauche à de fortes montagnes.

Le maréchal Soult, arrivé avec son quartier-général à Quintela de Corbela, dans la nuit du 6 au 7, fit, dans la journée du 7, tâter l'ennemi qui partout se montra en forces. Le 8, le général Franceschi, qui avait rejoint son

corps d'armée à Puente-Ferreira, fut placé avec sa cavalerie légère et des compagnies de voltigeurs, au village de Bascoas, vis-à-vis la gauche de l'ennemi. Tout annonçait que le 9, l'armée anglaise serait vigoureusement attaquée ; dès quatre heures du matin, nos troupes étaient sous les armes. Mais dans la nuit du 8 au 9, le général Moore, ayant fait allumer de grands feux, se hâta de continuer sa retraite, après avoir achevé de détruire ses bagages et avoir fait tuer cinq cents chevaux. Le 9, l'armée française entra dans Lugo, où l'on trouva quinze pièces de canon. Elle se mit incontinent à la poursuite de l'ennemi qui avait une avance de dix heures, et qui fuyait avec la plus grande rapidité.

Enfin, le 11 janvier, après des peines et des fatigues inouïes, et à sa grande satisfaction, l'armée de sir John Moore, au nombre d'environ seize mille hommes⁽³⁰⁾, arriva à la Corogne (Coruna), qui lui offrait un point sûr d'embarquement. Afin de retarder la poursuite, les Anglais avaient coupé plusieurs ponts ; ils avaient même tenté de faire sauter en entier la ville de Bétanzos qui cependant les avait bien accueillis.⁽³¹⁾ Dans la nuit du 11 au 12, les Français vinrent bivouaquer autour de cette ville. Le 15, on entendit deux fortes explosions qui provenaient de deux magasins à poudre, que le général en chef anglais faisait sauter. Le 14, notre infanterie passa sur la rive gauche du Mero, et fut placée sur les hauteurs avoisinant la Corogne, vis-à-vis les troupes anglaises qui étaient rangées sur deux lignes. La journée du 15 se passa à faire des préparatifs de combat que l'ennemi acceptait pour l'honneur des armes britanniques. Ce même jour, les bâtimens de transport arrivèrent de Vigo.

Le 16, entre deux ou trois heures de l'après-midi, l'armée anglaise fut vivement attaquée, d'abord par la première brigade de la division Mermet, qui réussit à éloigner les Anglais du village d'Elvina, et ensuite par la division

Merle ; cette division fit reculer en désordres les ennemis qui avaient marché contre elle. Le général Delaborde s'empara du village de Palavia ; le général Foy repoussa les troupes qui lui étaient opposées⁽³²⁾. Le combat devint très-vif et dura jusqu'à la nuit. Les Français auraient obtenu des avantages plus marqués, si la nature du terrain leur eût permis de pouvoir faire usage de leur nombreuse calaverie. Les Anglais se battirent avec beaucoup de résolution et un grand courage. Ils firent des pertes considérables. Le général Moore, en accourant à Elvina, au moment où ce village avait été emporté, y fut tué⁽³³⁾ ; sir David Baird, son lieutenant-général, fut blessé mortellement.

Les Français perdirent le général Gallois. Le général de brigade Lefebvre et le colonel Corsin, aujourd'hui lieutenant-général, furent blessés.

Les généraux Delaborde, Merle, Mermet, Foy et Bourgeat, les 47.^{me} et 70.^{me} de ligne, le 31.^{me} léger et le 27.^{me} de dragons, se firent plus particulièrement remarquer et furent honorablement cités dans les rapports du maréchal.

Le général Hope avait pris, pendant l'action, le commandement de l'armée ennemie qui effectua son embarquement dans la nuit du 16 au 17, avec tant d'ordre et de silence, que les Français n'en eurent connaissance que le 17 au matin. Le soir de ce même jour, une grande partie de la flotte était déjà hors de vue. On trouva dans le camp anglais trois mille fusils et beaucoup d'effets d'habillement et d'équipement ; on ramassa dans les faubourgs un grand nombre de blessés.

Le 18, le maréchal Soult fit sommer la place de la Corogne de se rendre : elle capitula dans la journée du 20 janvier. On y délivra le général Quesnel et plusieurs autres Français qui avaient été pris en Portugal. La reddition du Ferrol termina cette campagne, dont les résultats furent quinze mille hommes tués ou dispersés, tous les chevaux de

l'armée, à l'exception de dix-neuf tués ; les bagages pris ou lancés au fond des précipices, et le trésor de l'armée, en grande partie, perdu.

Ainsi finit une expédition sur laquelle les Anglais avaient fondé de grandes espérances, et dont l'issue malheureuse fut fortement blâmée en Angleterre. On eût dit, en effet, que l'armée de sir John Moore « n'avait voulu entrer en campagne

« que pour défier les Français de l'atteindre
« à la course. »⁽³⁴⁾.

De notre côté, des reproches, peu fondés à la vérité, furent adressées au duc de Dalmatie, qu'on accusait de n'avoir pas causé aux Anglais tout le mal qu'il aurait pu leur faire, s'il eût cherché à les combattre avec des forces plus considérables ; en appelant le 6.^{me} corps d'armée.

En quittant l'Espagne, Napoléon avait réglé la position et les opérations ultérieures de ses divers corps d'armée. Mais, trompé sur les ressources du pays, sur le caractère des habitans, et surtout sur les moyens de résistance qu'on allait désormais lui opposer, il agit, en donnant ses nouvelles instructions, dans la fausse supposition que ses soldats n'auraient à combattre que les troupes réglées qui leur étaient opposées, et que la population resterait étrangère à la lutte qu'il avait si impolitiquement engagée. Il prit, avant son départ, fort peu de mesures capables de faire oublier l'injustice de cette guerre, et ne songea point à pourvoir, par une administration sage et intègre, aux besoins de ses armées. Il fit surtout la faute essentielle de ne point laisser, pour le remplacer, un généralissime d'une supériorité de talent bien reconnue, et dont la volonté ferme sût donner aux mouvemens qui allaient s'exécuter une seule et même impulsion.

Ses victoires récentes, les succès du 2.^{me} corps et ceux obtenus en Catalogne, par le 7.^{me} corps, sous le commandement du général Saint-Cyr, contribuèrent à

entretenir Napoléon, dans l'erreur où il était, sur la nature de la guerre qu'il avait entreprise. L'opiniâtreté de la résistance des défenseurs de Sarragosse, résistance qui allait bientôt devenir vraiment héroïque, aurait cependant dû lui faire pressentir qu'il avait cessé d'avoir affaire aux paisibles habitans de l'Allemagne et de l'Italie.

D'après ses instructions, le 7.^{me} corps devait continuer d'agir en Catalogne ; les 3.^{me} et 5.^{me} corps, sous le commandement du maréchal Lannes, devaient s'emparer de Sarragosse et soumettre l'Arragon. Le maréchal Bessières, ayant sous ses ordres la division Bonnet qui gardait les Asturies, commandait les troupes cantonnées dans les provinces de Burgos et de Valladolid, afin de maintenir le pays et d'assurer les communications. Le maréchal Lefebvre, avec le 4.^{me} corps, allait manœuvrer dans la Manche. Le maréchal Victor, duc de Bellune, commandant le premier corps, devait marcher vers Badajos, et diriger ensuite une colonne du côté de Lisbonne, afin de seconder les mouvemens du maréchal Soult, sur cette capitale⁽³⁵⁾. Une fois Lisbonne occupé, le maréchal Victor avait l'ordre de pénétrer en Andalousie. Le général Lapisse, resté du côté de Zamora avec sa division, devait, après avoir été rejoint par une brigade de cavalerie légère, menacer le Portugal, et se diriger sur Abrantès, dès qu'il aurait appris l'entrée du maréchal Soult à Oporto. Le général Pierre Soult, frère du maréchal, ayant réuni plusieurs détachemens du 2.^{me} corps, devait entrer en Portugal par la province de Tras-os-Montes, et rejoindre ce corps d'armée. Le maréchal Ney, avec le 6.^{me} corps, était destiné à occuper la Galice et à se tenir en communication avec le 2.^{me} corps. Enfin, ce corps d'armée, sous les ordres du maréchal Soult, était spécialement chargé de la conquête du Portugal.

Telles étaient les dispositions arrêtées par Napoléon. Nous allons bientôt voir jusqu'à quel point ses ordres

purent être exécutés, relativement à l'expédition confiée au 2. ^{me} corps d'armée. En attendant que le moment de tenter cette seconde invasion du Portugal fut venu, le duc de Dalmatie fit prendre à ses troupes fatiguées, des cantonnemens à la Corogne, au Ferrol et à Santiago, où ne tarda pas à s'établir le quartier-général. La division Lahoussaye était à Mellid.

Le 6. ^{me} corps occupait Lugo et les environs.

CHAPITRE PREMIER.

L'armée du général Junot rentre en Espagne. Elle est fondue dans le 2.^{me} corps d'armée, sous les ordres du duc de Dalmatie. — Ce maréchal, nommé gouverneur-général du Portugal, est spécialement chargé d'en faire de nouveau la conquête. — Moyens d'exécution mis à sa disposition. — Forces et moyens de résistance de l'ennemi. — Préparatifs de cette seconde invasion ; premiers mouvemens pour se rapprocher de la frontière ennemie.

LA convention de Cintra, devenue l'objet de vives attaques en Angleterre, en Espagne et en Portugal, fut pourtant fidèlement exécutée. Après une longue et pénible traversée⁽³⁶⁾, les troupes de l'armée du général Junot mirent enfin le pied sur le sol chéri de leur patrie. La renommée de leurs travaux et de leurs souffrances les avait devancées : on savait déjà qu'au milieu des circonstances les plus difficiles, ces troupes étaient parvenues, par une attitude imposante, à conserver intact l'honneur de nos armes. Aussi, à leur débarquement, furent-elles accueillies avec ces vifs sentimens d'intérêt dont on se plaît à récompenser le courage malheureux. Partout, les officiers et soldats furent reçus et traités en frères par les habitans de nos départemens de l'Ouest, qui leur prodiguèrent les soins de la plus généreuse hospitalité. Dans les villes où ils passaient, on ne préparait pas des fêtes pour les recevoir ; on ne dressait pas des arcs de triomphe ; mais, à leur aspect et au souvenir des fatigues et des maux qu'ils

avaient soufferts, on versait quelques larmes de satisfaction et de plaisir de les revoir : une telle réception avait bien aussi sa jouissance !

De Quiberon et de Nantes, les régimens qui y étaient débarqués furent successivement envoyés à la Rochelle, où se trouvait le duc d'Abrantès. Après un court séjour dans cette ville, le quartier-général et les trois divisions de l'armée de Portugal, devenue 8. ^{me} corps, reprirent le chemin de Bayonne. Peu de jours avant, les soldats des corps de la grande armée avaient traversé la France en héros triomphateurs. Dans chaque ville, on les avait harangués et fêtés : la route qu'ils avaient parcourue était couverte encore de trophées et d'emblèmes flatteurs de leurs victoires. A Bordeaux, les régimens de l'armée de Portugal passèrent sous des arcs de triomphe qui n'avaient pas été préparés pour eux. Dans cette ville et à Bayonne, quelques querelles s'élevèrent entre les Lions du Nord⁽³⁷⁾ et les soldats du corps du duc d'Abrantès. Mais devant désormais partager les mêmes périls, et ayant à surmonter les mêmes obstacles, tous ces braves ne tardèrent pas à redevenir amis. Ils formèrent bientôt les liens d'une union et d'une bonne intelligence, d'autant plus durables, que ces sentimens de confraternité allaient prendre une nouvelle force dans les privations et les souffrances d'une guerre malheureuse.

Napoléon ne rendit pas d'abord, à l'armée de Portugal, toute la justice que lui méritait sa bonne conduite. Il était alors au plus haut point de sa puissance et dans l'énivrement de la gloire. Jusques-là, il n'avait pas connu le malheur ; il n'avait pas encore appris qu'il peut exister des revers glorieux. On assure qu'il reçut froidement le général en chef Junot qui était allé lui présenter ses hommages, lors de son passage à Angoulême. Le prince Berthier, major-général, fut envoyé à la Rochelle, pour y passer en

revue les troupes débarquées ; il fit quelques promotions d'avancement reconnues indispensables.

La division Delaborde rentra la première en Espagne, celle du général Loison suivit immédiatement. Ces deux divisions avaient déjà dépassé Burgos, lorsque le maréchal Soult, menacé par l'armée anglo-espagnole de sir John Moore, leur envoya l'ordre de se diriger sur Carrion. Lors de la jonction des Français à Astorga, elles furent définitivement attachées au 2. ^{me} corps d'armée. Napoléon les passa en revue et leur décerna des récompenses. Elles prirent une part active aux succès de la retraite, et contribuèrent puissamment au rembarquement de l'armée anglaise.

Le général Travot, dont on avait blâmé les moyens de douceur et de modération qu'il avait employé, en sa qualité de gouverneur de Lisbonne, fut remplacé à Bayonne, dans le commandement de sa division, par le général Heudelet. Cette division franchit à son tour la Bidassoa dans les premiers jours de décembre 1808, et par une marche non interrompue, elle se porta rapidement en Galice. En arrivant à Valladolid, au commencement de janvier 1808, Napoléon la passa en revue⁽³⁸⁾ ; il fit des promotions et distribua quelques décorations.

Non-seulement les troupes de l'armée de Portugal n'avaient pas eu le temps de se remettre des fatigues d'une traversée des plus pénibles, mais encore, leur trop court séjour en France ne leur avait pas permis de se pourvoir de tous les effets d'habillement, d'équipement et de linge et chaussure qui leur manquaient. Dès les premiers jours de leur entrée en Espagne, elles éprouvèrent de nouveau toutes les privations d'une guerre où l'administration ne savait rien prévoir. Pour arriver en Galice, ces troupes avaient à parcourir, sur une étendue de cent cinquante lieues, un pays ruiné, ravagé, et en grande partie abandonné par ses habitants ; aussi firent-elles des pertes

considérables, avant même d'avoir entrepris la nouvelle expédition à laquelle elles étaient destinées. La division du général Heudelet eut principalement à souffrir dans sa marche en Galice, d'Astorga à Santiago, où elle rejoignit le 2.^{me} corps dans un état de délabrement et de souffrance⁽³⁹⁾. Excepté à Valladolid, elle avait rarement reçu des distributions régulières de vivres. Forcés de s'écarter, autant que possible, de la grande route, et de suivre des chemins de traverse afin de pouvoir se procurer de faibles moyens de subsister, les régimens de cette division eurent à supporter des marches longues et difficiles, souvent faites de nuit, et cela durant une saison des plus rigoureuses. La viande de porc-frais, reconnue mal-saine et dont les soldats, malgré la défense du maréchal, mangeaient avidement, à défaut de pain et d'autre nourriture, avait causé beaucoup de maladies. Quelques jours après l'arrivée à Santiago, un nombre considérable de traîneurs rejoignit cette division qui, placée dans le 2.^{me} corps, prit le N° 4⁽⁴⁰⁾.

Les troupes de l'armée du duc de Dalmatie ne jouirent pas long-temps du repos dont elles avaient un si urgent besoin pour se préparer aux fatigues d'une nouvelle campagne. Dès le 28 janvier 1809, ce maréchal reçut l'ordre d'entrer en Portugal avec son corps d'armée, par la frontière de la Galice, et de marcher sur Lisbonne, en suivant le littoral, par le chemin le plus court et le meilleur. Arrivé à Lisbonne, il devait administrer le royaume, en qualité de gouverneur-général, comme l'avait fait le général Junot. Il devait surtout travailler à disposer les habitans à renouveler la demande qui avait déjà été faite à Napoléon, par la grande députation de vingt-quatre Portugais de distinction, de donner à ce royaume un prince de son choix pour souverain.

Pour remplir les intentions de Napoléon, et pour conquérir le Portugal, le duc de Dalmatie avait sous ses

ordres quatre divisions d'infanterie, dix régimens de cavalerie et quelques compagnies d'artillerie ; le tout formant un total de vingt-trois mille cinq cents hommes présens sous les armes, dont quatre mille de cavalerie⁽⁴¹⁾. Nous croyons ne point devoir compter, dans les forces qui allaient agir, le détachement que le premier corps devait faire sur Lisbonne, ni la marche, sur Abrantès, ordonnée à la division Lapisse, parce que les troupes, dans leurs mouvemens, rencontrèrent des obstacles qui ne leur permirent pas d'opérer une diversion salutaire.

Ces moyens d'exécution, mis à la disposition du maréchal Soult, étaient évidemment trop faibles en raison de l'importance de l'entreprise et des difficultés sans nombre qui allaient se présenter. Certes, sous les rapports de l'expérience et de l'habitude de la guerre, du bon esprit qui les animait, et surtout de la confiance qu'elles avaient en la supériorité des talens militaires de leur général en chef, les troupes qui allaient de nouveau envahir le Portugal, offraient toutes les garanties d'un succès certain. Si les destinées de ce royaume eussent dépendu du sort d'une ou de plusieurs batailles rangées, nul doute, que, dans des circonstances ordinaires, l'issue de cette deuxième expédition n'eût été favorable aux Français. Plusieurs régimens du 2. ^{me} corps avaient glorieusement contribué aux triomphes récents de la grande armée, et n'avaient pas connu de revers. Depuis son arrivée dans la Péninsule, ce corps d'armée avait constamment vu fuir devant lui les soldats ennemis qui lui étaient opposés. Les troupes venant du 8. ^{me} corps, et qui avaient fait la première campagne en Portugal, avaient donné des preuves certaines d'une grande résolution, et avaient montré une constance rare dans le malheur : Elles étaient déjà familiarisées avec les difficultés d'une guerre d'un caractère tout particulier. En un mot, tout ce qui composait actuellement le corps d'armée du maréchal, duc de Dalmatie, regardait comme

venu le moment de porter enfin un dernier coup à l'influence du gouvernement anglais, sur le continent ; chacun brûlait du désir de combattre. Mais comme le courage et la bonne volonté ne suffisent pas pour réussir à la guerre, et comme d'ailleurs les forces humaines ont des bornes, les troupes de l'armée destinée à faire la nouvelle conquête du Portugal, déjà épuisées par de longues fatigues, réclamaient les bienfaits d'un repos devenu indispensable. Elles étaient, du reste, livrées à des besoins auxquels on était loin d'être en mesure de pouvoir satisfaire, ainsi que nous le verrons bientôt.

Telle était l'erreur de Napoléon sur la nature de l'expédition dont il venait de charger le 2.^{me} corps d'armée, et sur le système de défense que ses adversaires développeraient contre lui, qu'il avait tracé à ce corps d'armée sa marche par journée d'étape, et qu'il fixait, au 5 février, le jour de l'arrivée à Oporto, et au 16 du même mois, l'entrée à Lisbonne. Ainsi, dans son aveugle confiance, on eût dit qu'il avait bien plutôt voulu donner une escorte, et former un cortège brillant au nouveau gouverneur-général du Portugal, que fournir, au général en chef du 2.^{me} corps, les moyens suffisans pour assurer la conquête de ce royaume⁽⁴²⁾. Son obstination le portait à ne point voir que cette guerre de la Péninsule était devenue toute nationale, et que ce n'était pas le moment d'annoncer à l'avance, dans ses proclamations, le jour où il ferait son entrée triomphale dans la capitale de ses ennemis.

La joie qu'avait causé aux Portugais l'évacuation de leur territoire par l'armée du général Junot, fut bientôt troublée dès qu'on apprit les nombreux succès des armées françaises sur les armées espagnoles, et surtout lorsque l'on connût les résultats désastreux de la campagne entreprise trop tard par sir John-Moore. La frayeur s'empara de tous les esprits, et les troupes anglaises, restées en Portugal, ne songèrent, dans le premier

moment, qu'à se rembarquer au plus vite. Mais, comme les plus grands motifs de crainte avaient pour cause la présence de Napoléon dans la Péninsule, on ne tarda pas à se rassurer un peu lorsqu'on fut instruit que, parti d'Astorga, il était retourné à Paris.

Alors la junte centrale de Lisbonne, persuadée qu'elle ne trouverait son salut que dans l'appui de l'Angleterre, remit au gouvernement britannique le soin d'organiser ses forces nationales et le chargea de diriger les opérations de la guerre qui se préparait. Le général Beresford, de l'aveu de son gouvernement, fut nommé généralissime de l'armée portugaise dont tous les grades supérieurs, compris celui de capitaine, furent donnés à des officiers anglais. Dans le courant de février 1809, cette armée, réunie aux dix ou douze mille hommes de troupes anglaises restées en Portugal avec le général Craddock., présentait au moins une masse d'environ cinquante-cinq mille combattans bien instruits et disciplinés. Après les revers qu'elle avait essuyés en Galice, l'armée de sir John Moore avait été débarquée à Lisbonne, et non en Angleterre, comme le croyait Napoléon. Cette armée était venue augmenter les forces militaires déjà imposantes de la nation portugaise. Sir Arthur Wellesley, comme nous l'avons dit, en prit le commandement en chef. Tout fut prodigué pour réparer les pertes que l'armée de sir John Moore avait faites, et pour la mettre, au plus vite, sur le pied le plus respectable.

En outre de ces troupes régulières, le Portugal possédait un grand nombre de régimens de Miliciens provinciaux qui avaient eu tout le temps de se former depuis le départ des Français, et dont on faisait monter la force à cent mille hommes. De plus, tous les hommes de dix-huit à cinquante ans avaient été appelés à prendre les armes. Enfin, dans l'état d'exaltation où se trouvait la nation portugaise, les femmes, les enfans et les vieillards étaient prêts à s'armer contre nous. C'est donc une population de près de trois millions d'individus décidés à tous les sacrifices et auxquels

tous les moyens de résistance paraissaient bons, qu’allaient avoir à combattre vingt-trois mille cinq cents Français d’une bravoure à toute épreuve, mais fatigués et soumis à des privations. Qu’on ajoute à ces avantages déjà considérables du côté des Portugais, les difficultés sans nombre d’un pays insalubre, partout montagneux, ravagé par ses propres habitants, et l’on aura encore une faible idée de tous les obstacles que devait rencontrer l’armée envahissante.

Mais ce qui apportait à la nation portugaise un secours des plus efficaces, ce qui venait à propos ranimer son courage et lui rendre son énergie, c’est l’importante diversion opérée par l’Autriche. Cette puissance, en déclarant la guerre à l’empire français en 1809, a contribué, plus puissamment encore que l’Angleterre, au salut de la Péninsule. En donnant à l’insurrection générale le temps de s’organiser, l’Autriche a porté un coup mortel à la puissance du maître de l’Europe ; et quoique désastreuse pour elle, la campagne de 1809, peut-être autant que nos malheurs de Moscou, a fait faire, à Napoléon, les premiers pas vers Sainte-Hélène.

A cette disproportion de forces, venaient se joindre aussi d’autres embarras qui devaient nécessairement nuire aux succès de l’invasion dont le 2. ^{me} corps était chargé. L’administration n’avait en son pouvoir, aucuns moyens d’assurer les subsistances et de pourvoir à l’entretien des troupes. Quelque fût d’ailleurs le mérite particulier de ses principaux membres, le personnel de cette administration paraissait avoir été organisé bien plutôt dans l’intention d’aller régir les riches provinces d’un royaume conquis et tranquille, que dans le but utile de fournir aux besoins d’une armée privée longtemps de tout secours. Depuis l’entrée en Espagne, on avait suivi, pour alimenter l’armée française, le système désastreux des réquisitions, ou pour mieux dire, les soldats avaient le plus souvent vécu aux

dépens des habitans qui, en général, fuyaient à notre approche ; ils n'avaient presque reçu d'autres vivres que ceux trouvés dans les villages abandonnés. La rapidité des mouvemens exécutés n'avait pas permis aux divers services de pouvoir s'organiser. Les employés de la comptabilité des subsistances et même des hôpitaux, ceux des postes et du trésor avaient rarement été nécessaires ; dans les circonstances critiques qui se présentaient, ils allaient devenir, par le fait, complètement inutiles ; aussi, l'armée de Portugal ne tarda-t-elle pas à les voir entièrement disparaître.

La Galice, naturellement pauvre et peu fertile, avait vu ses faibles ressources tout-à-fait épuisées par l'effet de la guerre ; c'est avec la plus grande peine qu'elle pouvait suffire aux besoins du moment. L'armée était sans magasins, ; mais lors même qu'on eût eu la facilité d'amasser des provisions, il devenait de toute impossibilité de les faire suivre, d'abord, faute de moyens de transport, et ensuite à cause de la difficulté des chemins qui, dans le pays que le 2.^{me} corps devait traverser, étaient tout au plus praticables pour l'infanterie.

L'argent, ce grand nerf de la guerre, manquait totalement : les caisses de l'armée étaient vides. Il était dû aux troupes trois mois de solde, et rien n'annonçait que l'ont put bientôt être payé. Fidèle à son principe favori, que la guerre doit vivre de la guerre, Napoléon avait décidé qu'il serait pourvu aux diverses dépenses d'entretien du 2.^{me} corps, avec les fonds provenant des contributions levées en Portugal. Nous verrons bientôt quels furent l'empressement et la bonne volonté des habitans à verser leur argent entre les mains des agens du trésor français.

Le nombre d'hôpitaux établis était insuffisant ; le plus grand désordre régnait dans leur administration confiée, en grande partie, aux soins ennemis des autorités locales. On y manquait des ustensiles et des médicamens de la

première nécessité. Les ambulances des divisions, ainsi que celles des régimens, étaient dégarnies des objets de pansement, et l'on ne prévoyait pas que l'on pût facilement s'en procurer. Les chirurgiens n'étaient point au complet. Ah ! du moins, empressons-nous de le proclamer, dans cette campagne, en Portugal, comme dans tout le cours de la guerre de la Péninsule, ces officiers de santé ont toujours suppléé à la faiblesse de leur nombre par le zèle le plus ardent ! Ils n'ont cessé de prodiguer aux malades et aux blessés les soins du plus louable dévouement. Qu'ils agrément ici, avec le même plaisir que nous la leur offrons, l'expression de la plus vive reconnaissance de tous ceux qui ont reçu les bienfaits de leurs généreux services !

Par suite des nombreuses fatigues éprouvées, l'habillement et surtout la chaussure étaient dans un état de délabrement complet, l'on n'avait ni le temps ni les moyens de faire toutes les réparations et les achats nécessaires. Les souliers achetés à la hâte, à Bordeaux et à Bayonne, étaient déjà en grande partie usés, et ceux reçus des magasins du Gouvernement, fournis par d'insignes fripons, avaient à peine pu résister à la première journée de marche⁽⁴³⁾. Quels que fussent la bonne volonté de l'administration et le zèle des chefs de corps, on ne savait comment pouvoir en faire confectionner, dans un pays où les habitans n'en font presque pas usage. Dans les régimens d'infanterie, la plupart des soldats avaient bravé la rigueur de la saison avec un simple pantalon de toile ou une culotte de tricot⁽⁴⁴⁾ ; quelques-uns étaient sans capotes. Enfin, si les troupes du 2. ^{me} corps ne laissaient rien à désirer du côté du courage et du dévouement le plus absolu, il est prouvé qu'elles étaient dépourvues des objets indispensables à une armée destinée à une expédition lointaine et difficile. En dirigeant cette armée contre le Portugal, on avait un peu trop compté sur les richesses et

les ressources d'un royaume dont on croyait la conquête assurée.

Toutes fois, le duc de Dalmatie dut tirer des trop faibles moyens à sa disposition, tout le parti que l'on était en droit d'attendre de sa vieille expérience. D'après ses ordres, et par les soins de l'ordonnateur en chef Lenoble, on utilisa du mieux possible les divers effets pris à l'armée anglaise : près de trois mille capotes furent reparties entre les divers régimens ; quelques milliers de souliers furent distribués ; mais comme ils se trouvaient en grande partie être de ceux livrés par les fournisseurs du gouvernement, ils ne furent d'aucun secours. Les souliers que l'ordonnateur en chef fit confectionner, au nombre d'environ quatorze cents paires, pendant le court séjour à Santiago, furent moins mauvais et purent servir ; ils furent donnés aux régimens ainsi que dix-huit cents autres paires qui n'étaient que coupés ; on les conserva soigneusement et ils devinrent très-utiles plus tard. On donna aussi en gratification, à plusieurs régimens, quelques pièces de drap du pays ; ce drap fut employé à faire des pantalons larges, pour la route.

De leur côté, les régimens, dans leur intérieur, ne restaient point oisifs ; les chefs de corps et les capitaines déployaient l'activité du zèle le plus ardent. Afin de profiter de tous les instans d'un repos trop court, on travaillait jours et nuits à mettre l'habillement, l'équipement et l'armement en bon état. Les couvens ou bâtimens publics qui servaient de casernes, et où la troupe n'avait pas même de la paille pour se coucher, étaient convertis en vastes ateliers. Chaque soldat était tour-à-tour tailleur ou cordonnier ; les plus adroits et les plus expérimentés taillaient et coupaient, les autres confectionnaient. Comme chacun travaillait dans son propre intérêt, on faisait de son mieux : « Nécessité d'industrie est la mère. »

Arrivé à Santiago, le 3 février 1809, avec son quartier-général, le maréchal Soult, secondé du général Ricard⁽⁴⁵⁾,

son chef d'état-major, passa les divers régimens en revue ; il s'occupa avec les chefs de corps des plus petits détails. Il put se convaincre des besoins urgens de ses troupes. Il donna plusieurs ordres ; il prescrivit d'utiles mesures et prit de sages dispositions ; c'est tout ce qu'il pouvait faire.

Il ordonna de compléter les munitions, et surtout de mettre l'artillerie en état de faire une nouvelle campagne. Il n'eut qu'à faire connaître ses intentions à cet égard. Le zèle infatigable, l'habileté et l'amour pour le bien du service, des généraux, officiers et soldats de l'artillerie, lui répondaient d'avance qu'elles seraient fidèlement remplies. En effet, en peu de temps, cinquante-six pièces de canon ou obusiers furent mis en état de servir. Pour agir dans un pays dont les chemins sont le plus souvent impraticables, on manquait de sapeurs du génie ; il fallut en demander au 6. ^{me} corps qui envoya un détachement pris sur deux compagnies.

Nous l'avons dit : malgré les bonnes intentions de l'administration militaire du 2^e corps, et quelle que soit l'importance qu'ait cherché à lui donner l'estimable auteur des Mémoires sur les opérations militaires des Français en Galice etc., cette administration ne pouvait rendre que de très-faibles services, sans doute à cause des difficultés de tout genre dont on était entouré. Ses soins se sont bornés, la plupart du temps, à fournir aux besoins du grand quartier-général et des états-majors des divisions. Elle a rarement été utile aux régimens qui, presque toujours, se sont vus dans l'obligation de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance et à leur entretien. Avant de partir de Santiago, plusieurs corps réclamèrent quelque secours en argent ; ils ne purent en obtenir : le payeur en chef Conscience était resté en arrière. Quoique le maréchal lui eût envoyé des ordres pressans, il mit de la lenteur à rejoindre et fut pris, lui et sa caisse, à Vigo où il s'était enfermé, après que le 2. ^{me} corps eut quitté la Galice.

Dès le 28 janvier 1809, jour où il reçut la dépêche qui lui enjoignait d'entrer en Portugal, le maréchal Soult avait expédié les ordres nécessaires pour faire opérer à ses troupes les mouvemens qui devaient préparer la marche du corps d'armée, et donner de l'inquiétude à l'ennemi. Le général Lahoussaye quitta Mellid, réunit sa division à Santiago ; passant par Puente-Ledesma, il franchit la Sierra-Testeiro ; il se porta sur Ribatavia, et delà, par Melone, sur Salvatierra. Il devait s'informer des moyens qu'il y avait de pouvoir traverser le Minho, grande rivière qui sépare la Galice du Portugal. Il devait aussi chercher à avoir des nouvelles de l'armée espagnole du marquis de la Romana.

Le général Franceschi, avec sa division de cavalerie légère, reçut aussi l'ordre de se porter sur Tuy, ville située sur le Minho. En s'y rendant, il rencontra à Redondela un faible corps espagnol qu'il dispersa et auquel il prit quatre pièces de canon. Il dirigea aussitôt le chef d'escadron Nicolas du 1.^{er} de hussard, actuellement maréchal-de-camp, sur Vigo port de mer assez bien fortifié. Nouveau Lasalle, ce chef d'escadron se fit ouvrir les portes de cette ville et de la citadelle. Afin de seconder les mouvemens du général Franceschi, la division Merle quitta Santiago, le 3 février, et se rendit à Pontevedra.

Les divisions Mermet et Delaborde, qui occupaient le Ferrol et la Corogne, furent relevées par les troupes du 6.^e corps. Les régimens qui le composaient avaient moins souffert que ceux du 2.^e et se trouvaient dans un état plus satisfaisant. Il était impossible de voir de telles troupes sans éprouver un mouvement d'orgueil national. Il est à regretter que, dans ses dispositions, Napoléon n'ait point donné d'abord aux deux superbes divisions du maréchal Ney une destination plus active, plus en rapport avec le caractère indépendant de cet intrépide chef, et plus convenable à son bouillant courage.

Le général Franceschi, ayant fait passer des renseignemens qui faisaient espérer que l'on pourrait effectuer le passage du Minho aux environs de cette ville, le duc de Dalmatie fit partir de Santiago, les 8, 9 et 10 février, les trois divisions d'infanterie qui s'y étaient rassemblées. La division de dragons Lorges se mit en route le 11 ; le grand parc suivit ce mouvement le 14. Le maréchal était parti le 8 ; il alla en deux jours à Tuy où le quartier-général fut établi et où fut appelée la division Merle. Le 10, il se rendit à la Guardia, grand village à l'embouchure du Minho, et que l'on jugea être le point le plus convenable pour tenter le passage. D'après de nouveaux ordres, le général Merle se dirigea sur la Guardia ; le général Mermet dut arriver à Tuy ; le général Delaborde se porta sur Salvatierra, afin de soutenir la division Lahoussaye qui allait s'étendre plus à gauche ; le général Heudelet, avec la 4.^e division, devait se rendre à Vigo. La cavalerie légère du général Franceschi alla cantonner aux environs de Bayonna. Le général Lorges s'arrêta à Poirino. Une fois que le premier passage du Minho aurait été effectué, toutes ces troupes devaient successivement arriver à la Guardia.

Dans leur marche vers Tuy, les troupes ne reçurent de rations régulières de vivres qu'à Pontevedra, ville que les habitans n'avaient point abandonnée. Afin de pouvoir se procurer des subsistances, les régimens étaient presque toujours envoyés loin de la grande route. Les moyens qu'on était dans la nécessité d'employer pour obtenir des vivres de la part des paysans, restés chez eux, achevaient d'exaspérer des esprits déjà trop portés à la révolte. Lors du passage à Redondela, un jeune espagnol, âgé de 17 ans, convaincu d'avoir assassiné un carabinier du 31^e léger, resté malade dans son logement, fut condamné à mort par le conseil de guerre de la division Heudelet. Il fut fusillé, à sept heures du matin, par un temps affreux ; un

éclésiastique, son oncle, l'assista dans ses derniers momens. Avant le départ de Santiago, on avait également mis à mort quelques individus coupables d'assassinats commis sur des Français isolés. Ces exemples de sévérité, devenus nécessaires, firent peu d'effet. Bientôt les petits détachemens, laissés en sauvegarde dans les divers gîtes, furent assaillis et égorgés.

Depuis le 2 février, il n'avait cessé de pleuvoir ; l'eau tombait par torrens ; les moindres ruisseaux étaient débordés. Les troupes qui suivaient les chemins de traverse se voyaient souvent dans la nécessité de marcher dans l'eau jusque par-dessus la ceinture. Aussi beaucoup de maladies se déclarèrent. L'hôpital de Pontevedra fut encombré ; on ne tarda pas à en évacuer tout-à-fait les malades sur Tuy.

Le Minho, grossi par les pluies, présentait à l'armée, qui voulait le franchir, les difficultés d'un grand fleuve. Les Portugais avaient emmené toutes les embarcations sur la rive gauche, et on manquait de pontons. Tout annonçait, de l'autre côté de l'eau, les préparatifs les plus hostiles. Après de nombreux travaux et des peines infinies, on parvint à réunir quelques barques des pêcheurs de la Guardia ; une petite expédition, sous les ordres du général Thomières, fut disposée pour jeter les troupes sur la rive gauche. Une quarantaine de soldats purent seuls y être transportés : attaqués par une nuée de paysans armés, ils furent forcés de se rendre prisonniers, après s'être vaillamment défendus.

Cette première tentative fit connaître les dangers d'un nouveau passage et la faiblesse des moyens qu'on avait pour l'exécuter. L'entrée en Portugal, par la route qui suit le bord de la mer, dûit donc paraître impraticable ; comme il était également de la plus grande difficulté de tenter de traverser le Minho à Tuy situé devant Valencia, ville portugaise très fortifiée, le duc de Dalmatie résolut de donner une nouvelle direction à son armée. Il devenait

d'ailleurs impossible de faire vivre les troupes, dans la position actuelle, autour de Tuy. Les rapports du général Lahoussaye annonçaient, qu'excités par les proclamations du marquis de la Romana, les habitans couraient aux armes et formaient déjà des rassemblemens nombreux d'insurgés. Ces divers motifs réunis achevèrent de déterminer le maréchal à faire remonter le Minho à ses troupes, et aller passer, à Orensé, le pont qui s'y trouve.

CHAPITRE II.

Marche pour remonter le Minho. — Rencontre et défaite de divers rassemblemens nombreux d'insurgés. — Arrivée à Ribatavia. Insurrection générale de la Galice ; fuite des habitans. — Influence du clergé et des moines en Espagne. — Prise du pont d'Orensé, sur le Minho. — Dispositions pour agir contre l'armée de la Romana. — Destruction entière de l'arrière-garde de cette armée qui se disperse. — Défaite d'un corps portugais. — Administration et employés aux vivres.

EN dirigeant son armée sur Orensé, et en lui faisant faire un long détour afin de passer le Minho, le duc de Dalmatie perdait des momens précieux ; il donnait aux Portugais et aux Anglais le temps d'achever leurs préparatifs de défense. Il est vrai que cette marche présentait pour avantages l'espoir de pouvoir enfin atteindre l'armée du marquis de la Romana et de la disperser. Il était d'ailleurs urgent de chercher à étouffer, dès son principe, une insurrection qui, faisant des progrès rapides, menaçait de s'étendre au loin, et pouvait compromettre la sûreté du 2.^{me} corps.

Dès sa rentrée en Espagne, le marquis de la Romana avait reçu, de la Junte suprême de Séville le commandement en chef de l'armée de Galice dont les régimens, débarqués avec lui, faisaient partie, et qu'il ne rejoignit qu'après la perte de la bataille d'Espinosa gagnée par le maréchal Victor. Il avait rallié les débris de cette armée et était venu, du côté de Léon, travailler à sa

réorganisation. Au moyen de nouvelles levées, il était parvenu à réunir sous ses ordres une trentaine de mille hommes qui, comme nous l'avons dit, devaient seconder les opérations du général en chef anglais, sir John Moore, et avaient effectué leur retraite, par le Val d'Orès, sur Orense. Par un bonheur particulier, ce général espagnol ne s'était pas trouvé à la défaite d'Espinosa ; il avait conservé sa réputation intacte. Dans les diverses autres opérations qui avaient eu lieu, il avait soigneusement évité d'en venir à un engagement sérieux avec les Français dont il connaissait la supériorité militaire.

Privé de quelques unes de ces hautes qualités si nécessaires à un général en chef, le marquis de la Romana avait le talent heureux de savoir inspirer de la confiance à ses troupes ; il possédait l'art difficile d'agir sur la multitude et de remuer les masses. Les Espagnols le regardaient comme leur ange libérateur, et mettaient leurs dernières espérances en lui. Les Anglais le traitaient avec beaucoup de ménagemens et d'égards, en reconnaissance de son dévouement sans bornes à leurs intérêts. Assuré d'avance de la puissante coopération du clergé et des divers ordres religieux, il venait de faire un nouvel appel au patriotisme ardent de ses concitoyens. Dans ses proclamations, il s'efforçait de parler aux passions des habitans de la Galice qui étaient, de tous les Espagnols, les plus faciles à entraîner dans un mouvement de révolte. Il préludait ainsi à cette insurrection générale qui a causé tant de maux ; et par le système de guerre qu'il adoptait, il indiquait, dès-lors, la formation de ces bandes de Guerillas toujours renaissantes et dont il fut un des premiers organisateurs. Déjà, en Galice, le tocsin avait sonné ; de tous côtés, de nombreux insurgés se réunissaient. La prudence commandait que l'armée envahissante marchât d'abord contre eux et cherchât à combattre des troupes qui servaient de foyer à l'insurrection.

Le mouvement, pour remonter le Minho, eut lieu le 17 février. Ce même jour, la division de dragons du général Lahoussaye, celle du général Lorges, dont une brigade était restée au 6.^{me} corps, les 3.^{me} et 4.^{me} division d'infanterie, ainsi que le quartier-général, devaient arriver à Ribatavia. La 2.^{me} division reçut l'ordre de quitter Tuy le 18 ; la division de cavalerie légère et la 1.^{re} division d'infanterie devaient également se mettre en route le 18, et avoir dépassé Tuy le 19. Il était recommandé au général Franceschi de régler sa marche de manière à reprendre l'avant-garde le plutôt possible.

La 4.^{me} division, qui formait tête de colonne, et avec laquelle marchaient les sapeurs du génie, avait commencé à quitter les environs de Tuy, dans l'après-midi du 16. A la nuit tombante et au milieu des chemins les plus difficiles, les bataillons qui la composaient furent surpris par un violent orage et par une pluie des plus fortes ; dans l'obscurité, quelques-uns s'éloignèrent de la vraie route et errèrent une grande partie de la nuit. Le 17, cette division dut s'arrêter à Franqueyra afin de s'y rallier.

Dans ce premier jour de route, chacun marchait avec confiance, et bien que la plupart des habitants se fussent éloignés, on n'en voyageait pas moins sans grande précaution. Aussi, ne tarda-t-on pas à être rappelé aux règles de la prudence. On ne fut pas long-temps sans être à même de juger de la nature de la nouvelle guerre que l'on faisait, et de connaître les intentions hostiles d'une population que l'on soulevait contre nous. Pressés d'arriver dans une petite ville que l'on supposait devoir offrir des ressources, et où l'on espérait rencontrer des dédommagements aux privations que l'on éprouvait, deux commissaires de guerres, des employés, des officiers chargés du logement du quartier-général, et des domestiques s'étaient imprudemment engagés, sans escortes, sur la route de Franqueyra à Ribatavia. Ils furent bientôt attaqués par des

paysans armés qui en massacrèrent plusieurs. Le commissaire des guerres Giral reçut des blessures graves, et fut trouvé le lendemain dans une cabane où on lui avait donné des soins. L'ordonnateur en chef lui-même avait, dit-on, couru quelques dangers. Des sous-officiers et des ordonnances, qui allaient au logement, voulurent marcher contre ces insurgés, en avant du petit village de Canda, ils furent repoussés. Instruit de ces actes d'hostilité inattendus, le maréchal Soult fit presser l'arrivée de l'infanterie. Les bataillons de la 4.^{me} division partirent de Franqueyra, à mesure qu'ils s'y étaient réunis : la 3.^{me} division suivit. On ne put parvenir, qu'à la nuit tombante, au village de Canda où l'on bivouaqua.

Les événemens de la journée faisaient grand bruit ; les coups des insurgés étaient tombés en grande partie sur des membres de l'administration et sur des employés ; c'en était assez pour donner sujet, autour des feux du bivouac, aux conversations les plus animées. Chacun faisait son récit à sa manière, et ajoutait ses réflexions : comme de coutume, on exagérait. Les domestiques, qui s'étaient sauvés de cette petite bagarre, doubleraient les périls auxquels ils s'étaient soustraits, et grossissaient considérablement le nombre des paysans armés. On n'était pas sans inquiétude au quartier-général, car on n'avait, dans le moment, ni artillerie, ni cavalerie. Quant aux régimens, on y était dans la plus grande sécurité ; on attendait avec impatience le lendemain.

Depuis plusieurs jours, les troupes étaient sans pain et même sans viande ; elles n'avaient vécu qu'avec des légumes pris dans des chaumières désertes. L'obscurité et l'ignorance des localités n'avaient pas permis, en arrivant à Canda, de s'éloigner du bivouac ; à peine était-on parvenu à déterrer quelques pommes de terre, et à se procurer du bois pour se chauffer. Le temps était froid et humide ; il

tombait une brume épaisse : on était sans vin ; aussi était-on triste !

Dès que le jour parut, on exécuta les mouvemens ordonnés pour l'attaque. Mais, le gros des insurgés s'étant retiré pendant la nuit, il ne restait plus que quelques paysans armés qui s'enfuirent aux premiers coups de fusil. Les voltigeurs de Paris et le bataillon du 15.^{me} léger traversèrent les premiers le pont de Canda qui n'était que barricadé. On se mit aussitôt en marche pour Ribatavia, situé au confluent de Vinalo et du Minho. Le maréchal avait ordonné qu'en traversant les différens villages, on eût à observer une exacte discipline. A Canizza et à Melone, on envoya un adjudant sous-officier, et des hommes de corvée de chaque compagnie, pour recevoir une ration de vin trouvé dans des maisons abandonnées. Ce vin venait à propos, il eût produit un meilleur effet, si les estomacs n'avaient pas été vides.

Cependant, les soldats ne tardèrent pas à retrouver leur ardeur et cette gaieté toute française ; à trois quarts de lieue de Ribatavia, on rencontra un nombreux rassemblement d'insurgés : on portait leur force à près de dix-huit mille hommes commandés par le prédicateur de Melone. Ce corps ennemi avait pris une position avantageuse au village de Francellos, ayant sa droite appuyée à des montagnes escarpées, et sa gauche au Minho. Pour arriver à Francellos, il fallait descendre une montagne rapide, par une route qui tournait brusquement en plusieurs endroits et passer une petite rivière. Les voltigeurs de Paris furent envoyés en tirailleurs, et le major Dulong, avec les deux bataillons des 15.^{me} et 32.^{me} légers, reçut l'ordre d'attaquer de front ; quelques cavaliers suivirent ces deux bataillons. La légion hanovrienne et le bataillon du 26.^{me} de ligne, dirigés par le général Graindorges, passèrent la petite rivière, à gauche de la route de Melone, et marchèrent contre la droite des

insurgés. Leurs tirailleurs avaient commis l'imprudence de monter une partie de la montagne par où les Français arrivaient ; ils furent maltraités en se retirant. Le joli village de Francellos, où l'ennemi était en forces, et où il s'était retranché derrière de petites murailles, fut bientôt emporté. On poursuivit les fuyards au-delà de Ribatavia ; deux bataillons de la brigade Graindorges et le quartier-général s'y établirent dans la soirée du 18. Dans ces deux attaques, qui furent soutenues par la brigade Maransin, beaucoup de Galiciens avaient perdu la vie. Des paysans avaient été pris les armes à la main ; ils furent fusillés, à l'entrée de la ville, par une compagnie de voltigeurs : quelques minutes après l'exécution, leur grâce, envoyée par le maréchal, arriva ; il était malheureusement trop tard !

Entre Francellos et Ribatavia, une jeune fille fut tuée d'un coup de sabre, par un hussard, au moment où elle se précipitait pour saisir la bride de son cheval. Elle était étendue près de la route ; à côté d'elle on voyait un grand bâton au bout duquel était placé une espèce de couteau recourbé. Ah ! sans doute qu'une généreuse impulsion avait porté cette jeune paysanne à cet acte de courage et de dévouement ! Elle avait probablement voulu détourner les coups qui menaçaient les jours de son père, ou peut-être était-elle accourue pour venger la mort de l'objet de ses plus tendres affections. Quoique meurtris par un fer ennemi, ses traits n'avaient rien perdu de leurs charmes ; sa figure avait conservé sa douce expression ; il y régnait encore ce sentiment de satisfaction qui accompagne toujours une belle action. Non loin de là, et au milieu de plusieurs cadavres, on apercevait également celui d'une autre femme plus âgée. Elle portait une giberne et un sabre ; un fusil était à ses côtés. Sa physionomie menaçante exprimait toute la haine et la colère qui

l'animaient avant sa mort⁽⁴⁶⁾, et ses lèvres, noircies par la poudre, attestaient qu'elle avait vaillamment combattu.

La 3. ^{me} division était restée à Melone, où le général Lahoussaye et ses dragons rejoignirent. Ce général informa le maréchal, qu'en marchant le long de la rive droite du Minho, il avait trouvé un gros rassemblement de paysans armés qui voulaient lui défendre l'entrée du village de Maur retan dont ils avaient barricadé le pont, et empêcher sa jonction avec le restant de l'armée. Dans leur aveugle confiance, ces insurgés croyaient détruire aisément des corps de cavalerie isolés au milieu des montagnes, obligés de suivre des sentiers étroits et difficiles. Ils ignoraient que nos braves dragons savaient combattre, avec un égal avantage, à pied comme à cheval. Des régimens de cette arme avaient eu en Pologne quelques affaires malheureuses ; mais en Espagne et en Portugal, ils n'ont cessé de faire des prodiges de valeur. Plus tard, les plaines de Dessau, en Saxe, et celles de Saint-Dizier, en France, furent témoins de leurs glorieux exploits. C'est ici le moment de payer un juste tribut d'admiration à tous les régimens de cavalerie du 2. ^{me} corps : leur aspect était des plus satisfaisans ; malgré d'aussi longues fatigues, hommes et chevaux étaient dans un état prospère. La poursuite de l'armée anglaise avait été profitable aux dragons ; elle avait répandu l'aisance parmi la plupart d'entre eux. Ces cavaliers, tous vieux soldats, se distinguaient par la plus grande intrépidité ; ils étaient commandés par de vaillans officiers, par des colonels et des généraux d'un rare mérite. Avec de telles troupes, on pouvait tout entreprendre : aucunes autres n'étaient plus capables qu'elles de franchir, à la guerre, les bornes de l'impossible.

Bien que les Portugais, avec deux pièces de canon, placées de l'autre côté du Minho, concourussent à la défense de Mauretan, ce village avait été enlevé par trois cents dragons qui avaient mis pied à terre, et que

commandait le major Montigny. Mauretan fut incendié, et ceux, qu'avait épargné le fer périrent par les flammes. Le village de Cresciento, où des Français isolés avaient été lâchement assassinés, fut épargné cette fois, sur les vives supplications du curé et de l'alcade, lesquels promirent de ramener les habitans à des sentimens plus pacifiques. En poursuivant les fuyards de Mauretan, la division Lahoussaye était venu bivouaquer, le 17, à Sekelinos ; ce village fût également brûlé. Le 18, jour de sa jonction, cette division alla bivouaquer au village de Cotto.

Les dragons du général Lorges en étaient aussi venus aux mains avec les insurgés, et avaient été retardés dans leur marche.

Tous les villages, ainsi que Ribatavia, étaient déserts ; l'alcade de cette petite ville était resté presque seul, encore était-il blessé. En fuyant, les habitans avaient détruit ou emporté les moyens de subsistance et tout ce qui pouvait être utile aux Français. On trouva cependant un peu de vin et une très-petite quantité de mauvais pain de maïs dont on se nourrit généralement dans le pays. On recueillit soigneusement le restant de la farine et les légumes qu'on avait laissés.

Plus de doute maintenant sur l'existence d'une insurrection qui n'était que le triste présage de celle que l'on organisait en Portugal. A Ribatavia, le maréchal Soult acquit la certitude que cette insurrection s'étendait à toute la Galice, et qu'elle avait été ordonnée par le marquis de la Romana qui, sous peine de mort, avait appelé tous les hommes de dix-huit à cinquante ans, à prendre les armes, et avait prescrit à toute la population de fuir à notre approche. On eut en outre la preuve que les prêtres et tous les moines étaient à la tête de ce soulèvement général.

Dans les différentes positions critiques, où s'était trouvée la monarchie espagnole, le clergé et les moines avaient toujours donné des preuves évidentes d'une grande énergie et d'un violent patriotisme. Pendant la longue et sanglante

lutte qui ammena l'expulsion des Maures, ils n'avaient cessé de combattre à outrance dans les rangs des autres citoyens. Lors de la guerre de la succession, les ecclésiastiques et les religieux, qui avaient pris parti contre Philippe, s'étaient battus en désespérés, et avaient été soumis les derniers ; ce sont eux qui avaient fait de Xativa une autre Sagonte, et qui s'étaient distingués par leur belle défense dans Barcelone, défense dont en ce moment, à Saragosse, ils surpassaient encore l'héroïsme.

Le clergé et les moines, en Espagne, possèdent d'immenses richesses et sont revêtus des premières dignités de l'état ; ils ont une part très-active dans les affaires du royaume. Comme ils sont presque les seuls grands propriétaires qui habitent en province, puisqu'ils résident, ils y exercent nécessairement une grande influence. Et comment cela serait-il autrement ? tout en disposant des biens de ce monde, ils promettent, à ceux qu'ils dirigent, la jouissance du bonheur d'une autre vie ! ce qui prouve le plus que Napoléon s'était fait une Espagne imaginaire et telle qu'il la désirait, c'est la fausse opinion qu'il avait que ce royaume serait facile à soumettre par la raison qu'il y avait un clergé nombreux et beaucoup de moines.⁽⁴⁷⁾

Dans leur fureur contre les institutions libérales apportées par les Français, institutions qui, en nuisant à leurs plus chers intérêts, venaient détruire en partie leurs nombreux privilèges, les moines avaient été les premiers à courir aux armes : ceux de la Galice avaient juré la destruction des 2.^{me} et 6.^{me} corps. Ils parcouraient les campagnes, vomissant des imprécations, répandant les plus ridicules calomnies, et hurlant des cris de mort contre nos troupes. Le couteau d'une main et le crucifix de l'autre, ils prêchaient l'assassinat, ils annonçaient que la dernière heure de ces hérétiques était sonnée. Au milieu de tous les excès auxquels le clergé monacal s'est porté contre nous,

et de tant de maux qu'il nous a causés, il nous sera bien doux de rendre justice aux traits d'humanité et de bienfaisance de ces vénérables évêques et de ces vertueux curés qui, vrais ministres d'un dieu de paix, se sont constamment occupés d'adoucir les rigueurs d'une guerre déjà trop cruelle.

Les insurgés, battus à Francellos, n'avaient pas pû être poursuivis bien loin ; ils s'étaient arrêtés à une lieue de Ribatavia, et s'étaient divisés en deux corps. Le maréchal les fit attaquer, le 19 après-midi, par la division Heudelet : La brigade Graindorges devait marcher sur le rassemblement de gauche, et la brigade Maransin sur celui qui barrait la route d'Orensé. Dans leurs préparatifs de résistance, ces insurgés montraient de la confiance et de la résolution ; les chefs qui les commandaient leur avaient persuadé que ces Français, qu'ils avaient devant eux, n'étaient que les tristes débris des armées de Soult et de Ney ; que ces soldats novices, n'osant suivre la grande route, cherchaient à se sauver par des chemins de traverse ; qu'en fuyant, ils mettaient tout à feu et à sang, emmenaient les femmes et mangeaient les enfans, etc. ; que le moment était enfin venu d'exterminer jusqu'au dernier de ces suppôts de satan.

En attendant que la 2.^{me} brigade fut arrivée en ligne, et que l'on eût reçu quelques escadrons de la division Lahoussaye, le major Dulong, de la brigade Graindorges, fut envoyé en parlementaire aux chefs du rassemblement de gauche, afin de les engager à déposer les armes et à rentrer paisiblement dans leurs foyers. Les propositions du major Dulong, que l'on supposait faites par la crainte et à cause de notre faiblesse, furent reçues avec fierté et dédain. Ces paysans armés poussèrent, assure-t-on, leurs insolentes prétentions jusqu'à nous offrir une capitulation : les officiers français, disaient-ils, seront désarmés et renvoyés dans leurs pays ; les soldats resteront prisonniers.

La patience devait avoir des bornes, et c'était assez de modération. Bientôt les bataillons de la 4.^{me} division, qui s'étaient tenus cachés, s'élanèrent au pas de charge. Dans un instant tout est enlevé et culbuté. Les dragons, ayant eu le temps de tourner la position, se jettent parmi les fuyards et en tuent un grand nombre. On les poursuit jusqu'à la nuit : le général Maransin poussa jusqu'à Barbantés et Rosamonde.

Le général Franceschi ayant repris l'avant-garde, la division de cavalerie légère et la 4.^{me} d'infanterie partirent, le 20, pour se porter en avant. En cotoyant le Minho par des sentiers difficiles, ces troupes parvinrent avec beaucoup de peines jusqu'au pont d'Orensé dont elles s'emparèrent, au moment où une faible arrière-garde du corps de la Romana allait le détruire. La division Lahoussaye fut envoyée à Masside, sur la route d'Orensé à Santiago. La cavalerie légère et la brigade Graindorges allèrent s'établir à deux lieues sur le chemin d'Orensé à Allariz. La division Delaborde vint à Barbantes, pour y rétablir le bac qui s'y trouve, et afin de se rendre maître de la route d'Orensé qui, à ce village, commence à passer par la rive gauche du Minho.

Beaucoup d'habitans étaient restés à Orensé dont les magistrats étaient venus au-devant des Français.

La division Mermet arriva à Ribatavia, et celle du général Merle resta à Melone.

Dans le nouvel état de choses qui se présentait, le maréchal Soult dût prendre d'autres dispositions, afin de pouvoir ensuite agir selon les circonstances. Il fit rétrograder, sur Tuy, le grand parc d'artillerie, les voitures d'équipages et le gros des bagages. Il fit répartir, entre les divisions, vingt pièces d'artillerie, dont quatre pièces de huit et quatre petits obusiers. Comme Tuy devait former le dépôt général du 2.^{me} corps, et allait devenir un point important, le commandement en fut confié au général

Lamartinière. Ce choix était excellent, et l'on verra combien on eut à se louer de l'avoir fait. Trois cent cinquante hommes, et tous ceux restés en arrière ou aux hôpitaux, devaient former la garnison de Tuy qui avait une artillerie nombreuse. Les bagages des corps, ainsi que les caisses de comptabilité, y furent laissés. Depuis le départ de Santiago, les officiers n'avaient plus revu leurs portemanteaux ; la plupart d'entre eux ne possédaient, dans le moment, d'autres effets que ceux qu'ils avaient sur eux. Dans l'infanterie, ils furent dans la nécessité de faire une partie de la campagne en portant eux-mêmes leur mince butin dans de petits havre-sacs.

Pendant son court séjour à Ribatavia, le maréchal employa tous les moyens en son pouvoir pour calmer l'insurrection. Le 19, il avait fait porter des paroles de paix aux Galiciens qui s'étaient retirés de l'autre côté du Minho. Le bac de Ribatavia ayant été remis à flot, le 47.^{me} de ligne, commandé par le colonel Donnadieu⁽⁴⁸⁾, fut envoyé sur la rive gauche de ce fleuve. Ce colonel s'établit à Merca, et soumit momentanément le pays.

Après avoir vaincu de nombreux obstacles et surmonté de grandes difficultés, l'artillerie, sous l'escorte de la 1.^{re} division et aidée des sapeurs du génie, venait d'arriver ; le général Lamartinière avait pris le commandement de Tuy : le maréchal put donc quitter Ribatavia et se rendre le 24 à Orense.

Les habitants de cette ville, intimidés par les menaces de l'armée espagnole, n'osaient accueillir les Français ni leur rendre service. L'évêque, prélat vénérable par ses hautes vertus, avait été forcé de s'éloigner. La division Marchant, du 6.^{me} corps, avait traversé Orense en janvier ; elle y avait laissé ses malades dont les jours furent respectés, lors de la rentrée des troupes de la Romana et des insurgés, mais qui avaient été dépouillés de leurs effets : on exigea la restitution de ces effets. Sur le rapport de l'officier de santé

du 6.me corps, on donna une gratification à trois chirurgiens espagnols qui avaient été utiles à nos malades. Des sentimens de reconnaissance et les remerciemens de toute l'armée furent la digne récompense des soins que l'abbé Regnier, prêtre français émigré, ne cessa de prodiguer, avec le plus généreux empressement, à ses compatriotes malades ou blessés.

La fuite générale des habitans, sur la route de Tuy à Orensé, avait rendu tout-à-fait inutiles les opérations de l'administration de l'armée. Quoiqu'on eut demandé, dans chaque corps, les boulangers, les bouchers et les meuniers, pour être mis à la disposition de l'ordonnateur en chef, les régimens n'en reçurent pourtant aucuns services ; les états-majors seuls en profitèrent. Tandis que, dans les rangs, les soldats se nourrissaient à peine avec de la mauvaise farine de maïs, on apercevait chaque jour ces boulangers et ces meuniers, qui traversaient les colonnes, portant sur leurs havre-sacs de jolis petits pains blancs faits avec la fleur de la farine de froment. Heureux les soldats qui pouvaient avoir quelques amis parmi eux !

Les villages des environs d'Orensé, quoique placés dans un pays peuplé et fertile, étaient également abandonnés.

« Cette vaste solitude
« avait quelque chose d'effrayant.... Le silence,
« qui régnait aux approches d'un village ou
« d'un hameau, n'était jamais interrompu par
« la voix d'un être vivant ; seulement, quelques
« coups de fusils portant la mort dans les rangs
« avertissaient que nous étions entourés d'ennemis
« d'autant plus à craindre, qu'ils se rendaient
« invisibles et qu'ils étaient à l'abri de
« nos coups⁽⁴⁹⁾. »

Enfin, au milieu de tant de scènes de désolation et d'horreur, un trait d'humanité également honorable pour les deux nations, vint réjouir nos ames et consoler nos

cœurs attristés : un digne pasteur, le généreux curé de Carballinos, près Masside, sauva, au péril de ses jours, la vie à un dragon de la division Lahoussaye⁽⁵⁰⁾.

En se portant sur la route d'Allaritz, la brigade du général Graindorges et la cavalerie légère avaient rencontré quelques compagnies de l'armée de la Romana auxquelles s'étaient joints des paysans armés ; le tout formait une réunion de douze cents hommes qui furent battus et dispersés par deux bataillons et quelques escadrons du 22.^{me} chasseurs. D'Allaritz, le général Franceschi, soutenu par quelques bataillons, poussa jusqu'à Jinzo où l'on trouva un nouveau rassemblement d'insurgés réunis à un avant-garde de la Romana que commandait le général Mahi. Un instant suffit pour les reconnaître, les attaquer et les battre. Beaucoup d'Espagnols furent tués ; le major Dulong et le jeune et brave Lamech, chef d'escadron au 22. ^{me} de chasseurs, se distinguèrent à ces deux affaires.

Cependant, sur les derrières de l'armée, l'insurrection était loin d'être apaisée. Des rassemblements s'étaient de nouveau formés sur trois points. Les moines de San Clodio, dans l'espoir qu'il leur serait facile d'exterminer les Français restés en petit nombre à Ribatavia, appelèrent les habitans des villages environnans à prendre les armes : au même moment le village de Cresciento, si généreusement épargné, servait de point de réunion à un autre rassemblement. Le général de division Merle envoya contre tous ces paysans armés deux détachemens qui les maltraitèrent tellement qu'ils leur ôtèrent tout-à fait l'envie de se réunir et de guerroyer.

Les moines de Montederamo étaient à la tête d'un autre rassemblement de cinq à six mille hommes. Le général Lorges, ayant sous ses ordres la brigade Vialannes, et le 17. ^{me} d'infanterie légère commandé par le général Foy,

marcha contre eux, les battit et les dispersa, après en avoir tué un grand nombre.

A Orensé, l'invasion du Portugal, par le 2. ^{me} corps, dû se présenter sous un tout autre aspect qu'au départ de Santiago. L'insurrection générale, dont il n'était plus permis de douter, multipliait à l'infini les difficultés de l'entreprise. Tandis qu'à l'état-major-général, ceux qui avaient combattu en Italie ou en Allemagne, continuaient de considérer l'expédition actuelle comme une simple campagne où il s'agissait de vaincre un nombre plus ou moins grand de troupes réglées, les officiers supérieurs et les généraux, qui venaient de servir récemment sous les ordres du duc d'Abrantès, prévoyaient avec raison toutes les peines et les obstacles insurmontables de cette nouvelle guerre. Quelque mésintelligence et une espèce d'opposition ne tardèrent pas, dit-on, à se manifester. Ces dissensions, qui éclatèrent au milieu d'un quartier-général trop nombreux, purent bien faire une impression pénible sur les troupes, mais elles n'influèrent en rien sur le bon esprit qui les animait. Dans les régimens, on n'était occupé qu'à lutter contre les besoins journaliers et à faire face aux nombreux dangers dont on était entouré. En proie aux privations de tous genres, nos braves soldats étaient calmes et résignés ; alors, comme toujours, ils sont demeurés inaccessibles aux mécontentemens particuliers d'une ambition trompée ou de quelque amour-propre blessé ; ils sont restés étrangers, comme nous l'établirons plus tard, aux menées sourdes des philadelphes, si tant il est vrai, que de telles menées aient jamais existé. Pendant tout le cours de la pénible Campagne qui venait de s'ouvrir, il serait impossible de trouver, parmi les troupes, un exemple de la plus légère désobéissance, et de citer un seul acte de leur part qui ne soit pas du dévouement le plus absolu. Si la volonté du général en chef a parfois rencontré quelque opposition, si l'exécution de ses ordres a été contrariée par des lenteurs,

ce n'est pas à ceux qui étaient dans les rangs qu'il convient d'adresser des reproches.

Le duc de Dalmatie reçut, assure-t-on, à Orensé une lettre du maréchal Ney dans laquelle ce dernier détaillait tous les inconvénients de l'expédition en Portugal, dans les circonstances actuelles. Les règles de la prudence commandaient en effet de ne point franchir la frontière ennemie, et d'attendre. Certes, si Napoléon avait pu juger par lui-même de la masse des obstacles de tout genre qui se présentaient, il se fut empressé de renoncer momentanément à ses projets d'invasion. Mais les ordres qu'il avait adressés au duc de Dalmatie étaient formels ; ce maréchal ne pouvait point prendre sur lui d'en différer l'exécution. Dans sa réponse au maréchal Ney, il l'instruisit de l'état d'insurrection générale où se trouvait la Galice, et l'invitait à en arrêter les progrès ; il lui donnait connaissance des dispositions qu'il avait prises au sujet de Tuy et le prévenait que bientôt, il allait pénétrer en Portugal, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre.

Les réparations, dont l'artillerie avait besoin, étant achevées, et les malades et les blessés, laissés à Ribatavia, étant arrivés à Orensé, le maréchal fit ses dispositions pour commencer l'expédition dont il était chargé, et pour agir en même temps contre l'armée du marquis de la Romana. Il quitta Orensé le 4 mars, et vint à Allaritz. La division Merle reçut l'ordre d'arriver le 3 à Orensé. Les deux divisions de dragons, les 2.^{me} et 3.^{me} divisions d'infanterie durent se rendre le 4 à Jinzo où étaient déjà les généraux Heudelet et Franceschi. Le 5, l'armée vint bivouaquer à Villa-del-Rey et Tras-Miras où s'établit le quartier-général : ces villages étaient déserts. Le général Lorges fut envoyé à Guironda pour éclairer la droite, et le général Lahoussaye, à Laza, afin d'éclairer la gauche. Le général Merle fut laissé en réserve à Jinzo.

La Romana avait évacué la position qu'il occupait en avant de Villa-del-Rey. Le 6, on se mit à sa poursuite. Après avoir traversé, avec les précautions d'usage, une assez forte montagne, l'avant-garde arriva à Werin. A demi-lieue au-delà de cette petite ville, et sur la route de Guidina, le général Franceschi atteignit l'arrière - garde espagnole qui, par la précipitation de sa marche, annonçait clairement l'intention du marquis de la Romana d'éviter tout engagement. Le général Franceschi, soutenu d'une partie de la division Heudelet, sentit la nécessité de ne point perdre de temps ; il accéléra sa marche et força les Espagnols à s'arrêter sur les hauteurs d'Abèdes ; ceux-ci furent aussitôt attaqués de front par le 15.^{me} léger aux ordres du major Dulong et du chef de bataillon Dornier, pendant qu'une forte colonne de cavalerie manœuvrait sur leur droite. L'ennemi perdit une centaine d'homme et voulut se remettre en marche, mais il fut bientôt forcé de se former en bataillon carré autour d'une masse de rochers. Le général Franceschi fit charger tous les côtés de ce carré par chacun de ses quatre régimens : le brave 22.^{me} chasseur perce le premier la ligne ennemie ; le 8.^{me} de dragon l'imita ; les espagnols enfoncés sont rejetés sur le 1.^{er} de hussard et les chasseurs hanovriens ; on en fait un grand carnage. Le major Dulong⁽⁵¹⁾, que l'on voyait toujours le premier, lorsqu'il s'agissait d'obtenir un succès ou de braver un danger, accourt avec une compagnie de voltigeurs ; il achève de détruire ceux que notre cavalerie ne peut atteindre. Près de douze cents Espagnols furent tués ; quatre cents seulement furent faits prisonniers. On prit les drapeaux de trois régimens ennemis.

La division Delaborde marchait après celle du général Heudelet ; elle fut assaillie par les tirailleurs d'une colonne de trois mille Portugais qui avaient pris position près du village de Villatza, à droite de la route de Jinzo à Werin. Le général Foy, à la tête du 17.^{me} léger soutenu par la brigade

du général Arnaud, fut chargé de les attaquer. Après quelque résistance favorisée par un terrain inégal et difficile, la position fut enlevée et les Portugais perdirent leur artillerie. Alors une soixantaine de dragons du 19.^{me} se précipitèrent sur l'ennemi avec une grande résolution ; ils lui firent beaucoup de mal. On poursuivit les Portugais jusqu'à la nuit.

Ces deux combats furent également glorieux pour les troupes qui y prirent part. Les rapports du général Franceschi firent une mention particulière des colonels Defossez, du 22.^{me} chasseurs, Girardin, du 8.^{me} de dragons⁽⁵²⁾, du brave major Dulong et du chef d'escadron Lameth ; ce jeune officier, à force de belles actions et d'actes de courage, se dépêchait de remplir les courts instans d'une vie qui devait hélas ! trop tôt finir. Le capitaine Brossard, aide-de-camp du général Foy, le lieutenant de voltigeurs Valeroni, le sous-lieutenant Marcognet, le caporal Colomb et les voltigeurs Dalille, Demars et Daguy furent honorablement cités par le général Delaborde.

Le 6, au soir, le maréchal établit son quartier-général à Werin qui est attenant à la vieille petite place forte de Monte-Rey. L'avant-garde et la division Heudelet prirent position à Osono, afin de garder la route de Puebla de Senabria et autres points importants. Le restant de l'armée fut placé aux environs de Werin ; la division Lahoussaye, qui y était arrivée le 6, fut chargée d'observer les routes de Chaves et de Montforte-de-Livre.

Le 7, de grand matin, le général Franceschi poussa des reconnaissances ; elles firent connaître que l'armée de la Romana se retirait en désordre dans plusieurs directions, et que son chef lui avait indiqué un point de ralliement dans les Asturies.

En partant d'Orensé pour entrer en Portugal, le maréchal Soult, en passant par Monterey et Chaves, avait encore fait

prendre à son armée le chemin le plus long, mais aussi le plus praticable. La nécessité de combattre l'armée de la Romana, et le besoin d'occuper une place fortifiée qui put recevoir les malades et les blessés et former un nouveau dépôt, lui firent prendre cette détermination. L'armée de la Romana venait en effet d'être atteinte et maltraitée ; mais elle ne fut que momentanément dispersée, puisqu'elle ne tarda à se rallier et à devenir le foyer d'une autre insurrection contre laquelle les troupes du maréchal Ney allaient avoir à lutter.

En attirant à lui le 2.^{me} corps, et en faisant des démonstrations de vouloir enfin accepter le combat, le marquis de la Romana avait eu évidemment en vue de retarder l'entrée des Français en Portugal. Il se rendait par là très-utile à la cause commune, et servait merveilleusement les intérêts des Anglais, en leur donnant le temps. nécessaire à la réorganisation de leur armée. Dans la situation où se trouvaient les Portugais, quinze jours de gagnés étaient beaucoup pour eux ; chaque instant voyait accroître leurs préparatifs de défense, et venait doubler leur confiance. Ils considéraient le retard que mettaient les Français à franchir leurs frontières, comme le résultat certain de notre faiblesse et de nos craintes. Leurs chefs, intéressés à flatter l'amour-propre national, avaient présenté la tentative de passage du Minho à la Guardia, comme une défaite ; ils avaient profité de cette circonstance, si peu importante, pour exciter au plus haut point l'enthousiasme du peuple. Toutefois, les avantages réels remportés sur l'armée espagnole et la vigueur déployée contre la colonne portugaise, qui avait voulu s'opposer à la marche de la division Delaborde, durent commencer à dissiper ces illusions, et faire pressentir aux troupes ennemies le sort qui les attendait.

A Orensé, comme à Ribatavia, le maréchal Soult, après avoir employé la force et les moyens de rigueur, avait

travaillé à ramener les esprits par la persuasion. Il avait écrit, dans cette intention, aux diverses autorités du pays et au vénérable évêque d'Orensé. Dans ses ordres du jour, il avait recommandé que l'on eût à observer la plus exacte discipline, et avait fait connaître que, de la conduite des troupes, dépendaient le salut et la gloire de l'armée. Dès le début de la campagne, les militaires du 2. ^{me} corps avaient senti la nécessité d'agir avec ménagemens et égards envers la population, afin de la ramener, par de bons procédés, à des sentimens d'amitié. Tous désiraient seconder les bonnes intentions de leur général en chef, et obéir ponctuellement à ses ordres ; mais pour faire cela, il aurait fallu qu'on eût pu assurer le service des subsistances, et qu'on ne mît point le soldat dans l'obligation de pourvoir seul à sa nourriture qu'il ne se procurait qu'en quittant ses rangs et qu'en s'éloignant de la grande route. Il devenait d'ailleurs bien difficile que les propriétés, abandonnées et ravagées par les habitans eux-mêmes, fussent respectées lorsque ces habitans, armés contre nous, ne cessaient de guetter le moment de fondre sur les Français isolés et sur les malades, pour les massacrer.

Les opérations de l'administration, avons nous dit, étaient devenues tout-à-fait nulles. L'insurrection générale du pays, la fuite des habitans et la rapidité des mouvemens pouvaient bien ici paraître des motifs suffisans pour excuser et faire supporter patiemment l'état d'abandon où on laissait les troupes, et semblaient devoir mettre, pour le moment, les chefs des services et les employés à l'abri de tous reproches. Il n'en fut pas ainsi : aigris par les longues privations qu'ils éprouvaient et que ces membres ou agens de l'administration ne partageaient pas ; la plupart des militaires du 2. ^{me} corps ne leur tinrent pas compte des bonnes intentions qu'ils pouvaient avoir, et ne voulurent juger de leurs opérations que par les résultats. On rechercha d'anciens motifs de plainte, et l'on réveilla de

vieilles discussions. Des sentimens hostiles se manifestèrent contre l'administration ; plusieurs militaires, même des officiers supérieurs et des généraux, se portèrent à quelques actes de violence et d'insulte envers des personnes qui en dépendaient. Un officier général maltraita publiquement un inspecteur des vivres. Le maréchal, dans un ordre du jour, blâma une conduite aussi reprehensible, et fit sentir la nécessité d'accorder à l'avenir, aux agens des divers services, la protection dont ils avaient besoin.

Comme ces sentimens d'animosité et de mésintelligence n'étaient pas nouveaux de la part des militaires, et comme ils ont continué d'exister dans d'autres armées, il n'est pas inutile, ni hors de notre sujet d'essayer d'en faire connaître succinctement les causes, et d'indiquer un remède à un mal si nuisible au bien du service.

Les honteuses déprédations qui, pendant trop longtemps, ont dévoré les armées françaises en Italie, et auxquelles quelques chefs militaires ne sont pas restés étrangers, avaient, dès nos premières guerres, fortement prévenu tous les militaires contre les divers membres de l'administration. Les friponneries et les abus crians dont les hôpitaux, placés sous la surveillance et le contrôle spécial des commissaires des guerres, ont été l'objet⁽⁵³⁾, avaient laissé ces administrateurs dans un état de déconsidération, bien que plusieurs d'entre eux fussent demeurés probes et désintéressés. La fortune rapidement acquise de maints fournisseurs et gardes-magasins. les grandes dépenses auxquelles ils se livraient, et le luxe qu'ils affichèrent durant les campagnes en Allemagne, dans les momens mêmes les plus pénibles, maintinrent parmi les troupes ces sentimens de jalousie et d'hostilité qu'on leur portait.

Depuis le commencement de la guerre de la Péninsule, sans faire la juste part des circonstances, on les regardaient, en grande partie, comme la cause des

souffrances et des privations auxquelles on était en proie ; on leur reprochait l'abondance dans laquelle ils vivaient, tandis que les troupes manquaient souvent du plus strict nécessaire. On les accusait de charger les fourgons et les autres moyens de transports, destinés au service des ambulances ou des subsistances, d'objets de luxe et de commodité pour leur usage particulier. Après des marches pénibles, arrivait-on dans un village ou même dans une petite ville abandonnée, aussitôt les nombreux employés de l'administration envahissaient les logemens commodes et de quelque apparence ; ils se déclaraient seigneurs et maîtres de tout ce qui s'y trouvait. Des écriteaux mis sur les portes, et quelquefois des sauves-gardes illégalement placées, avertissaient que le logement des administrateurs des inspecteurs aux vivres, des contrôleurs, des fournisseurs d'une armée où l'on ne donnait ni vivres ni solde, étaient devenus des asiles inviolables, dans lesquels il était sévèrement interdit aux soldats, bivouaqués par des temps affreux et manquant de tout, de venir prendre un peu de bois ou enlever une seule botte de paille. Le simple secrétaire d'un commissaire des guerres, adjoint, et le plus mince garde-magasin étaient presque toujours mieux logés que les chefs de corps et même que des généraux. Souvent, faute de logemens vacans, les malades et les blessés restaient exposés à l'intempérie des saisons.

On se rappelait que maintes fois, dans des temps difficiles, des magasins de vivres avaient été formés à force de soins et de fatigues, et que lors d'un départ précipité, ces magasins, qu'on ne pouvait évacuer faute de moyens de transport, n'avaient pas été perdus pour l'ennemi, en même temps qu'ils avaient profité à ceux qui prétendaient en être les gardiens.

Tant que les privations avaient été supportables, on s'était borné à témoigner son mécontentement par des plaisanteries et quelques légères épigrammes ; mais des souffrances plus fréquentes étant venues exaspérer les

esprits, on garda si peu de ménagemens que, dans diverses occasions, plusieurs employés et même des chefs de services avaient été maltraités.

Cependant, nous aimons à le dire, tous les reproches adressés à l'administration et les plaintes portées contre elle provenaient moins des actions plus ou moins répréhensibles de ses membres, que du vice même de l'institution. Sans parler, pour le moment, de ce qui a rapport aux fonctions des commissaires des guerres, fonctions remplies maintenant par les sous-intendans militaires, nous ferons remarquer que les employés et les autres agens de l'administration ne sont pas organisés en corps fixe et permanent ; que, formés à la hâte, à l'approche d'une guerre, ils sont, à la paix, renvoyés dans leurs foyers presque sans traitemens ; que, peu intéressés aux succès d'une armée qui ne leur accorde pas assez de considération et dont ils ne font que momentanément partie, ils sont nécessairement portés à se créer, par des profits illicites, des ressources pour une époque où l'État ne viendra plus à leurs secours.

Nous faisons des vœux pour que, frappé des vices nombreux qui régissent encore dans notre système d'administration, le gouvernement du Roi ne tarde pas à adopter de sages mesures qui fassent disparaître à jamais ces abus crians qu'on a constamment remarqués dans le service des subsistances de nos armées, et dont on a eu des preuves récentes. Nous désirons que les agens de l'administration soient promptement constitués en corps permanent et respectable ; et que, des dispositions, plus favorables aux divers employés, leur assurent un avenir plus flatteur, et ôtent enfin par là tout prétexte à la moindre infidélité de leur part. Le meilleur moyen d'assurer, à ceux qui se destineront désormais à remplir des fonctions administratives, des droits à l'amitié et à l'estime des militaires, c'est d'exiger que les employés de n'importe

qu'elle partie de la comptabilité soient assujettis à prouver des services antérieurs dans les rangs de l'armée.

Nous reviendrons plus tard sur un sujet aussi important. Avant de l'abandonner, qu'il nous soit permis de parler avec éloges de la manière supérieure dont le service des subsistances a été conduit dans les armées de presque toutes les puissances de l'Allemagne, et de vanter surtout ce commissariat-général anglais qui a eu une part si grande aux succès que nos adversaires, dans la Péninsule, ont parfois obtenus⁽⁵⁴⁾.

CHAPITRE III.

Bonnes dispositions ou sont nos troupes. — Entrée en Portugal. Combats sur la frontière. — Prise de Chaves. — Marche sur Braga ; rencontre et défaite d'un rassemblement d'insurgés et de deux corps de troupes portugaises. — Bataille de Lanhozo, en avant de Braga ; occupation de cette ville. — Séjour. — Mouvemens. — Passage de l'Ave. — Arrivée devant Oporto.

DANS Werin et dans les villages environnans, bien que les habitans se fussent éloignés, on, avait trouvé quelques vivres, surtout du vin en abondance. Les soldats ne s'en firent pas faute. Cette liqueur salubre vint ranimer leur ardeur et leur rendre la gaieté ; ils eurent bientôt oublié les maux et les privations de la veille. Tout souvenir inquiétant disparut ; et, dans leur facilité à recevoir l'impression du moment, les esprits allaient même déjà jusqu'à se peindre l'avenir sous les couleurs les plus riantes. Les derniers avantages remportés avaient eu pour heureux résultat de fortifier, parmi ces soldats, le sentiment de leur supériorité ; aussi, attendaient-ils avec grande impatience le signal de marcher en avant. Ils savaient que de nombreux bataillons ennemis devaient s'opposer à l'invasion du Portugal ; ils comptaient donc sur de nouveaux triomphes. Combattre et vaincre était devenu un besoin pour les troupes du 2.^{me} corps ; et le délire de la gloire militaire s'était emparé de toutes les têtes. De telles dispositions étaient d'un bon augure ; elles faisaient présager des succès certains ; elles annonçaient que l'on

était décidé, dans cette guerre, à arracher à la fortune tout ce qui pouvait lui être arraché.

Les courts instans de repos, à Werin, furent utilement employés à faire à l'armement, à la chaussure et à l'habillement les réparations les plus urgentes. On avait soigneusement recherché dans les villages abandonnés le cuir, les étoffes et la toile qui s'y trouvaient, et chaque homme en avait emporté ce qu'il avait pu. Faute de temps et d'ouvriers, on avait manqué de moyens de confectionner des chemises, des pantalons et des souliers dont on avait un besoin pressant. Un cordonnier et un tailleur, dans une compagnie, étaient des hommes précieux ; chacun cherchait à leur faire sa cour ; c'était à qui monterait leur garde, ou les remplacerait dans le service des corvées journalières : en route, on s'empressait de les soulager d'une partie de leurs bagages.

D'un autre côté, on travaillait activement à se procurer des vivres. Le grain et surtout la farine avaient été recueillis, et, après des peines infinies, on parvenait à avoir une espèce de pain que la faim seule rendait supportable.

A Werin et à Monte-Rey, le duc de Dalmatie passa en revue une grande partie des troupes ; il leur annonça la prochaine entrée en Portugal. Dans les régimens d'infanterie, il s'informa de l'état de la chaussure qui donnait de vives inquiétudes ; il s'assura si chaque homme était porteur du nombre de cartouches prescrit, et surtout s'il était muni d'une épinglette. On sait de quelle indispensable nécessité est ce petit ustensile au moment du combat ; plusieurs soldats l'avaient perdu. Le maréchal ordonna que l'on pourvût sur-le-champ au remplacement des épinglettes qui manquaient ; ce n'était pas chose facile. On envoya des hommes parcourir tous les villages voisins pour ramasser toutes les aiguilles à tricoter que l'on trouverait ; on les utilisa du mieux possible.

Le maréchal, en les formant en légion, avait voulu tirer un parti utile des Espagnols pris à l'armée de la Romana.

Cet essai, ainsi que tous ceux qu'on a tentés dans d'autres circonstances de cette guerre, en armant, pour notre cause, les soldats ennemis faits prisonniers, n'a jamais réussi et nous a souvent été funeste. Des mesures avaient été prises pour effectuer l'évacuation des malades et des blessés laissés à Orense. Cette opération présentait de grandes difficultés ; elles furent heureusement surmontées, et le dernier convoi de malades arriva, le 11, à Werin où la division du général Merle devait rester en réserve.

Le 7 mars, une avant-garde avait passé le défilé, en avant de Werin, et était venu bivouaquer dans la plaine où est situé le village de San-Cypriano. Le lendemain une reconnaissance, envoyée par le général Franceschi, avait trouvé au village de Villarelos, frontière du Portugal, un corps ennemi qui l'avait reçue à coups de canon, sans cependant lui causer des pertes. Le 9, un bataillon d'infanterie légère s'empara de ce village, et toute l'armée se prépara, dès-lors, à pénétrer en Portugal.

En effet, le 10 mars, les troupes se mirent en mouvement pour se porter vers Chaves, sur trois colonnes ; les généraux Franceschi et Heudelet, par la rive gauche de la Tamega ; les généraux Lahoussaye, Delaborde et Mermet, par la rive droite ; le général Lorges devait y arriver directement de Guironda où il était, et devait par conséquent éclairer la droite de l'armée. la brigade de dragons du général Gaulincourt⁽⁵⁵⁾, appuyée par le 17.^{me} régiment d'infanterie légère conduit par le général Foy, trouva trois mille Portugais postés à Outeiro. Aussitôt, le 17.^{me} attaque de front, pendant que le général Caulincourt, débordant la droite de l'ennemi, le fait charger par le 19.^{me} de dragons. Les Portugais sont mis en déroute ; ils sont poursuivis jusques sous les remparts de Chaves. Les divisions Delaborde et Mermet vinrent prendre position devant cette place.

Le général de brigade Marisy avec les 17.^{me} et 27.^{me} régimens de dragons, avant de rejoindre le général Lahoussaye, sur la rive droite de la Tamega, rencontra aussi deux ou trois mille Portugais à Fexes-de-Abaxo, sur la rive gauche, et, par une charge vigoureuse, les dispersa dans les Montagnes. Les divisions Franceschi et Heudelet traversèrent alors Fexes-de-Abaxo et continuèrent leurs mouvemens. Inquiétées bientôt par ces mêmes Portugais que le général Marisy n'avait pas pu poursuivre, elles furent forcées de ralentir leur marche ; un bataillon d'infanterie légère et plusieurs compagnies de voltigeurs furent engagées toute la journée ; ces deux divisions arrivèrent cependant, vers les six heures du soir, à la hauteur de Chaves où elles bivouaquèrent.

Chaves est la ville la plus importante de la province portugaise de Tras-os-Montes ; elle est bâtie sur les deux rives de la Tamega, dans une plaine d'un aspect agréable et entourée de hautes montagnes. A part un ouvrage à corne, situé sur la rive gauche, le restant des fortifications était en mauvais état. La garnison paraissait composée de cinq à six mille hommes dont plus de la moitié étaient des paysans armés. Aussitôt que les premiers soldats français furent aperçus, le canon de la place tira sur eux sans discontinuer. Les paysans armés bordaient les remparts, vomissant les injures les plus grossières et hurlant des cris de mort contre nous. L'exaltation de la populace était portée à un tel point que le gouverneur eut des peines infinies à lui arracher le parlementaire français envoyé par le maréchal, et qu'elle voulait massacrer.

Le 11, l'investissement de la place fut complété. Dans leur impatience, les troupes demandaient hautement l'assaut. Peut-être convenait-il, au début d'une telle campagne, de frapper un grand coup et de faire un exemple qui servit à en imposer à une population toujours disposée à mal interpréter les ménagemens et les moyens

de douceur dont on usait à son égard. Mais avant d'en venir à cet acte de vigueur, la prudence faisait un devoir au maréchal d'éloigner le corps du général Sylveira qui commandait les forces portugaises qu'on avait battues à Outeiro et à Fexes-de-Abaxo. Ce général était venu prendre position en arrière de Chaves, sur la route de Villaréal ; il y fut attaqué par le général Delaborde, avec sa division et une autre de cavalerie. L'approche de nos tirailleurs suffit pour faire battre en retraite et éloigner ce chef portugais bien plus propre à présider de sang-froid au massacre de nos malades et de nos blessés, qu'à résister, en brave soldat, à l'attaque d'un corps de troupes réglées.

Alors le gouverneur de Chaves, ayant perdu l'espoir d'être secouru, se détermina à se rendre le 11 au soir. La garnison mit bas les armes et resta prisonnière : le 12 au matin, l'armée française entra dans cette place qui doit être regardée comme la clef de la frontière du nord du Portugal. On y trouva quelques munitions de guerre et très-peu de vivres.

Les habitants des villages autour de Chaves avaient fui. Les tentatives pour chercher à les faire revenir furent presque inutiles. On traita avec ménagement ceux qui, en très-petit nombre, étaient restés chez eux. Les troupes avaient quelques vivres, mais peu de pain : l'administration avait fait des distributions de viande.

On était fortement embarrassé des prisonniers faits à Chaves. Le maréchal, après avoir formé un régiment des troupes de ligne qui bientôt, à l'exception de quelques officiers, désertèrent toutes, résolut de congédier les milices, et de renvoyer chez eux les habitants armés, s'ils voulaient prêter serment de ne point porter, à l'avenir, les armes contre les Français : ils consentirent à faire ce qu'on exigeait d'eux. Ce serment de leur part était illusoire et ne fut jamais tenu. Des secours furent distribués à ceux qui en avaient le plus besoin. Lors de l'entrée à Chaves, on avait à peu près respecté les propriétés, et ceux des habitants

armés, qui partaient pour rentrer dans leurs foyers, trouvaient protection sur la route. Une telle conduite aurait dû contribuer à ramener la tranquillité dans le pays et disposer favorablement la population. Il en fut autrement. Nous aurons la douleur de voir cette même ville, qui recevait des preuves évidentes de la clémence du vainqueur, ne pas tarder à devenir complice du massacre des malades et blessés français imprudemment laissés dans son sein.

On ordonna de réunir à Chaves tous les malades restés à Werin et à Monte-Rey ; on y laissa aussi les hommes fatigués et inutiles, le tout sous la protection d'une trop faible garnison, dont le chef de bataillon Messenger fut nommé commandant. Chaves devenait donc un autre dépôt, et donnait aux Français un établissement en Portugal. Le maréchal Soult ne tarda plus à se faire reconnaître, par un ordre du jour, en qualité de gouverneur-général de ce royaume, et le 2. ^{me} corps prit alors la dénomination d'armée de Portugal.

L'armée séjourna quatre jours à Chaves. Pendant ce temps, on eut bien de la peine à obtenir des vivres pour les besoins journaliers. Il était urgent cependant de pouvoir amasser quelques provisions ; car on était prévenu qu'on allait traverser la province de Tras-os-Montès qui est très-stérile, et l'on savait d'avance que les habitants armés contre nous avaient emporté ou détruit, sur la route, tout ce qui pouvait servir à nourrir l'armée. On était bien parvenu à se procurer quelque viande que l'on gardait sur pied ; mais le pain, cet aliment si nécessaire à l'homme, manquait.

De Chaves pour arriver à Oporto, il y a deux routes ; l'une par Villaréal et Amarante, et l'autre par Braga. La nécessité de marcher contre l'armée du général Freyre qui gardait cette dernière route plus praticable pour l'artillerie, l'espoir de trouver des ressources dans une

grande ville et le besoin de se rapprocher de Tuy, où était le dépôt général, durent décider le maréchal à diriger l'armée sur Braga. Afin de donner à l'ennemi le change sur ses véritables intentions, le duc de Dalmatie ordonna au général Lorges de se porter sur la route de Villaréal, et d'envoyer une reconnaissance jusqu'à Villaponca, en ayant soin de faire annoncer le prochain passage de l'armée et de commander des vivres. Le général Lorges devait rétrograder le 17, et rejoindre au plus vite, le maréchal vers Braga.

Le 14 mars, l'avant-garde, composée de la division du général Franceschi ayant sous ses ordres la brigade du général Foy et du restant de la division Delaborde, se mit en route et alla coucher à Alturas, sur la route de Chaves à Braga. Le 15, elle devait continuer sa marche. Ce même jour, les généraux Mermet et Lahoussaye quittèrent Chaves ; le 16, le quartier-général et la division Heudelet en partirent, et le général Merle y arriva de Werin où il avait été laissé.

L'avant-garde trouva, en avant de Ruyvaens, un rassemblement d'insurgés qui furent sur-le-champ dispersés. Le 16, elle attaqua quelques mille Portugais postés sur la petite rivière de Cavado. Le général Foy, avec un bataillon du 17.^{me} léger et 60 chevaux, remonte cette rivière pour tourner l'ennemi par sa droite, tandis qu'un autre bataillon, soutenu par la division Franceschi, attaque de front. L'ennemi est débusqué, mais il se retire près de Salamonde, derrière des retranchemens armés de huit pièces de canon. Ces retranchemens sont enlevés avec une rare impétuosité ; on prend aux Portugais leurs canons et leurs munitions ; on leur tue deux cents hommes. Au même moment, un détachement de la petite armée de Sylveira se présente au défilé de Venda-Nova, où se trouvait engagée l'artillerie des divisions qui venaient de franchir ce défilé. Les canonniers et les troupes laissées pour l'escorte

contiennent d'abord l'ennemi. Le 31.^{me} d'infanterie légère, conduit par le général Jardon, de la division Mermet, accourt bientôt, repousse les Portugais et les poursuit l'espace de deux lieues.

Le 17, les divisions Franceschi et Delaborde, après avoir achevé de passer le défilé de Ruyvaens à Posidoros, arrivèrent à Carvalho-de-Este, village à deux lieues de Braga, et situé au pied d'une montagne sur laquelle on reconnut une armée portugaise que l'on estima être de quarante mille hommes ; cette armée paraissait disposée à vouloir arrêter la marche des Français.

La division Lahoussaye vint bivouacquer le 17, près de Radoufino, et plaça ses avant-postes à San-Joao-del-Rey. Les divisions d'avant-garde s'établirent au village de Carvalho-de-Este. Le 18, le général Lahoussaye fut chargé de contenir la droite de l'ennemi. Les autres divisions, retardées par les embarras que rencontrait l'artillerie, marchaient lentement. De Chaves à Braga la route est difficile, et le pays n'offre presque aucunes ressources. Le grand village de Ruyvaens est cependant dans une position agréable, et qui contraste avec l'âpreté des montagnes environnantes. On y voit des oliviers, des citronniers et des vignes. Les habitants de la contrée avaient tous pris les armes contre nous. Ceux qui n'avaient pu rejoindre le grand rassemblement se tenaient sur les hauteurs qui dominant la route. Là, épiant l'occasion favorable, ils se précipitaient sur les hommes isolés et sur les bagages sans escortes suffisantes. Ils faisaient entendre des menaces les plus violentes et vomissaient un torrent d'injures. Plusieurs, dans leur aveugle fureur, ne craignaient point d'attaquer les colonnes entières et venaient expirer dans nos rangs. Quelques-uns de ces malheureux étaient étendus morts près de la route. On s'aperçut qu'à peine refroidis, leurs cadavres étaient dévorés par une innombrable vermine que l'on présuma d'abord provenir de

la saleté ordinaire des pauvres habitants de ces montagnes, mais que l'on reconnut ensuite être produite par un vice dans le sang ou par quelque maladie de la peau.

En partant de Chaves, plusieurs soldats malades ou fatigués n'avaient pas voulu, par quelque secret pressentiment, y demeurer. Accablés par la chaleur, ils ne pouvaient suivre la marche des colonnes, et en restant en arrière, ils s'exposaient à être massacrés par les paysans armés. Dans sa sollicitude toute paternelle, le maréchal parcourait les rues des villages par où l'armée était passée, et faisait fouiller les maisons. Tout homme malade était recueilli et transporté à son régiment sur le cheval d'un officier qui en devenait responsable.

L'armée, que l'on venait de reconnaître, avait pris sa ligne de bataille sur le plateau du mont Valongo, à gauche de la route de Chaves à Braga, et sur celui du mont Adaufé, en avant de cette même route. Cette position était formidable. Les divers mamelons qui y conduisaient étaient gardés par de nombreux paysans armés. Les rochers, au pied desquels se trouve le village de Carvalho-de-Este, étaient surtout fortement occupés par les troupes ennemies. Dès leur arrivée, les généraux Franceschi et Delaborde résolurent de commencer par s'emparer de ce point important. Cette attaque, extrêmement difficile, fut confiée au général Foy avec le 17.^{me} léger ; c'est dire qu'elle réussit complètement, et que tous les efforts des Portugais, pour reprendre cette position, furent inutiles. Par les habiles dispositions des généraux Franceschi et Delaborde, l'ennemi pendant les journées du 17, 18 et 19, fut contenu et constamment repoussé. Enfin le 19, la division Mermet arriva vers midi, et celle du général Heudelet dans la soirée ; ces divisions entrèrent en ligne. La division Merle était restée sur les derrières. L'artillerie rejoignit également.

Dans cette même journée du 19, des fourrageurs isolés de la division Lahoussaye, assaillis par le canon du mont Valongo, avaient été repoussés du village de Lanhozo. Les Portugais crurent avoir anéanti toute l'armée française ; ils en poussèrent des cris de joie. Mais bientôt, par ordre du maréchal, la division Mermet et celle du général Franceschi débouchent du village de San-Joao-del-Rey et se portent sur celui de Lanhozo : l'ennemi fuit au plus vite. Le général Jardon, à la tête du 31. ^{me} léger, enlève à la baïonnette le premier mamelon qui défendait l'approche de la grande position, et prend une pièce de canon à l'ennemi, lequel se retire en désordre. Le 1. ^{er} de hussards, commandé par le colonel Juniac, rejoint les fuyards et en sabre un grand nombre. L'ennemi est également chassé de ses autres positions avancées ; les divisions Mermet et Franceschi viennent alors s'établir au pied du mont Valongo. Les généraux Delaborde et Lahoussaye étaient en avant de Carvalho-de-Este, vis-à-vis du centre de l'ennemi ; la brigade Graindorges, de la division Heudelet, était bivouaquée au pied du mont Adaufé non loin du Cavado, et en face de la gauche ennemie. La brigade Maransin était placée en réserve sur le plateau de Carvalho.

L'armée ennemie était composée de régimens de ligne, de milices fort bien équipées et de nombreux insurgés ; un bataillon sacré de séminaristes en faisait aussi partie. Cette armée était commandée par le général Bernardino Freyre d'Andrade, secondé par le major anglais Eben. Ces troupes étaient animées des sentimens les plus exaltés. Tout moyen de précaution et de prudence leur paraissaient des actes de trahison. Dans le délire de leur rage, elles demandaient à grands cris qu'on les menât contre les Français auxquels elles promettaient le sort le plus cruel. Le général Freyre, pour obéir aux ordres secrets qu'il avait reçus, avait ouvert l'avis, dans le conseil, d'éviter soigneusement tout engagement sérieux et de quitter la position actuelle. Il fut

dès-lors considéré comme un traître. Les soldats ameutés le massacrent, lui, son chef d'état-major et ses aides-de-camp⁽⁵⁶⁾ ; ils se portent en même temps contre le corrégidor de Braga qu'ils massacrent également, en défendant que son corps soit inhumé. A la mort du général Freyre, le major anglais Eben, qui travaillait à entretenir les esprits dans cet état d'effervescence, prit le commandement en chef.

Comme à presque toutes les batailles livrées dans la Péninsule, les Français étaient sans vivres ; heureusement on avait trouvé beaucoup de bonnes oranges dont on se régala. On avait eu soin de conserver un peu de viande.

Durant toute la nuit du 19 au 20, les Portugais furent en mouvement et restèrent sous les armes. Selon leur habitude, ils faisaient d'heure en heure des décharges d'artillerie et de mousqueterie, en poussant sur toute la ligne des cris terribles d'alerta. Tout annonçait chez eux une grande agitation, tandis que de notre côté, tout était calme et que le plus grand silence régnait dans nos bivouacs. On y goûtait un sommeil réparateur ; on s'était endormi en faisant des rêves de gloire.

Le 20 mars, de très-grand matin, l'armée française fut sous les armes ; elle fit ses préparatifs d'attaque. Enfin nos troupes étaient sur le point de recueillir les fruits de tant de peines et de fatigues ; l'ennemi acceptait la bataille ! Nos braves soldats allaient encore une fois verser leur sang pour cette France qu'ils idolâtraient et dont ils croyaient, par leur nombreux sacrifices, assurer le bonheur. La joie brillait sur tous les visages ; chacun montrait cette confiance, signe certain d'une victoire. Les divisions Mermet et Franceschi formaient la gauche de l'armée française ; la division Delaborde, soutenue par la division de dragons du général Lahoussaye, le centre, et le général Heudelet, avec la brigade Graindorges, la droite : la

brigade Maransin et les dragons du général Lorges, qui venait de rejoindre, étaient placés en réserve.

Les généraux Mermet et Franceschi avaient l'ordre de gravir, à la pointe du jour, le mont Valongo et d'attaquer la droite de l'armée ennemie ; leur arrivée sur le plateau devait servir de signal pour l'attaque générale. Ce signal est donné vers les neuf heures et demie du matin par la batterie placée à notre centre. Aussitôt le 17.^{me} léger, conduit par le général Foy, s'élance au pas de course, suivi d'un escadron du 17. ^{me} régiment de dragons : au même moment, les divisions Delaborde et Lahoussaye s'ébranlent ; on marche à l'ennemi l'arme au bras et sans tirer un seul coup de fusil. Intimidés par tant d'audace et de sang-froid, les Portugais prennent la fuite, et leur général en chef Eben leur en donne le premier l'exemple. L'infanterie et la cavalerie se mettent à leur poursuite. C'est en vain que deux mille d'entre eux veulent se rallier derrière un pont, et cherchent à arrêter les vainqueurs ; ils sont culbutés ; les Français entrent dans Braga pèle-mêle avec les fuyards. La division Lahoussaye traverse cette ville et se porte à deux lieues, sur la route d'Oporto ; le général Delaborde occupe Braga et y prend position.

Le général Heudelet, avec la brigade Graindorges et un escadron de dragons, parvient aisément sur l'extrémité du mont Adaufé, attaque la gauche de l'armée ennemie dont les rangs s'étaient considérablement éclaircis, et l'enfonce sans presque éprouver de résistance. Les fuyards se retirent avec tant de précipitation, qu'on reste incertain sur la direction qu'ils ont prise et qu'on fait suivre, par le seul bataillon de la légion hanovrienne, ceux qui s'étaient portés vers le pont de Prado, où trois mille hommes s'arrêtèrent derrière des retranchemens, afin de défendre le passage.

A notre gauche, les divisions Franceschi et Mermet, après beaucoup de difficultés, étaient arrivées sur le plateau du mont Valongo. L'avant-garde du général

Franceschi charge aussitôt les Portugais qui sont mis en déroute et poursuivis jusqu'au village de Falperra, sur la route de Braga à Guimarens. Là, trois mille hommes de troupes réglées, protégés par du canon et adossés à des rochers, veulent se défendre. Le 51.^{me} léger marche à la baïonnette contre le centre de cette ligne ennemie dont les extrémités sont attaquées par le 22.^{me} de chasseurs et les chasseurs hanovriens soutenus par le 1.^{er} de hussards et le 8.^{me} de dragons. Les Portugais sont enfoncés et presque tous sabrés, ou atteints par nos voltigeurs : on leur prend dix-sept pièces d'artillerie et cinq drapeaux.

Cependant la brigade Graindorges continuait paisiblement sa route pour arriver à Braga, lorsque, non loin de cette ville, une vive fusillade, partant du fond de la vallée du Cavado, vint donner des inquiétudes sur le sort de la légion hanovrienne. Ce bataillon, soutenu par un escadron de dragons, en poursuivant les fuyards de la gauche de l'armée ennemie, était arrivé au pont de Prado fortement barricadé ; il avait voulu en chasser les nombreux Portugais qui le défendaient. Ceux-ci s'étaient retranchés dans le village qui touche au pont. Voyant le petit nombre de leurs assaillans, ils repassent bientôt le pont et fondent, à trois reprises différentes, sur les hanovriens qui, bien qu'ils se battissent en désespérés, ne pouvaient soutenir long-temps un combat aussi inégal. Déjà, ils avaient éprouvé des pertes ; déjà, quelques-uns de leurs officiers étaient étendus morts : les cartouches allaient manquer. Mais, dans ce moment critique, le bataillon du 26.^{me} de ligne, qui avait reçu l'ordre de se porter dans la direction où l'on présumait que l'engagement avait lieu, arrive et bat la charge : les voltigeurs et les grenadiers se précipitent sur le pont, qui, après une vive résistance, est emporté et débarrassé. L'ennemi croit avoir affaire à une division toute entière ; il prend la fuite, laissant près de trois cents morts sur le

champ de bataille. Quelques compagnies et les dragons le poursuivent et rentrent bientôt après. Les officiers et les soldats hanovriens embrassent leurs libérateurs, et, dès-lors, les liens d'amitié qui unissaient le 26.^{me} de ligne et la légion hanovrienne, deviennent impérissables. Ces deux bataillons, retenus par l'enlèvement et le transport des blessés, ne purent rejoindre leur division, à Braga, que le lendemain matin 21.

Les Portugais avaient été poursuivis de si près que plusieurs de ceux qui fuyaient devant les divisions Lahoussaye et Delaborde, n'avaient trouvé d'autres moyens de salut qu'en se retirant dans les rochers, à droite de la route de Braga. Là, ils se tinrent cachés pendant tout le temps que la masse de nos troupes passèrent ; mais bientôt ils ne craignirent pas de faire feu sur les petits détachemens et sur les officiers isolés. Deux compagnies du 32.^{me} léger et la 2.^{me} compagnie du 26.^{me} de ligne furent envoyées contre eux ; tout fut tué ou dispersé.

Bien que l'ennemi eut été mis promptement en déroute, on s'était battu de part et d'autre avec une grande animosité. Dans diverses circonstances, les Français, pris par les Portugais, avaient éprouvé de leur part les traitemens les plus féroces : les corps de ces malheureux, mutilés de la manière la plus horrible, avaient été trouvés par nos soldats qui, transportés d'indignation, avaient résolu dès-lors de ne plus faire de prisonniers.

Après la victoire de Lanhozo, le maréchal avait établi, le 20 au soir, son quartier-général à Braga où lui furent adressés les rapports des généraux. Le colonel Streiffer, le chef de bataillon Soura, les capitaines Streiffer et Stamon, de la légion hanovrienne ; le colonel Barrère, le capitaine Parmentier, le lieutenant Razavet et le sous-lieutenant Gleize, blessé, du 26.^{me} de ligne, furent cités par le général Heudelet comme s'étant particulièrement distingués à l'affaire du pont de Prado : le chirurgien

Homyer avait montré du courage dans l'enlèvement des blessés. Les généraux Delaborde et Lahoussaye citèrent d'une manière honorable et particulière le chef d'escadron Léopold, les capitaines Fabre et Filon, le colonel Cabanès du 17.^{me}, le colonel Beuret, le capitaine Barailler et le caporal Morin ; les généraux Franceschi et Mermet firent le plus grand éloge de la conduite tenue par le général Jardon, les colonels de la division Franceschi, l'adjudant-commandant Cambis, les chefs d'escadron Lameth et Delarey, le capitaine de voltigeurs Fantin, le capitaine Guerette, aide-de-camp du général Jardon, l'officier d'ordonnance Legrand ; les sergens-majors Richeli et Riconfi, le sergent Zari, et le chasseur Penato, du 31.^{me} d'infanterie légère.

Dès que le centre ennemi eut été enfoncé, l'aide-de-camp Tholosé, aujourd'hui maréchal-de-camp, envoyé par le maréchal pour annoncer ce succès aux généraux Mermet et Franceschi, se distingua par sa présence d'esprit et son courage ; il enleva, avec sa faible escorte, une pièce de canon aux Portugais au moment même où ceux-ci allaient y mettre le feu.

Les divers renseignemens obtenus faisaient connaître que, dans leur fuite, les corps portugais s'étaient retirés dans les trois directions de Puente de Lima, d'Oporto et de Guimarens. On poussa des reconnaissances sur ces différentes routes, afin d'avoir des nouvelles de l'ennemi.

La victoire de Lanhozo, objet de tant de vœux et qui semblait promettre de si brillans résultats, devint presque nulle ; Braga, grande et jolie ville, n'offrait aux Français qu'un amas de maisons inutiles ; elle ne leur présentait même pas les avantages d'une bonne position militaire. Ses vingt mille habitans avaient tous pris la fuite. Une telle solitude était bien faite pour agir d'une manière pénible sur l'esprit des vainqueurs. Elle indiquait suffisamment que, dans leur haine pour notre domination, les Portugais

étaient bien décidés à employer tous les moyens de la résistance la plus désespérée, et qu'ils nous feraient une guerre d'extermination. Les tristes prédictions de ceux qui avaient déjà fait la première campagne, commençaient donc à s'accomplir, et les prôneurs de cette seconde expédition purent maintenant prévoir quelle en serait l'issue. Témoins de la féroce énergie déployée par leurs ennemis, nos soldats comprirent très-bien tous les embarras et les dangers de leur situation actuelle ; mais loin de s'en alarmer, leur courage sut puiser une nouvelle force dans les difficultés même de l'entreprise. Eprouvés par cent combats et guidés par un chef qui méritait et possédait toute leur confiance, ils savaient qu'ils pouvaient tenter les coups les plus hardis et qu'ils devaient triompher des plus grands obstacles. Leur soif de renommée et de gloire surpassait encore, dans son ardeur, tout le fanatisme de la résistance de leurs adversaires.

Braga est situé, non loin du Cavado, dans un pays fertile et riant. On n'y trouva cependant que très-peu de grains et de farine ; l'armée ennemie avait vidé tous les magasins, et les habitants avaient emporté autant de provisions qu'ils avaient pu. En y arrivant, nos troupes se logèrent militairement ; elles s'empressèrent de tirer parti de ce qui avait été laissé dans les maisons. En comparaison de la misère que l'on venait d'essuyer, on se trouva dans l'abondance ; le pain était rare, mais on avait du vin à volonté. Pendant les premiers jours, on mena joyeuse vie : de tous côtés, des tables étaient dressées dans les rues. Une compagnie du 2.^{me} régiment d'artillerie à cheval, qui pendant toute cette campagne forma l'escorte du général en chef, avait établi sur la place un bivouac où la gaieté des convives et la bonne chère qu'on y faisait offraient le tableau animé d'une guinguette de Paris.

L'ordre ne tarda pas à être rétabli. Le sieur Mesquita fut nommé corrégidor de Braga, et rassurés par les

bienveillantes dispositions du maréchal, beaucoup d'habitans rentrèrent dans leurs foyers ; ils y trouvèrent en effet égards et protection. L'administration, secondée par les soins actifs du nouveau corrégidor, parvint à assurer une partie des subsistances des troupes qui devaient rester à Braga. Les églises et les couvens avaient été respectés. Le dimanche qui suivit l'entrée des Français, une partie de ces troupes entendirent la messe à la cathédrale ; le maréchal gouverneur-général et tout son état-major y assistèrent.

La division Merle rejoignit à Braga, le 22 : ainsi toute l'armée se trouvait réunie aux environs de cette ville. Ce même jour, le duc de Dalmatie, dans l'intention d'avoir des nouvelles de Tuy, avait envoyé le général Lorges et ses dragons à Barcelos. On y apprit que le général Lamartinière, assiégé dans Tuy, s'y défendait vaillamment, et qu'il ne cessait de jeter des bombes dans Valença, place portugaise située sur la rive opposée du Minho. Peu d'habitans de Barcelos s'étaient éloignés ; nos dragons y observèrent une exacte discipline.

L'occupation de Braga n'avait rien d'avantageux ; elle pouvait même devenir dangereuse. Il était d'ailleurs de la plus grande importance de presser la marche de l'armée sur Oporto. Les mouvemens commencèrent le 24 mars. Le général Lahoussaye se rendit ce jour-là à Barca-da-Troffa, sur l'Ave, rivière qui traverse la province d'entre Douro-e-Minho, et qui se jette dans la mer, au-dessous de Villa de Condé. Le 25 et le 26, les divisions Delaborde et Merle rejoignirent le général Lahoussaye sur l'Ave. Le général Lorges quitta Barcelos le 25, et se rendit à Casal de Pedro ; le lendemain, il dut arriver à Ponte de Ave pour tenter d'y passer la rivière, et pour flanquer ensuite la droite de l'armée, dans sa marche sur Oporto.

Les généraux Mermet et Franceschi se portèrent sur Guimarens dont ils s'emparèrent, après un combat où un grand nombre de Portugais furent tués. Ces généraux

envoyèrent à Pombeiro, sur la route d'Amarante, un fort détachement pour disperser le rassemblement qui s'y était réuni. Un autre détachement, sous les ordres du major Nicolas du 1.^{er} de hussards, fut aussi envoyé à Ponte-de-Negrellos, et réussit à s'emparer du pont sur l'Ave ; mais, attaqué bientôt par des forces supérieures, ce détachement dut se retirer ; le pont fut repris.

Le pont de Barca da Trossa était coupé, et le gué, qui se trouve au-dessous, avait été rendu impraticable ; l'ennemi occupait en forces la rive gauche de l'Ave, et s'y était retranché dans l'intention de s'opposer vigoureusement au rétablissement de ce pont et au passage du gué. Avant de partir de Braga, qu'il quitta le 25 avec le quartier-général, le maréchal avait expédié l'ordre aux généraux Mermet et Franceschi de forcer de nouveau le passage de l'Ave et de descendre, par la rive gauche, jusques à San-Justo, afin de prendre l'ennemi à revers et de le forcer à abandonner ses positions.

Le 25, à Barca-da-Troffa, l'ennemi fut attaqué, mais comme il était en mesure, il fit bonne contenance. On prit le parti de remonter la rivière. On trouva le pont de San-Justo qui était coupé ; on résolut de le rétablir et d'en forcer le passage. Le 26, dès la pointe du jour, une batterie de dix pièces de canon, établie pendant la nuit par le général Dulauoy, fit diminuer le feu des Portugais ; alors le général Foy, avec le 17.^{me} léger et les sapeurs du génie, se porta sur le pont qui fut débarrassé et réparé. On déboucha sur la rive gauche et l'on aperçut les troupes du général Franceschi, sur les hauteurs de San-Justo, où l'ennemi venait de perdre trois pièces de canon. Les deux colonnes se réunirent et marchèrent rapidement sur les redoutes de Barca-da-Troffa ; on y prit aussi trois autres pièces de canon.

Pour arriver, la colonne des généraux Mermet et Franceschi avait dû s'emparer de nouveau du pont de

Negrellos. Au moment où le général Jardon, un fusil à la main, guidait les premiers tirailleurs du 31. ^{me} léger, il est tué par une balle qui le frappe à la tête. Chaque instant de la vie militaire de cet officier-général avait été marqué par des traits de bravoure et des actes de la plus rare intrépidité ; sa mort fut le signal d'un nouveau succès⁽⁵⁷⁾. Pénétrés de douleur, à la nouvelle de la perte d'un chef qu'ils regardaient comme leur camarade et leur ami, les soldats du 31. ^{me} d'infanterie légère brûlent d'impatience de le venger. Dans la fureur qui les anime, les uns montent en croupe derrière la cavalerie et passent ainsi la rivière, les autres se jettent dans l'eau jusqu'à la ceinture, tenant en l'air leur fusil et leur giberne. Rien ne peut leur résister ; les Portugais sont culbutés, et les pièces de canon enlevées ; tout ce qui est pris, est immolé. Ces avantages permettent aux divisions Franceschi et Mermet de passer le pont de Negrellos et de venir rejoindre la colonne du centre.

Le pont de l'Ave était fortement gardé par l'ennemi qui avait fait sur ce point de grands préparatifs de résistance. Le général Lorges n'avait avec lui que les 13. ^{me} et 22. ^{me} de dragons ; il était donc dans l'impossibilité de pouvoir forcer ce pont et de passer sur la rive gauche : Dès que les troupes de la colonne du centre y furent parvenues, le maréchal chargea le colonel Lallemant, avec le 27. ^{me} de dragons, de descendre la rivière, et d'aller attaquer les Portugais opposés au général Lorges. En arrivant au village de Massaraz, le colonel Lallemant sabre et disperse un bivouac d'ennemis ; mais bientôt assailli par des forces trop nombreuses, il est forcé de se replier, après avoir eu deux officiers et cinq dragons tués, et ramenant une douzaine de blessés. Ayant reçu un renfort d'infanterie, ce même colonel, le 27 à la pointe du jour, marche de nouveau à l'ennemi, met en déroute complète le corps qui gardait le pont de l'Ave, et lui prend trois pièces de canon. Ce pont

est alors rétabli, et les dragons du général Lorges effectuent le passage afin d'arriver en ligne.

Le 26, les divisions Franceschi, Mermet, Lahoussaye et Delaborde avaient bivouaqué aux environs de Mourao et de Vagrao. Le 27, elles continuèrent de se porter sur Oporto, en passant par Carissa ; les divisions Franceschi et Mermet formaient l'avant-garde ; celles des généraux Delaborde et Lahoussaye ne se mirent en mouvement que lorsque l'on eut appris les succès du colonel Lallemant et l'arrivée du général Lorges sur la rive gauche. Toutes ces troupes vinrent prendre position, dans l'après-midi du 27, en avant de San-Mamed-da-Infesta, à une bonne lieue d'Oporto ; les divisions Mermet, Franceschi et Delaborde en première ligne, et celle du général Lahoussaye, derrière la division Mermet, en seconde ligne. Le général Lorges vint aussi se placer à droite, à Baylio, à la hauteur des autres divisions. A son arrivée en avant de San-Mamed, le général Mermet fit occuper par le 31. ^{me} léger une position très rapprochée de celle de l'ennemi qui, dès ce moment, fit un feu continu sur ce régiment. La journée du 27 se termina sans événemens importants.

La 4. ^{me} division, sous les ordres du général Heudelet, avait été laissée comme réserve à Braga, afin d'observer les mouvemens du général Bouthelo qui commandait un corps de troupes portugaises retirées du côté de Puente de Lima. Le général Heudelet était aussi chargé de garder les malades laissés à Braga, et de faire activer la confection des cartouches ; il devait servir à nous assurer les défilés qui, en cas de retraite, nous rendaient maîtres de la route de Chaves. Les troupes de la 4. ^{me} division furent passablement logées dans quelques couvens convertis en casernes ; les vivres leur furent assez régulièrement distribués. L'ordre était tout-à-fait rétabli à Braga, et par la vigilante activité du nouveau corrégidor, qui avait

chaudement embrassé le parti des Français, cette ville jouissait de quelque tranquillité.

A mesure que l'armée française faisait des progrès, la rage des Portugais semblait redoubler de force. Depuis l'entrée en Portugal, on n'avait pas cessé d'être harcelé par des habitans armés qui, retranchés dans des endroits inaccessibles, tiraient sur les colonnes, sans courir eux-mêmes le moindre danger. Tout Français, qui restait en arrière, était bientôt assailli et massacré ; déjà un grand nombre de nos malheureux camarades avaient ainsi péri au milieu des tourmens les plus affreux⁽⁵⁸⁾.

Entre Braga et Oporto, tous les villages étaient déserts. Une ligne de signaux établis avertissaient les habitans de notre approche ; avant de s'éloigner ils incendiaient les provisions qu'ils ne pouvaient emporter ; de manière que l'entrée de nos troupes, dans un village, étaient toujours annoncée par une épaisse fumée. Tous les habitans des provinces, d'entre Douro-e-Minho et Tras-os-Montes, étaient sous les armes ; une grande partie se trouvaient réunis autour d'Oporto, afin de concourir à sa défense. La population de cette grande ville était dans un état d'exaltation difficile à exprimer ; on avait tout employé pour nourrir dans son sein des sentimens de haine et d'animosité contre les Français. En même temps qu'ils ne cessaient d'exagérer nos pertes, les principaux auteurs de l'insurrection avaient eu soin de cacher les défaites que les forces portugaises avaient éprouvées. Ils disaient hautement que les progrès de l'armée française n'étaient que le résultat d'un plan habilement combiné par eux, pour amener son entière destruction ; chaque portugais était donc persuadé qu'en se présentant devant Oporto, nos troupes étaient venues y trouver leur tombeau.

CHAPITRE IV.

Moyens de défense des Portugais réunis autour d'Oporto.

— Préparatifs d'attaque. — Bataille et prise d'Oporto. —

On passe le Douro. — Séjour. — Combats. — La 4.^{me} division va débloquentuy. — Détails du siège. — Combats.

— Arrivée de Sylveira sur la Taméga. — Entrée dans Amarante.

DEPUIS le départ de la Galice, les pertes journalières avaient affaibli l'armée française : trois mille malades ou blessés avaient été laissés, soit à Santiago, soit à Tuy et à Chaves. Au moment de l'arrivée à Braga, cette armée était déjà réduite à vingt mille hommes présents sous les armes. L'hôpital de cette ville avait reçu sept cents malades ; toute la 4.^{me} division était restée en réserve. C'est donc au nombre d'environ seize mille combattans que les Français venaient se présenter devant Oporto, pour braver la rage de leurs ennemis, et pour triompher de la masse des obstacles qui leur étaient opposés.

Oporto, qui compte une population de soixante-dix mille âmes, est la seconde ville du Portugal, et une des plus florissantes de l'Europe. Elle est située sur la rive droite du Douro, à une lieue de la mer, et sur le penchant de plusieurs collines. Elle est sans fortifications, mais dès que les projets de la seconde invasion avaient été connus, on s'était hâté de mettre cette grande ville dans un état formidable de défense, en traçant autour d'elle un vaste camp retranché, et en fortifiant avec soin les nombreux monticules qui l'avoisinent. Les divers passages étaient

barricadés ; les points les plus faibles étaient gardés par des ouvrages fermés et garnis de palissades. Tous les retranchemens étaient liés entre eux par des fossés et des abattis ; ils étaient armés de deux cents pièces de canon, dont presque la moitié étaient de gros calibre. La droite de cette ligne redoutable s'appuyait à des rochers près du Douro, au-delà de la route d'Amarante ; la gauche allait jusqu'aux forts de la Foz et de Quejo situés au bord de la mer. Sur la hauteur qui domine le chemin par où les Français arrivaient, l'ennemi avait construit une grande redoute où l'on voyait flotter le drapeau portugais. A notre droite, un monticule, non loin de Sa mer, était garni de nombreuses troupes ennemies ayant cinq pièces de canon.

Sur la rive gauche, en face d'Oporto, se trouve le faubourg de Villanova ; un beau pont de bateaux sert de moyens de communication. A tout événement, les Portugais avaient placé de l'artillerie sur la place de Villanova, vis-à-vis du pont. L'évêque généralissime avait établi son quartier-général au couvent de Serra, qui est situé à gauche de ce faubourg, sur une hauteur qui descend à pic jusqu'au Douro.

Les Anglais avaient des propriétés considérables à Oporto qui est l'entrepôt général de ces vins fameux que l'on récolte sur les deux rives du Douro, et que des négocians de Londres achètent vingt ans à l'avance. Ils étaient donc plus particulièrement intéressés à la conservation de cette ville. Aussi, s'étaient-ils empressés d'y envoyer des officiers pour diriger les travaux des fortifications, pour instruire et guider les paysans armés. Ces officiers s'efforçaient d'entretenir l'enthousiasme parmi la population, en lui annonçant la prochaine arrivée de l'armée anglaise.

Les renseignemens parvenus faisaient monter les forces portugaises, réunies autour d'Oporto, à près de soixantedix mille hommes de troupes de ligne, de milices et d'habitans armés, ou gardes nationales ; l'évêque d'Oporto

en était le général en chef, et avait pour lieutenans les généraux portugais Perela et de Lima. Toutes ces troupes étaient animées par les sentimens les plus exaltés, et montraient une confiance extraordinaire. Elles étaient bien décidées à défendre, jusqu'à la dernière extrémité, une ville qu'elles regardaient comme le boulevard du royaume.

A leur arrivée en vue des redoutes, les Français avaient été accueillis par un feu terrible, qui pourtant ne leur fit aucun mal, attendu qu'on avait profité des accidens de terrain pour se mettre à l'abri.

Le 28, le maréchal, soit dans l'intention de gagner du temps, soit pour chercher à détourner, par la persuasion, les maux incalculables qui allaient fondre sur une grande ville prise d'assaut. écrivit à l'évêque généralissime et aux magistrats d'Oporto. Il était également dangereux de porter ou de recevoir ces lettres du maréchal. Afin de tromper l'esprit soupçonneux des troupes., en leur fit croire que les Français demandaient à capituler. Aussitôt des cris de joie se font entendre parmi les Portugais ; le feu, qui ne discontinuait pas, cesse tout-à-coup sur plusieurs points ; un grand nombre de soldats ennemis sortent de leurs retranchemens. Trompé par les apparences, le général Foy, qui était à la gauche avec le 17. ^{me} léger, croit qu'il y a une espèce de suspension d'armes, et que les Portugais veulent entrer ca arrangemens. Il s'avance vers eux avec confiance ; il leur parle des bonnes intentions des Français et des malheurs qui menacent la seconde capitale du royaume, si on persiste à opposer une résistance inutile. En même temps il distribue quelque argent à ceux qui sont à sa portée. Mais il est tout-à-coup enveloppé et entraîné. Le chef de bataillon Roger, du 17. ^{me} léger, qui accompagnait le général Foy, veut résister ; il est sur-le-champ massacré. A son entrée dans Oporto, ce général est environné par la populace qui demande sa mort à grands cris ; il est

dépouillé de ses habits, accablé d'insultes grossières et jetté dans un cachot.

La division du général Merle arriva le 28, vers midi, à Infesta. On lui fit prendre à droite afin de l'employer à agir avec vigueur contre la gauche de l'ennemi, où l'on voulait attirer les principales forces portugaises. Cette division fut bientôt à portée de mitraille des redoutes qui pourtant ne lui firent pas grand mal. Les régimens qui la composaient se mirent à l'abri dans des ravins et derrière des enclos : ce fut envain que l'ennemi voulut tenter de les en déloger. Dans ces combats, le 2. ^{me} d'infanterie légère, colonel Brayer, se distingua particulièrement et prit une pièce de canon.

Le 28, au soir, le maréchal fit expédier aux généraux l'ordre pour l'attaque générale de la ligne ennemie. Cet ordre, extrêmement remarquable par la clarté et la sagesse des dispositions qu'il renfermait, annonçait que, « le lendemain

« 29, à six heures du matin, l'ennemi serait
« attaqué dans sa position en avant d'Oporto,
« et enlevé quelques forces difficultés ou obstacles
« qu'il présentât. » Il était recommandé aux généraux de ménager les munitions et de mener les troupes à la baïonnette sur l'ennemi.

Pendant toute la nuit du 28 au 29, les troupes portugaises et la population furent dans un état extrême d'agitation. Le désordre et la confusion régnaient dans Oporto. De nombreuses décharges d'artillerie se faisaient entendre d'heure en heure ; les cloches de la ville et des villages environnans ne cessaient de sonner le tocsin ; rarement une bataille s'était annoncée avec plus de fracas. Dans la ville, le peuple court en foule aux églises ; il fait entendre des imprécations et d'horribles menaces. Toutes sortes de moyens sont employés pour exciter au dernier point la haine contre les Français. Les têtes s'exaltent, et bientôt la

populace furieuse demande des victimes. Déjà le brigadier général Vallongo, qui commandait les troupes portugaises sur l'Ave, et qui n'avait pas pu réussir à s'opposer au passage des Français victorieux, avait été massacré par ses soldats et coupé par morceaux. Le général Louis d'Olivera, aussi bon citoyen que brave militaire, subit un sort encore plus cruel. Le sieur Banderini, soupçonné de voir l'arrivée des Français avec plaisir, tombe percé de mille coups ; des femmes commettent des outrages révoltants sur le corps de cet infortuné jeune homme. Des prêtres même, qui cherchent à arrêter d'aussi coupables excès, et qui veulent faire entendre des paroles de paix et de modération, sont accusés d'être partisans des Français ; malgré la sainteté de leur ministère, ils sont également massacrés.

Cependant le ciel, témoin de tant d'horreurs, se couvre de nuages ; il semble vouloir donner des signes manifestes de sa colère. Vers minuit, un orage affreux éclate sur Oporto. La pluie qui tombe par torrens, les nombreux éclairs, le tonnerre qui gronde, les cris des Portugais et le bruit du canon, offrent un spectacle imposant et terrible.

Dans les bivouacs français on était calme et tranquille. Les traitemens barbares que l'on avait fait éprouver à nos prisonniers, le massacre du chef de bataillon Roger et la trahison dont le général Foy venait d'être victime, avaient rempli d'indignation nos soldats ; ils se préparaient en silence à l'attaque du lendemain, et le moment de la vengeance était impatiemment attendu.

L'orage avait cessé avant que le jour ne parût. L'armée française fut de bonne heure sous les armes. La nécessité de mettre les fusils en bon état et de donner à la terre le temps de sécher avait fait retarder l'attaque d'une heure.

Le maréchal s'était rendu au centre, auprès du général Mermet. A sept heures-du matin, une forte canonnade et la fusillade se font entendre sur toute la ligne. La division Merle à la droite, et la division Delaborde à la gauche, marchent à l'ennemi. Le général Delaborde, qui avait reçu

l'ordre de presser son mouvement, tandis que le général Merle allait ralentir le sien, enlève avec le 17. ^{me} léger plusieurs redoutes, et s'empare de cinquante pièces de canon ; il arrive à l'entrée de la ville et réussit ; par là, à couper l'extrême droite de l'armée portugaise : les troupes qui en faisaient partie se retirent sur la route de Vallongo et font face à Oporto. Le général Delaborde les fait attaquer par le général Arnaud avec le 86. mil de ligne et un bataillon du 70. ^{me} de ligne, appuyés par la division Franceschi. Ces troupes ennemies sont mises en déroute complète, et le général Delaborde pénètre alors en ville avec le 17. ^{me} léger et une grande partie de la division Franceschi ; après avoir poursuivi les Portugais jusqu'à Vallongo, le général Arnaud revient sous Oporto.

Dès que l'ennemi avait vu ses ailes attaquées, il avait envoyé ses réserves contre le général Merle et avait dégarni son centre pour renforcer sa droite.

Le maréchal, voyant le général Delaborde fortement engagé, donne au général Mermet l'ordre d'attaquer. Aussitôt le major Dature, du 47.^{me} de ligne, à la tête de quelques compagnies de voltigeurs, s'élance au pas de course et monte à la grande redoute. On y pénètre par les embrasures ; tout ce qui fait résistance est tué ; les pièces de canon sont prises et le drapeau portugais est abaissé. Toutes les autres redoutes du centre sont successivement enlevées ; la division Mermet s'y établit. Deux bataillons du 31. ^{me} léger, sont envoyés pour prendre à revers les troupes ennemies de la gauche et pour achever leur défaite. L'ordre est ensuite donné au 47.^{me} de ligne d'entrer en ville, et au général Lorges d'attaquer.

A notre droite, le général Merle, voyant les succès de la division Mermet, avait envoyé, sur sa droite, le général Sarrut avec le 4. ^{me} d'infanterie légère et quelques dragons, afin de charger les Portugais à mesure qu'ils abandonneraient les redoutes. Au même moment, le

capitaine Chevillé, avec deux compagnies de voltigeurs, arrive à une redoute fermée, monte audacieusement par les embrasures, et tue tous ceux qui s'y trouvent. On emporte les autres redoutes avec la même audace. Les Portugais fuient en désordre vers leur extrême gauche, et sont attaqués par la colonne du général Sarrut ; ceux qui échappent à nos baïonnettes vont se noyer dans le Douro, en cherchant à gagner des bâtimens. Le général de Lima, qui commandait l'extrême gauche de l'armée ennemie, s'était retiré sous le fort de la Foz. Voyant que tout est perdu, il parle de se rendre, il est aussitôt massacré. Le 4.^{me} léger arrive alors et tue tous ceux qui font résistance ; le petit nombre de ceux qui parviennent à se sauver vont périr dans le Douro. Le fort de la Foz, armé de quinze pièces de canon, capitule.

Le général Lorges, chargé d'enlever la position retranchée en avant de la baie de Matozinhos, fait mettre pied à terre à une partie des 13.^{me} et 22.^{me} régimens de dragons, et les réunit à un bataillon du 31.^{me} léger, afin d'attaquer de front, tandis qu'une colonne de cavalerie tourne la gauche de l'ennemi. Cette infanterie renverse tous les obstacles, gravit la position au pas de charge, culbute les Portugais qui la défendent, et s'empare des pièces de canon. Les fuyards, forcés de défiler devant la cavalerie, sont atteints et sabrés ; bien peu réussissent à se sauver.

Le 17.^{me} léger, soutenu par une partie de la division Franceschi, et le 47.^{me} de ligne étaient entrés presque en même temps dans Oporto. Chacun de leur côté, ces régimens avaient enlevé et franchi tout ce qui leur était opposé ; malgré la fusillade qui partait des fenêtres, ils s'avançaient rapidement. L'ordre général, donné la veille pour l'attaque, prescrivait aux troupes qui pénétreraient dans la ville de se porter directement vers le pont de bateaux et de s'en emparer. Le colonel Donnadieu, du 47.

^{me} de ligne et le major Dauture, guidés par le chef de bataillon Brûlé, et suivis de leur régiment, y arrivent les premiers.

Cependant, la plus grande confusion régnait dans Oporto. La population, qui était loin de s'attendre à une défaite, se hâte en désordre d'échapper à la vengeance des vainqueurs ; hommes, femmes, enfans, tous se précipitent vers le pont. En fuyant, la cavalerie du généralissime arrive, et trouve ce pont encombré ; elle renverse et culbute tous ceux qui s'opposent à son passage. Le premier ponton coule ; les malheureux qu'il porte sont noyés. La foule, qui augmente à chaque instant, pousse dans l'eau ceux qui sont sur le bord du fleuve ; un nombre effrayant d'habitans de tout sexe et de tout âge s'agitent dans les flots et sont entraînés en faisant entendre des cris déchirant. Dans ce terrible moment, le 47. ^{me} de ligne et les tirailleurs du 17. ^{me} léger surviennent et font un feu nourri sur la cavalerie de l'évêque. Cette cavalerie se sauve avec tant de précipitation, qu'elle oublie de lever le pont levis qui est au milieu du pont. Aussitôt le 47.^{me} travaille à remplacer, par des planches apportées, le ponton qui avait coulé ; il passe le pont, sous le feu de deux batteries qui tirent à mitraille, s'empare des pièces de canon et se rend maître de la forte position du couvent de la Serra.

A peine est-on dans Oporto, que l'on s'empresse d'avoir des nouvelles du général Foy. On apprend qu'il vit encore, mais que vingt fois la populace a demandé sa mort. Renfermé dans un cachot, ce général avait eu connaissance, par la canonnade, de la bataille qui se livrait : Bientôt des coups de fusil, tirés dans les rues, l'avertissent que les Français sont maîtres de la ville ; il cherche alors, par ses cris, à se faire entendre et à les attirer vers sa prison. On y court ; on brise les portes ; le général Foy et quelques soldats sont délivrés. Le premier usage que ce général fait de sa liberté, est digne de sa

grande âme ; il vole au secours d'une famille portugaise qu'il parvient à garantir de toute insulte de la part de nos soldats.

La bataille avait duré près de six heures ; on se battit encore quelques temps dans Oporto. Deux cents soldats portugais s'étaient retirés à l'évêché. Là, ces braves, résolus de vendre chèrement leur vie, se défendent en désespérés ; mais des soldats de divers régimens se réunissent de leur propre mouvement et marchent contre eux. Ces deux cents portugais refusent de se rendre ; les portes de l'évêché sont enfoncées, et tout ce qui s'y trouve est passé au fil de la baïonnette.

La prise d'Oporto est un des plus beaux faits d'armes de nos annales militaires. Malgré la force de l'ennemi et les obstacles qu'il avait multipliés, la victoire ne fut pas indécise un seul instant. Quarante redoutes avaient été enlevées, et deux cents pièces de canon, ayant toutes fait feu, avaient été prises. On prit aussi vingt drapeaux, beaucoup de munitions et trente bâtimens anglais chargés de vin. On ne fit que deux cents prisonniers, parmi lesquels se trouvaient vingt-cinq Anglais.

Quoique partout culbutés, les Portugais s'étaient battus en désespérés ; presque tous les canonniers avaient été tués sur leurs pièces, et dans plusieurs redoutes, on avait trouvé des femmes qui avaient reçu la mort en servant l'artillerie. Les admirables dispositions du duc de Dalmatie, l'audace et le sang-froid de nos troupes avaient, dès le commencement de l'action, frappé d'une espèce de stupeur les Portugais qui se croyaient invincibles dans leurs redoutables positions. Leur défaite devant Oporto dut les convaincre de la supériorité de nos troupes sous les rapports de la discipline et de l'expérience de la guerre, et leur donner une haute idée de l'habileté du général en chef Français. Tandis que nous comptons à peine une centaine de morts et environ quatre cents blessés, les Portugais

eurent huit mille hommes de tués ; le nombre de noyés est incalculable.

Trompés par leurs chefs principaux, les Portugais ne doutaient point, avant la bataille du 29, de la défaite certaine de notre armée, si elle osait les attaquer. Dans la journée du 28, des bruits, que les Français, intimidés par d'aussi grands obstacles, demandaient à capituler, avaient couru dans les rangs ennemis. Dans Oporto, on était presque demeuré convaincu que, loin de vouloir tenter une attaque sérieuse, le maréchal Soult se bornerait à de simples démonstrations ; qu'il finirait par se retirer et par évacuer, à l'instant même, une seconde fois le Portugal. Dans cette fausse persuasion, on s'était livré à la joie, et l'on faisait déjà des préparatifs de réjouissance pour célébrer notre départ. Les habitans de cette grande ville se croyaient tellement à l'abri ; ils étaient dans un état si complet de sécurité, que très-peu d'entre eux, avant le 29, avaient songé à se soustraire aux premiers effets de la fureur des vainqueurs, et qu'ils n'avaient pris aucunes précautions contre le pillage inévitable au moment de l'assaut. Les progrès rapides de nos troupes viennent enfin dissiper toute illusion, et font connaître à la population, restée dans Oporto, les dangers qu'elle peut courir. Aussitôt, chacun fuit au hasard et dans la plus grande confusion : tous emportent sur eux leurs effets les plus précieux. On se dirige en foule vers le pont qui ne tarde pas à être encombré ; les uns sont poussés dans le fleuve, et les autres s'y jettent volontairement afin de gagner les bâtimens ; beaucoup cherchent à se sauver en suivant les quais de la rive droite. Plusieurs embarcations, inégalement chargées, chavirent ; un nombre considérable d'hommes, de femmes et d'enfans périssent dans les flots.

Au commencement de l'action, nos soldats irrités avaient marché avec une espèce de rage à l'ennemi ; ils n'avaient fait que bien peu de prisonniers. Toute leur fureur s'était portée contre les redoutes et les bataillons qui les

défendaient ; cette vengeance pouvait convenir à leur noble courage. Mais dès que la victoire est assurée, ils répugnent à verser un sang trop facile à répandre. La voix de l'humanité se fait entendre à leur cœur généreux, et tous les sentimens d'une juste animosité disparaissent. Ils tendent à leurs ennemis une main secourable. Plusieurs d'entre eux, sur différens points de la rive droite, se jettent dans les flots, et volent au secours des malheureux qui sont entraînés. Sous le feu de la rive gauche, on les voit venir déposer, sur les quais, des femmes et des enfans qu'ils arrachent à une mort certaine. D'autres prennent, sous leur protection, des familles entières que la frayeur et le désespoir égarent et conduisent à leur perte. Une femme d'une trentaine d'années, et que la foule avait séparé de ses parens, fuyait le long des quais qu'elle parcourait d'un air égaré. Tout-à-coup elle voit des soldats français qui viennent à elle ; elle se saisit aussitôt d'une arme à feu qui avait été abandonnée, la décharge à bout portant, et, dans l'intention de trouver la mort qu'elle n'a pu donner, elle court se précipiter au même instant dans le fleuve. Tant de résolution saisit de respect nos soldats ; ils admirent cet affreux courage. Un tel ennemi ne pouvait être vaincu qu'en générosité. Aussitôt le caporal Guérin se jette à l'eau, saisit cette infortunée par ses vêtemens, et la ramène sur la rive. Des soins lui sont prodigués, et son libérateur lui sert de sauve-garde. Dans la soirée, elle est réunie à sa famille.

Aux premiers momens de l'entrée dans la ville, des tirailleurs du 17. ^{me} d'infanterie légère avaient aperçu, dans une grande rue, une jeune femme proprement mise qui s'éloignait en emportant avec elle une espèce de corbeille. Ils ne doutent plus que, dans sa fuite, elle ne cherche à soustraire un riche butin ; ils redoublent de vitesse afin de pouvoir l'atteindre. La frayeur s'empare de cette femme au point qu'elle cède à un premier mouvement de crainte, et qu'elle n'obéit plus qu'au seul sentiment de

sa propre conservation ; elle dépose à terre son précieux fardeau et se sauve au plus vite. Les soldats accourent, ouvrent la corbeille avec empressement, ils y trouvent un enfant qui leur sourit et lève vers eux ses faibles mains. La protection que ce jeune innocent semble réclamer ne lui est point refusée ; on prend pitié de sa faiblesse ; il est enlevé avec précaution par un voltigeur qui, au milieu du plus grand tumulte et à travers une grêle de balles, va le remettre à une cantinière. Celle-ci accepte un tel cadeau avec joie ; elle place la corbeille sur un cheval, et prodigue à l'enfant les plus tendres attentions. Cependant la mère coupable, hors de tout danger personnel, sent qu'elle vient de trahir ses devoirs les plus sacrés ; l'amour maternel reprend ses droits et lui commande de retourner sur ses pas. Elle brave alors les plus grands périls ; elle parcourt les rues en poussant des cris de douleur ; elle erre longtemps. Enfin, les renseignemens qu'elle reçoit lui rendent l'espoir et servent à guider sa marche incertaine. Elle parvient à rencontrer la cantinière qui est dépositaire de ce qu'elle a de plus cher au monde ; elle retrouve son fils ; il était profondément endormi.

Quelques scènes de désordre, inévitable au moment de l'assaut, eurent lieu ; mais, par les sages dispositions des généraux et des officiers, le calme se rétablit bientôt dans la ville, et, dès le soir de la bataille, les habitans, rassurés par les mesures sévères qui venaient d'être prises, rentrèrent en foule dans leurs maisons. Ils en étaient sortis avec tant de précipitation, qu'ils avaient laissé tout ce qu'elles contenaient à la discrétion des vainqueurs. Les soldats, qui pénétrèrent dans Oporto, y trouvèrent des sommes considérables, au point que plusieurs d'entre eux dédaignèrent de ramasser l'argent blanc. Les habitans, qui avaient pris la fuite, portaient sur eux des objets précieux : la plus grande partie d'entre eux périrent dans le Douro. On employa pendant plus de quinze jours des soldats pour les en retirer ; un agent français présidait à l'enlèvement

des cadavres ; les effets, trouvés sur eux, étaient déposés dans une espèce de caisse, sans doute afin de pouvoir, par la suite, en faire la remise aux héritiers légitimes.

Des objets de valeur furent pris à des habitans qui, dans leur fuite, avaient cherché à se défendre. Un domestique portugais en livrée, et monté sur un très-beau cheval, n'ayant pu passer le pont qui venait d'être rompu, fuyait le long du quai de la rive droite, afin de gagner une embarcation. Le maréchal-de-logis Guete, du 22. ^{me} de chasseurs, aperçoit ce domestique, se met à ses trousses et le charge : celui-ci veut résister, il tire un coup de pistolet. Le maréchal-de-logis atteint son adversaire, et, après l'avoir blessé, le fait prisonnier. Ce domestique était porteur d'un panier qui devient la proie du vainqueur, et qui contenait, en outre de plusieurs couverts d'argent, deux écrins, l'un en brillans et l'autre en pierres roses ; ils furent estimés ensemble à la valeur de 150,000 fr. On présuma que ces écrins appartenaient à la princesse de..... On assure qu'ils furent réclamés. Consulté par le maréchal-de-logis Guete, le général Franceschi déclara que ces écrins, pris sur un homme armé et qui s'était défendu, étaient de bonne prise ; il autorisa tacitement ce sous-officier à garder ce riche butin.

Le général Quesnel avait reçu l'ordre, lorsque la bataille fut décidée, de reprendre ses fonctions de gouverneur d'Oporto. 11 est à regretter que le choix du maréchal ne soit pas tombé sur un des généraux commandant les divisions.

Le maréchal s'empressa de témoigner aux troupes toute sa satisfaction pour la belle conduite qu'elles venaient de tenir. Il donna des éloges aux bonnes dispositions et aux mesures énergiques des généraux Merle et Delaborde ; il loua particulièrement les généraux Mermet⁽⁵⁹⁾, Franceschi, Lahoussaye et Lorges. Les généraux de brigade Sarrut, Arnaud, Reynaud, Lefebvre et Thomières furent

honorablement mentionnés. Les colonels Brayer du 2. ^{me} léger, Corsin du 4. ^{me} léger, Cabanes du 17. ^{me} léger, Denis du 15. ^{me} de ligne, Berlier du 36. ^{me} de ligne, Donnadieu du 47. ^{me} de ligne, Delavigne du 70. ^{me} ; les majors Dauture du 47. ^{me}, et Vigent du 86. ^{me} de ligne, se conduisirent vaillamment et acquirent de nouveaux droits à l'estime de l'armée. Le général de brigade Ricard, chef de l'état-major général, se distingua dans cette importante journée, par son zèle et son activité accoutumés. Tous les aides-de-camp du maréchal, et plusieurs officiers des états-majors se firent particulièrement remarquer. Nous regrettons de ne pouvoir citer les noms de tous ces braves officiers, sous-officiers et soldats des divers régimens, qui, par leur audace et leur rare intrépidité, avaient si puissamment contribué aux succès de la bataille du 29.

On ne trouva dans les magasins d'Oporto des vivres que pour huit jours. Le vin seul y était en abondance. On reconnut qu'il n'existait que six fours situés à Villanova, pour la cuisson du pain. Les caisses publiques étaient restées vides, et les caissiers ainsi que les receveurs avaient pris la fuite. D'aussi faibles ressources étaient faites pour inquiéter, surtout lorsque l'on pensait qu'il devenait impossible de rien obtenir du dehors. La Galice, d'où les Portugais tirent leurs provisions en viande, ne pouvait plus rien fournir, et il n'était pas permis de croire que les Anglais laisseraient entrer les bâtimens chargés de grains. Ainsi, en offrant si peu d'avantages, l'occupation de cette grande ville trompait de nouveau toutes les espérances que l'on avait conçues. Ce fut avec peine et à force de soins, que l'on parvint à assurer les subsistances des troupes qui y restèrent en garnison.

Par le zèle infatigable des officiers du génie, chargés de cette opération, le pont sur le Douro fut entièrement réparé, le 29, à huit heures du soir. La division Franceschi et celle du général Mermet se portèrent sur la rive gauche.

Le général Franceschi s'avança jusqu'à Olivera de Azemis et poussa des reconnaissances sur la Vouga. Le général Mermet prit position en avant du faubourg de Villanova et plaça le 31.^{me} léger de manière à entretenir la communication entre sa division et la cavalerie légère. L'avant-garde avait trouvé les villages abandonnés ; les habitants, retirés dans les montagnes, ne cessaient de harceler nos troupes et de leur causer des pertes. On fut forcé d'agir contre ces insurgés dont on tua un assez grand nombre.

La division Merle et la brigade du général Arnaud occupèrent Oporto. La brigade de dragons du général Caulincourt, soutenue par un bataillon du 17.^{me} léger, reçut l'ordre de se porter sur Penafiel, afin d'éclairer la route d'Amarante et les bords de la Tamega ; la brigade Marisy, de la même division Lahoussaye, fut cantonnée en arrière d'Oporto. Il fut ordonné au général Lorges de se rendre à Villa de Conde, sur le bord de la mer, et de s'en emparer.

Il n'était plus possible maintenant de se faire illusion sur les difficultés sans nombre et les embarras de tous genres de cette seconde invasion. Ceux-là même qui avaient considéré l'entreprise sous l'aspect le plus favorable, et qui avaient traité d'exagérés les récits des militaires ayant fait la première campagne, commençaient à se livrer à de sérieuses réflexions sur l'opiniâtreté de la résistance des Portugais, sur l'influence puissante qui les faisait agir, et sur le peu de ressources d'un pays hérissé d'obstacles. Le maréchal lui-même ne se dissimulait pas toute la gravité des circonstances ; il prévoyait que de jour en jour la position de son armée allait devenir plus critique. Mais comme il comptait encore sur la coopération de la division Lapisse qui devait avoir fait son mouvement sur Abrantès, et comme il espérait recevoir quelques renforts amenés par le général Pierre Soult, il résolut d'envoyer la 4.^{me} division débloquer Tuy, où s'étaient ralliés quelques mille hommes

appartenans au 2.^{me} corps, et de concentrer ses troupes à Oporto, afin de continuer sa marche sur Lisbonne.

Dans cette intention, le maréchal, dès le 29 au soir, avait expédié l'ordre au général Heudelet, dont la division était restée en réserve, de faire évacuer, sur Oporto, tous les malades laissés à Braga ; de se tenir prêt à faire une expédition contre le général Boutheilo, et à aller dégager la garnison de Tuy.

Le général Lorges, après avoir défait un corps d'ennemis au village de Azurara, était entré à Villa de Conde. En poursuivant quelques bataillons de milices qui avaient quitté précipitamment cette ville, les détachemens, envoyés par ce général, s'étaient emparés de Barca de Laso sur le Cavado.

Le général Graindorges avec sa brigade fut chargé de protéger l'évacuation des malades ; cette évacuation fut terminée le 4 avril. Aussitôt commencèrent les mouvemens pour marcher vers Tuy. Afin d'appuyer ces mouvemens, le général Lahoussaye, avec la brigade de dragons du général Marisy et celle d'infanterie du général Sarrut, vint prendre position sur le Cavado.

Le 4 avril, le général Graindorges avec les bataillons des 15.^{me} et 32.^{me} léger fut envoyé à Villa de Conde ; il en partit le lendemain pour venir à Barca de Laso où le général Lorges devait réunir la brigade Vialannes. La légion hanovrienne et le 26.^{me} de ligne quittèrent Villanova le 5, et arrivèrent ce même jour à Barcelos aussi sur le Cavado. Le général Heudelet, ayant entièrement évacué Braga, arriva également avec la brigade Maransin, le 6, à Barcelos où le général Lorges et ses troupes vinrent le rejoindre.

Barcelos est une jolie petite ville dont les habitans n'avaient pas manifesté des sentimens hostiles ; ils étaient restés en grande partie chez eux. On y avait trouvé des vivres suffisans. En expiation de cette attitude pacifique, le

corrégidor avait été mandé devant le général Boutheilo, et mis à mort par ses ordres. Les Français y observèrent une exacte discipline. La 4.^{me} division fut passée en revue le 6 ; deux soldats de la brigade Maransin, condamnés à mort pour avoir commis des actes de violence sur des habitants, furent fusillés.

Le 6, dans l'après-midi, la brigade Graindorges était allée bivouacquer à trois lieues en avant de Barcelos ; le lendemain les autres troupes en partirent pour marcher sur Ponte de Lima. A une lieue de cette ville, on rencontra un corps de milices qui, à la faveur des difficultés du terrain, cherchèrent à opposer de la résistance ; ils furent promptement culbutés. La brigade Graindorges les poursuivit jusqu'à neuf heures du soir dans les montagnes, tandis que la brigade Maransin et les dragons pénétrèrent de vive force dans la ville. Les troupes de cette brigade ne purent réussir à passer le pont qui sépare la ville en deux, et que l'ennemi avait barricadé et garni de trois pièces de canon. Dans cette attaque, on avait eu quelques hommes blessés ; un capitaine de grenadiers du 82.^{me} y fut tué. Le lendemain 8, à quatre heures de l'après-midi, pendant qu'une colonne passait la rivière à un gué qui avait été reconnu, les troupes de la première brigade forcèrent le passage du pont et renversèrent tous les obstacles. Les Portugais se hâtèrent de prendre la fuite ; tout ce qui fut pris, fut tué. Les habitants de Ponte de Lima, ainsi que de tous les villages sur la route, s'étaient éloignés. Excepté du pain, on y trouva des provisions.

Le 9, le général Heudelet fit continuer le mouvement et se dirigea sur Valença. On vint bivouacquer à trois lieues de cette ville, sur une hauteur d'où l'on pouvait apercevoir le Minho. Comme on était sans nouvelles positives de l'ennemi, et comme le pays était montueux et difficile, on avait marché avec grande précaution. Le soir vers les dix heures, dans l'intention d'avertir le général Lamartinière,

on fit tirer quelques coups de canon, le vent contraire fut cause qu'ils ne furent pas entendus.

Le 10, avant onze heures du matin, les bataillons de la brigade Graindorges n'étaient plus qu'à trois quarts de lieue de Valença ; ils étaient formés en bataille, attendant en silence le retour des reconnaissances envoyées, lorsque tout-à-coup un parlementaire vient annoncer, à la satisfaction générale, que la ville capitule, et que la garnison en était partie en toute hâte. On prit possession de Valença, où s'établit l'état-major de la 4.^{me} division ; les troupes furent placées dans les villages environnans. On s'empressa de se mettre en communication avec la garnison de Tuy, qui, depuis près d'un mois, avait opposé aux attaques réitérées des insurgées de la Galice une résistance digne des plus grands éloges.

D'après les ordres du duc de Dalmatie qu'il avait reçus sur la route de Ribatavia, le général Lamartinière était revenu le 20 février à Tuy dont il avait pris le commandement. Dès le 26, par les soins du colonel d'Abboville, commandant le grand parc, toute l'artillerie était réunie dans cette ville. Un bataillon de marche qui était à Pontevedra, ainsi que divers petits détachemens, furent appelés. De cette manière, la garnison de Tuy fut portée à trois mille trois cents hommes, dont environ deux mille combattans. On travailla jour et nuit à élever des fortifications et à établir des batteries. Les soldats du train d'artillerie et des équipages furent formés en compagnies d'infanterie et rendirent de très-bons services.

On n'avait pas un instant à perdre pour se mettre à l'abri d'une attaque que l'état d'insurrection générale de la Galice faisait présumer ne pas devoir être éloignée. En effet, les Portugais, ayant passé le Minho, vinrent se réunir aux insurgés espagnols ; et le 15 mars, un corps nombreux d'ennemis, sous le commandement d'un certain abbé Villare-Coutho, se présenta devant Tuy. Un curé fut envoyé en

parlementaire par ce prétendu général en chef, afin de sommer le général français de se rendre, sous peine d'être passé, lui et sa garnison, au fil de l'épée. Pour toute réponse, on fit une sortie ; le chef de bataillon Bayonne, à la tête de quatre compagnies, mit en fuite les insurgés qui s'étaient le plus approchés.

Le lendemain, les Espagno-Portugais, dans l'intention d'intimider la garnison, attaquèrent sur tous les points, tandis que Valença ne cessait de lancer des bombes sur Tuy. Nos pièces firent bientôt taire le feu de cette place. Les compagnies de grenadiers et de voltigeurs firent une sortie et marchèrent contre le centre des ennemis qui prirent la fuite. Dans les diverses attaques qu'ils renouvelèrent, ils furent constamment repoussés. Depuis lors ils se contentèrent de prendre position sur des hauteurs éloignées, et de bloquer la place à une assez grande distance.

A la nouvelle de l'entrée des Français à Braga, les Portugais repassèrent le Minho, et affaiblirent par-là le corps ennemi. Le général Lamartinière résolut de mettre cette circonstance à profit ; il envoya le chef de bataillon Chapuzet avec quatre compagnies de voltigeurs, à Vigo, afin d'en ramener la garnison, les caisses de plusieurs régimens de l'armée et quelques objets utiles à la défense. Ce chef de bataillon et sa brave troupe traversèrent la ligne ennemie sous un feu continu, et parvinrent devant Vigo dont le commandant venait de se rendre aux Anglais. Un corps espagnol, sous les ordres du général Morillo, en avait pris possession peu d'instans avant l'arrivée de la colonne française. L'armée perdit, à la prise de cette ville, plus de neuf cents hommes, près de quatre cents chevaux, la caisse du payeur et beaucoup d'effets appartenant aux régimens.

Pour revenir à Tuy, le commandant Chapuzet dut traverser des nuées d'insurgés. Par ses habiles dispositions et son admirable présence d'esprit, ce chef de bataillon sut en imposer à un ennemi vingt fois plus nombreux ; il le

culbuta toutes les fois qu'il voulut s'opposer à son passage. La belle conduite de cet officier et la capitulation du commandant de Vigo, doivent faire sentir doublement combien il importe de ne confier, à la guerre, les grades supérieurs qu'à des militaires d'une fermeté et d'une résolution à toute épreuve.

Cependant le manque de vivres se faisait sentir, et le nombre des malades augmentait d'une manière effrayante. On ne distribua plus qu'une livre de pain tous les deux jours et quelques onces de farine de maïs : à défaut de viande, l'on tua les chevaux et les mulets.

Le 29 mars, une nouvelle sommation de se rendre fut envoyée à Tuy, elle resta sans réponse. Le 6 avril, les Portugais passèrent de nouveau le Minho. Pendant les deux jours suivans, on ne cessa de se battre. Dans ces divers petits combats, une batterie, établie par l'ennemi près de la Ville, fut enlevée et détruite. Dans l'ardeur qui les animait, les troupes de la garnison de Tuy marchèrent contre une autre batterie plus éloignée et placée sur une hauteur qui servait de point de ralliement aux insurgés, lorsqu'ils étaient mis en déroute. Cette batterie fut également enlevée et les pièces de canon furent ramenées à Tuy par les soldats du train des équipages qui, sous la conduite de leur capitaine Lamarre, s'étaient vaillamment comportés à cette attaque. Pendant toute la durée du siège, les troupes du bataillon de marche avaient montré un grand dévouement et beaucoup de résolution : quelques jeunes officiers, sortant de l'école militaire et n'ayant encore pu rejoindre leur régiment, s'étaient particulièrement fait remarquer.

Le 10 avril, les troupes de la brigade Graindorges, en entrant dans Valença, avaient entendu dans la direction de Tuy, une vive fusillade qui indiquait que la garnison tenait encore. Bientôt l'on voit les remparts de la place portugaise se couvrir d'un grand nombre de soldats qui agitent leurs armes et élèvent leurs schakos. Ces signaux sont aperçus

et compris : l'uniforme français est reconnu. Des deux côtés, on court vers le Minho que des nageurs traversent : on s'embrasse de joie, chacun veut raconter ce qui lui est arrivé. Au grand dépit des insurgés qui espèrent trouver dans les bagages de l'armée un riche butin, la garnison de Tuy est délivrée. On s'occupe sur-le-champ de transférer à Valença tout ce qui était à Tuy. Le surlendemain 12, le général Maucune du 6.^{me} corps, envoyé pour engager le général Lamartinière à se retirer à Santiago, arriva avec un régiment d'infanterie et trois cents cavaliers. Dans sa route, le général Maucune avait attaqué et dispersé, à Poirino, un fort rassemblement d'insurgés.

Le général Heudelet envoya les bataillons des 15^{me} et 32^{me} légers et la légion hanovrienne soumettre les places portugaise de La Pella et de Moncao, sur les bords du Minho au dessus de Valença, tandis que le 26^{me} et la légion du midi allaient occuper celles de Villanova et de Caminha situées au dessous de cette ville. Toutes ces places ouvrirent leurs portes. On fit travailler à leur désarmement en enclouant les pièces de canon et en détruisant autant que possible les fortifications.

La ville de Viana, sur le bord de la mer, fit sa soumission : on y envoya un régiment de dragons et un bataillon du 66^{me} régiment de ligne. Les Français y furent bien traités : par les soins vigilans de l'officier supérieur de dragons nommé commandant de la place, les troupes y reçurent des vivres en abondance.

Le général Lahoussaye, qui était placé avec les deux brigades des généraux Sarrut et Marisy, sur le Cavado, avait été forcé d'agir contre des rassemblemens d'insurgés qu'il avait attaqués et battus. Dans la route de Villa-de-Conde à Barcelos, ce général avait dispersé plusieurs milliers de paysans armés. Le 11 avril, il apprend qu'un rassemblement considérable d'insurgés s'est formé à Barca de Laso. Il envoie contre eux un bataillon et un escadron,

et le 13, il marche lui-même avec le 36.^{me} de ligne et un régiment de dragons. On trouva l'ennemi rangé en bataille en avant du village de Belinho ; l'attaquer et le culbuter fut l'affaire d'un instant. Ces Portugais furent vivement poursuivis : on leur tua près de quatre cents hommes. Depuis cette déroute, entre l'Ave et le Lima, il n'y eut plus de rassemblemens armés, et le pays fut tranquille. Le général Lahoussaye reçut alors l'ordre de se rendre, par Braga, à Guimarens, et d'arriver sur la Tamega.

Il fut ordonné au général Heudelet de faire conduire l'artillerie à Oporto, et d'évacuer sur cette ville les malades de Tuy. Ces malades furent descendus dans des bateaux jusqu'à Caminha ; de là on les conduisit, sur des voitures du pays, à Oporto, en passant par Viana et Villa-de-Conde. Les transports d'artillerie suivirent à peu près la même route. Bien que les escortes fussent très-faibles, on ne fut point inquiété par les paysans armés. De Caminha à Oporto, en suivant le littoral, le pays était soumis et tranquille ; des hommes isolés pouvaient même, dans ce moment, voyager sans grand danger. Les derniers convois de Tuy arrivèrent à Oporto le 22 avril.

Les premières intentions du maréchal étaient de faire mettre la place de Valença dans un état respectable de défense et d'y laisser une garnison de huit cents hommes, afin d'assurer à l'armée française un point de retraite sur le Minho. Les ordres furent donnés en conséquence ; mais, par une fatalité particulière, ces ordres n'eurent point d'exécution, et des dispositions contraires furent adoptées. Dans le fol espoir de pouvoir continuer sa marche sur Lisbonne, le duc de Dalmatie chargea le général Heudelet de faire sauter les fortifications et de détruire l'artillerie et les munitions d'une place qui, un mois plus tard, eût été pour nous de la plus grande utilité. Cette opération terminée, le général Heudelet devait faire occuper, par sa division, Viana, Barcelos et Braga, et se tenir prêt à

exécuter les ordres de mouvemens qui lui seraient adressés.

Dans le temps que le général Heudelet agissait sur le Minho, notre avant-garde, placée sur la Vouga, était souvent aux prises avec les insurgés. Le chef d'escadron Lameth, du 22.^{me} de chasseurs, revenant du quartier-général avec l'aide-de-camp Choiseul et une faible escorte, tomba, auprès du village de Madeira, dans une embuscade de paysans armés : il fut tué d'un coup de feu. Les rares qualités de cet intéressant officier, et sa bravoure à toute épreuve, semblaient devoir lui mériter une mort plus glorieuse. Sa perte vint attrister l'armée et remplit nos soldats d'une juste indignation. L'aide-de-camp Choiseul avait été pris et dépouillé ; il parvint cependant à s'échapper.

Le général Thomières fut envoyé contre les habitans insurgés de Madeira et d'Arojana qui s'étaient embusqués : il en fit un châtiment exemplaire. Au même moment, le général Franceschi marcha contre un rassemblement de huit mille insurgés postés à Albergharia-Velha, les mit en déroute complète et leur tua beaucoup de monde. Il se porta sur un autre rassemblement, à l'embouchure de la Vouga, et le dispersa entièrement. L'espace, entre Oporto et la Vouga, fut dès lors tranquille.

Après la défaite du 29, la majeure partie des troupes de l'aîle droite de l'armée portugaise s'étaient retirées du côté d'Amarante sur la Taméga. Le général Caulincourt, chargé de reconnaître la force de l'ennemi sur ce point, avait passé la Souza, et était arrivé le 31 mars à Penafiel, avec les 18.^{me}, 19^{me} régimens de dragons et un bataillon du 17.^{me} d'infanterie légère. Avant de continuer sa marche, ce général, dans l'intention de mettre son flanc droit à couvert, et afin d'assurer les communications entre lui et Oporto, détacha cinq cents dragons sous le commandement du major Montigny qui avait ordre de s'emparer du village

de Canavezes où se trouvait un fort parti de paysans armés. Ce village est situé sur les deux rives de la Taméga ; un pont de pierre, étroit et très-long, sert à réunir les deux portions séparées par la rivière dont les bords sont escarpés et qui, à partir d'Amarante, n'est plus guéable.

Arrivé sur la hauteur qui domine Canevezes, le major Montigny, à la tête de deux cents dragons qui mettent pied à terre, descend jusqu'au pont qu'il trouve barricadé ; deux mille hommes, ayant quelques pièces de canon et embusqués derrière des retranchemens, en défendaient l'approche. Nos dragons culbutent dans la Taméga les premiers Portugais qu'ils rencontrent, mais arrivés à l'autre extrémité du pont, ils ne peuvent surmonter les obstacles qu'on a multipliés. D'ailleurs, le restant du détachement se trouve forcé de s'engager avec les paysans armés, postés sur la rive droite. Après un combat très-vif et une perte de quatre-vingts hommes, le major Montigny sent la nécessité d'ordonner la retraite : elle se fait en bon ordre, et bien que les paysans armés ne cessassent de harceler le détachement, on emmena tous les blessés à Penafiel.

Confiants en leur nombre, et fiers d'avoir vu quelques français se retirer devant eux, les insurgés vinrent eux-mêmes de tous côtés, le 3 et le 4, attaquer les bivouacs du général Caulincourt. Quel que fût leur acharnement, ils furent repoussés : on en tua un grand nombre. Malgré ces succès, la position des troupes du général Caulincourt n'était plus tenable sans renforts. Le 7, le général Foy, avec le 17.^{me} d'infanterie légère et deux pièces de canon, arriva à Penafiel. Le général Loison, jusqu'alors resté à la suite du quartier-général, vint prendre le commandement de cette division provisoire. Il ordonna que l'on fit, le 10, deux reconnaissances : celle qui se porta sur Canavezes, trouva trois à quatre mille Portugais postés sur la rive gauche de la Taméga ; l'autre, ayant rencontré des forces supérieures,

ne put parvenir jusqu'à Amarante. Le lendemain, les mêmes reconnaissances furent envoyées ; elles s'aperçurent que l'ennemi avait reçu de nombreux renforts.

Les divers rapports, faits au général Loison, apprenaient que partout l'insurrection faisait des progrès alarmans et que, loin de s'être laissés intimider par notre victoire devant Oporto, les Portugais couraient aux armes de tous côtés, et se disposaient à nous combattre à outrance. On acquit en outre la certitude de l'arrivée de l'armée de Sylveira à Amarante. Ce général ennemi, par sa présence, venait accroître l'effervescence de l'insurrection et ranimer le courage des insurgés battus dans plusieurs rencontres.

Le général Sylveira, après s'être assuré que l'armée française marchait sur Braga, s'était hâté de se rapprocher de Chaves, et en avait formé le siège. Le commandant Messenger, avec sa trop faible garnison, manquant d'ailleurs de vivres, n'avait pu résister ; il s'était vu forcé de capituler, en stipulant toutefois, que la garnison et les malades seraient conduits prisonniers à Lisbonne. Cette capitulation fut indignement violée, et nos malheureux camarades, parmi lesquels se trouvaient de jeunes officiers d'une grande espérance, furent, pour la plupart, lâchement assassinés, presque sous les yeux de Sylveira. Nous ne saurions trouver d'expressions assez fortes, pour flétrir, aux yeux du monde entier, un tel acte de déloyauté et de barbarie. Déjà , un officier supérieur de l'armée⁽⁶⁰⁾ a signalé à l'indignation générale les auteurs de cette violation manifeste de ce que le droit des gens et de la guerre a de plus sacré : remercions le mille fois de cet acte d'énergie et de patriotisme.

Enhardi par des succès obtenus sur des soldats malades et sans défense, Sylveira, après avoir augmenté ses forces d'un grand nombre d'insurgés, avait successivement marché sur Braga et sur Guimarens que les Français avaient évacués. Il était arrivé, à Amarante, avec un corps

de six mille hommes de troupes régulières et environ dix mille paysans armés, en ayant soin de se faire précéder par des émissaires qui annonçaient la prochaine destruction de l'armée française, et qui répandaient partout des proclamations incendiaires. Ce général portugais avait sous ses ordres un capucin connu par son fanatisme, son audace, sa force prodigieuse et son courage.

Le 12, le général Sylveira se porta sur Penafiel qu'il voulut tourner ; il chercha à s'emparer du pont sur la Souza. Le général Loison repoussa l'attaque des troupes ennemies qui s'avançaient sur trois colonnes, et les obligea à se retirer ; mais il crut prudent de repasser la Souza ; il vint prendre position sur les hauteurs de Baltar.

Informé des événemens qui avaient lieu sur la Souza et des bravades de Sylveira, le duc de Dalmatie sentit la nécessité d'agir avec vigueur contre ce chef portugais, afin de le battre assez complètement pour lui ôter désormais les moyens de nuire. En conséquence, le général Delaborde partit d'Oporto le 14 avril, avec les 70.^{me} et 86.^{me} régimens de ligne et dix pièces de canon ; après s'être réuni à la division du général Loison, qui fut mise sous son commandement, il passa de nouveau la Souza le 15. Le 18, il attaqua les troupes de Sylveira qui éprouvèrent quelques pertes et se retirèrent avec tant de précipitation, que notre infanterie ne put les suivre d'assez près, et que les dragons de la brigade Caulincourt entrèrent pèle-mêle avec elles dans Amarante. Notre cavalerie, accueillie par un feu meurtrier, partant des croisées des maisons et surtout d'un couvent, ne put pénétrer dans la ville, dont les rues étaient obstruées. Des barricades et des batteries défendaient l'approche du pont sur la Taméga. Le 17.^{me} d'infanterie légère étant arrivé, on prit la résolution de marcher contre les six cents Portugais retirés dans le grand couvent qui est en face de la rue principale par où on arrive au pont. Ces Portugais opposèrent une résistance des plus opiniâtres ;

ils furent attaqués avec cette intrépidité et cette audace dont le 17. ^{me} léger avait déjà donné tant de preuves. Une compagnie de voltigeurs, qui précédait le i.^{er} bataillon, fut d'abord ramenée et jeta quelque confusion dans la tête de colonne ; sous le feu des batteries de la rive gauche et au milieu d'une grêle de balles, il y eut un moment d'hésitation. Mais bientôt l'ardeur de ces braves soldats se ranime, quelques officiers, parmi lesquels on distingue le lieutenant Bonnaire, s'élancent les premiers le sabre à la main. On renverse tout ce que l'on rencontre : le couvent est emporté. On y plaça deux compagnies de voltigeurs ; dès lors les Français furent maîtres de la ville qui est en grande partie bâtie sur la rive droite. Le 17. ^{me} s'y établit, et le 70. ^{me} et 86. ^{me} bivouaquèrent sur les hauteurs près de la ville.

Dans ces attaques, le 17. ^{me} fit des pertes assez considérables ; le capitaine Ituraldi, de la 1. ^{re} compagnie de carabiniers, fut mortellement blessé. Au moment de l'entrée des Français dans Amarante, des habitants avaient fait un feu très-vif par les croisées des maisons. Dans un premier mouvement de colère et d'indignation, nos soldats livrent aux flammes les maisons d'où partent des coups meurtriers ; bientôt l'incendie fait des progrès, et cette malheureuse ville, qui a été si souvent détruite par les Maures et les Espagnols, dans leurs guerres contre les Portugais, est de nouveau réduite en cendres. Beaucoup d'habitants restent ensevelis sous les décombres. L'incendie d'Amarante nous enleva de grandes ressources, et nos troupes expièrent, par de cruelles privations, cet acte de vengeance.

Le général Lahoussaye qui, de Braga, s'était porté sur Guimarens, arriva, le 19, à Amarante avec les brigades Marisy et Sarrut. Ces renforts venaient donner aux généraux Delaborde et Loison les moyens de passer le pont d'Amarante et de battre l'armée de Sylveira.

D'après ce que nous venons de dire, la victoire d'Oporto était loin d'avoir eu pour résultat la soumission des provinces de Tras-os-Montes et d'Entre Douro-e-Minho. Quelles que fussent les pertes déjà éprouvées par les Portugais, chaque instant voyait accroître leurs forces. Depuis les premiers jours d'avril, l'exaspération des esprits semblait avoir pris un nouveau degré de force. Les villages, situés entre la Souza et la Taméga, offraient l'image de la plus effrayante solitude ; les vivres et tout ce qui pouvait être utile aux Français avaient été emportés ou détruits. Les habitants armés montraient, dans leurs attaques journalières, une rage et un acharnement qui devaient nécessairement influencer sur le moral de ceux de nos soldats habitués à vivre paisiblement au milieu des bons Allemands, et peu familiarisés encore avec les atrocités d'une guerre aussi cruelle.

Cette haine implacable de nos ennemis, tant de sacrifices et de dévouement de leur part indiquaient suffisamment que la population, soulevée contre nous, comptait sur de puissans secours et sur une prochaine délivrance du joug étranger. En effet, des forces considérables ne tarderont pas à se présenter sur le Douro et la Taméga ; l'armée française, abandonnée à ses propres forces et pressée entre deux corps ennemis bien supérieurs en nombre, sera bientôt dans la nécessité de se retirer en toute hâte.

CHAPITRE V.

Mesures adoptées pour rétablir l'ordre et calmer l'insurrection. — Passage du pont d'Amarante ; défaite de l'armée de Sylveira. — Détails intérieurs ; manière de vivre. — Maraudeurs ; fourrageurs. — Moyens d'industrie. — Discipline. — Officiers. — Premier corps ; division Lapisse. — Mouvements offensifs des deux armées anglaise et Portugaise. — Position critique des Français.

UNE partie des ordres de Napoléon avaient été exécutés ; la seconde capitale du Portugal venait d'être occupée par les troupes françaises. Si les deux provinces déjà envahies n'étaient pas pacifiées et tranquilles, du moins les places fortes avaient été soumises ; les divers corps ennemis, qui s'étaient opposé à notre invasion, avaient été battus sur tous les points ; et, quoique harcelant sans cesse les détachemens, ils n'osaient plus tenir devant nos soldats victorieux. Par les efforts héroïques des Portugais qu'on avait vaincus, il était facile maintenant de calculer les nombreux dangers et les obstacles infinis que présenterait l'invasion des autres provinces. Sans la coopération certaine du premier corps, il eut été de la plus grande imprudence de continuer de s'avancer sur Lisbonne, car l'armée française avait à peine les moyens de se maintenir avec avantages dans sa position actuelle. Sa situation, sur les bords du Douro, devenait de jour en jour plus difficile et plus fâcheuse ; le maréchal Soult se trouvait bientôt dans les mêmes embarras qui entouraient le duc d'Abrantès, avant la bataille de Vimeiro.

Toutefois, en attendant que de nouveaux ordres pussent lui parvenir, et que des circonstances, plus opportunes pour se porter en avant, vinssent à se présenter, le duc de Dalmatie prit le parti de se tenir sur une espèce de défensive ; il profita des momens de cette inaction forcée pour ramener le calme et rétablir l'ordre dans le pays occupé par ses troupes. Il mit tous ses soins à essayer de changer les dispositions morales de la population portugaise soumise à sa domination, et de la ramener à des sentimens plus favorables. Il s'appliqua à faire naître la confiance parmi les Portugais les plus marquans qu'il réunit à Oporto. Dès le soir de la prise de la ville, il avait arrêté les dispositions les plus propres à calmer l'insurrection. Il s'était empressé de prescrire que l'exercice du culte divin fut repris ; il avait accordé une protection spéciale à la chapelle du Christ de Matozinhos qui est en grande vénération dans le pays. Ces mesures d'une sage politique eurent momentanément leurs effets ; dans les villes, la plupart des habitans étaient rentrés chez eux. Fatigués de l'état extrême d'agitation où ils avaient vécu depuis le départ de l'armée de Junot, ces habitans se livraient avec joie à l'espoir de jouir enfin de quelque repos sous la protection qu'on leur promettait. A Oporto, les boutiques et les principaux magasins étaient ouverts, chacun avait repris les habitudes de la vie privée.

Après un tel état de crise, cette ville semblait renaître. La plus grande tranquillité y régnait ; les troupes, qui en formaient la garnison, casernées dans des couvens, observaient la plus exacte discipline. Il était pourvu à leurs besoins et les rations de vivres leur étaient exactement distribuées. Elles étaient fréquemment passées en revue, et chaque dimanche, elles assistaient, dans un appareil pompeux, au service divin.

Les caisses publiques, à Oporto, avaient été trouvées vides ; celles de l'armée avaient été prises, en grande partie, à Vigo ; elles n'offraient d'ailleurs aucunes

ressources. On avait trop d'intérêt à ménager la population qui était revenue, pour vouloir frapper des contributions en argent. C'est en vain qu'on avait essayé de vendre des marchandises anglaises et les cargaisons de vin prises à l'ennemi ; il ne se présenta point d'acheteurs. Dans une telle pénurie, le maréchal s'adressa de nouveau à ses troupes. Déjà, à Werin, les dragons de la division Lahoussaye avaient fait l'avance d'une somme de 79,000 fr. On ouvrit un nouvel emprunt ; et, par un ordre du jour, chaque individu, faisant partie de l'armée, fut invité à échanger les sommes dont il pourrait disposer, contre des traites sur le trésor impérial, à Paris. De cette manière, on se procura quelques fonds. Les traites délivrées furent fidèlement acquittées.

Si les villes offraient l'apparence d'une tranquillité satisfaisante, il n'en était pas de même des villages et des campagnes éloignées ; là, l'exaltation était au comble ; de tous côtés, les paysans couraient aux armes. Dans la province de Tras-os-Montès, l'insurrection s'était ranimée avec plus de force que jamais. Cet état d'effervescence ne pouvait être calmé que par la destruction de l'armée de Sylveira. Ce général avait été rejoint par le corps de Boutheilo. Fidèle au système avantageusement suivi en Espagne par le marquis de la Romana, Sylveira, en arrivant sur la Taméga, avait pour but de harceler l'armée française, et d'attirer à lui une partie de nos troupes ; il retardait, par-là, l'entrée du maréchal Soult, dans la province du Beira ; il donnait aux deux armées anglaise et portugaise le temps de concentrer leurs forces et de combiner leurs mouvemens pour se porter contre nous. Quelles que fussent les intentions de ce général portugais, il devenait urgent d'agir sans délai contre lui.

Le général Delaborde, chargé de ce soin, avait sous ses ordres, indépendamment de sa division d'infanterie, les 2.^{me} d'infanterie légère et 36.^{me} de ligne, formant la brigade

Sarrut ; toute la division Lahoussaye, dix pièces d'artillerie et deux détachemens de sapeurs du génie, dont l'un était commandé par le capitaine Philippon, et l'autre par le lieutenant Tristondan. Ces forces étaient plus que suffisantes pour battre les Portugais de Sylveira. Mais pour arriver à eux, il fallait vaincre de grandes difficultés et franchir la Taméga, dont les eaux sont très-rapides, et qui est très-encaissée.

Le pont, qui sépare la ville d'Amarante du faubourg de Villaréal, est solidement bâti en pierres de taille. Il était fortement barricadé ; la culée de la rive gauche en était minée, un appareil avait été dressé pour mettre, au premier moment, le feu au fourneau, et pour faire sauter l'arche. Toutes les maisons du faubourg, qui donnaient sur ce pont, avaient été barricadées et crénelées ; il en partait un feu vif et continu. L'entrée de la route de Villaréal était fermée par des fossés et des palissades. Entre les ressauts de la montagne, qui s'élève en arrière du faubourg de la rive gauche, les Portugais avaient construit trois batteries qui défendaient l'approche du pont et tiraient sur la grande rue par où on y arrive. L'armée de Sylveira était campée sur le sommet de cette montagne ; il était impossible de l'aborder de front.

Les Français s'étaient retranchés sur la rive droite. Tous ceux d'entre eux, qui tentaient d'approcher du pont, étaient atteints par le feu de l'ennemi. L'aide-de-camp du général Loison, un officier du génie et le lieutenant Tristondan venaient d'être blessés mortellement. Le général Delaborde décida qu'il était trop dangereux de forcer le passage ; il ordonna l'établissement d'un pont sur chevalets ; cet essai fut infructueux.

Le capitaine du génie Bouchard, arrivé d'Oporto pour juger de la nature des obstacles qui arrêtaient nos troupes, fut d'avis que le passage du pont était seul praticable. « Il pensa qu'il

« serait facile de débarrasser le pont en brûlant

« ou coupant les palissades et la barrière du
« milieu, et en faisant sauter le dernier retranchement
« avec des barils de poudre dont l'explosion
« détruirait l'appareil disposé pour mettre
« le feu à la fougasse ; qu'alors, l'espace à franchir
« n'étant que de trente-cinq toises, les
« troupes qui seraient prêtes, faisant leurs mouvemens
« immédiatement après l'explosion, on
« pourrait ne pas donner le temps de se reconnaître
« aux Portugais, qui seraient d'autant
« plus surpris, que pouvant à volonté couper le
« pont en faisant jouer la mine, ils se croyaient
« en parfaite sûreté⁽⁶¹⁾. »

Le plan, conçu par le capitaine Bouchart, rencontra beaucoup d'oppositions et fut l'objet de vifs débats. Lorsqu'il était de la plus grande importance d'agir avec célérité, on perdait un temps précieux à des discussions prolongées. Ce ne fut que le 29 avril que le colonel Hulot, aide-de-camp du maréchal, arrivé du quartier-général, décida que le projet était bon, et l'appuya auprès du général Delaborde. Il est à regretter que, dans de telles circonstances, le maréchal n'ait point quitté Oporto, dès qu'il eut appris l'entrée de ses troupes dans Amarante, et ne se soit rendu de sa personne sur la Taméga, afin d'imprimer aux opérations contre Sylveira la vigueur nécessaire. Toutefois, le 1^{er} mai, le capitaine Bouchart reçut l'ordre de tout préparer pour que le passage du pont pût s'effectuer le lendemain à la pointe du jour. A cet effet, toutes les troupes furent réunies dans la ville, et les sapeurs du génie furent placés dans le couvent, à l'entrée du pont. Les compagnies de carabiniers et de grenadiers des 2. ^{me}, 36. ^{me}, 70. ^{me} et 86. ^{me} régimens furent formées en bataillon et mises sous le commandement du colonel Saint-Clair. Le général Delaborde arrêta les autres dispositions avec son habileté ordinaire.

De la réussite des préparatifs du capitaine Bouchart, dépendait le succès de l'entreprise ; ces préparatifs commencèrent à huit heures du soir. Plusieurs sapeurs s'offrent pour aller placer les barils de poudre contre le dernier retranchement ; cette opération difficile et périlleuse est terminée vers minuit avec une audace et une adresse admirables. Alors la fusillade de l'ennemi devient plus vive ; elle est toute dirigée sur l'entrée du pont. A une heure, un autre sapeur va placer le saucisson destiné à mettre le feu aux barils de poudre ; il revient sain et sauf. Nos tirailleurs sont aussitôt retirés, et le feu des Portugais s'éteint insensiblement. L'ennemi est dans une sécurité complète.

Vers les trois heures du matin, les Français sont sous les armes. La plus grande ardeur les anime ; le maréchal a fait promettre la croix de la légion-d'honneur aux douze militaires qui passeraient les premiers : tous voudraient s'élancer à la fois. Dans ce moment, un brouillard épais s'élève sur la rivière et semble vouloir favoriser les projets d'attaque. A quatre heures, les ordres, impatiemment attendus, arrivent. Le feu est mis au saucisson ; l'explosion a lieu avec grand fracas, le retranchement est renversé et l'appareil détruit. Notre artillerie tire quelques volées ; la charge bat ; les sapeurs, à la tête desquels marche le capitaine Bouchart, s'élancent, coupent, brisent les barricades, et, suivis des compagnies de grenadiers et des autres troupes, ils renversent à coups de baïonnettes les soldats ennemis qui veulent résister. On enlève les batteries ; tous les canonniers sont tués sur les pièces qui ont à peine fait une décharge. Les Portugais, surpris dans leur camp, n'ont point le temps de se former en bataille ; ils sont culbutés et prennent la fuite dans le plus grand désordre. Sylveira, logé dans une des maisons du faubourg que parcourent déjà les Français, se sauve presque nu, par la porte du jardin, et gagne la campagne ; il échappe au

juste ressentiment de nos troupes ; le massacre des malades, laissés à Chaves, demandait vengeance !

Les mouvemens des Français sont prompts et rapides ; dans l'infanterie, on a fait poser les havre-sacs ; aussi la poursuite était-elle des plus vives. Tout ce qui est pris les armes à la main, est tué ; un grand nombre de moines, premiers fauteurs de l'insurrection, expirent sous les baïonnettes de nos soldats. Toute l'artillerie, cinq drapeaux, tous les équipages et bagages de l'armée portugaise tombent au pouvoir des vainqueurs. L'ennemi fait des pertes considérables. Dans cette attaque audacieuse, nous n'avons que deux hommes tués et sept blessés.

Le chef de bataillon d'artillerie Hulot et le capitaine Bouchart furent désignés par le général Delaborde, comme ayant rendu de très-grands services ; le colonel Saint-Clair, le chef de bataillon Duval, le capitaine de sapeurs Philippon, qui avait été blessé, et le lieutenant de voltigeurs Meunier, du 2.^{me} léger, furent cités avec distinction. On envoya au quartier-général le nom des douze soldats qui avaient passé le pont les premiers ; nous doutons que ces braves aient jamais obtenu la flatteuse récompense qu'on leur avait promise et qu'ils avaient si bien méritée.

Après le passage du pont, le général Delaborde, avec sa division, avait pris position sur la hauteur. Les Portugais s'étaient jettés dans les montagnes de la riva gauche ; le général Loison les poursuivit jusqu'à deux lieues de Villaréal. Le général Foy, avec le 17.^{me} d'infanterie légère et un régiment de dragons, fut envoyé, par la rive-gauche, à Canavezes, afin de prendre les troupes ennemies à revers ; il ne put les atteindre : elles avaient pris la fuite au plus vite, et avaient jetté leurs munitions et leurs canons dans la Taméga.

Notre cavalerie avait pénétré dans Villaréal que ses habitans avaient abandonné pour suivre Sylveira. Après s'être assuré que ce chef ennemi avait passé le Douro, le

général Loison revint à Amarante. Il envoya au maréchal des lettres récentes de Lisbonne et enlevées au bureau des postes de Villaréal. Par ces lettres, on eut connaissance du commencement des hostilités en Allemagne et l'on fut instruit des fortes levées faites en Portugal. Ces nouvelles défavorables durent servir à éclairer le duc de Dalmatie sur sa véritable position. Depuis le mois de janvier, toutes communications étaient coupées, et l'on n'avait plus eu de relations avec les autres corps d'armée ; on était dans une ignorance totale de leurs mouvemens et de leur attitude en Espagne. En face de plusieurs corps ennemis et au milieu de provinces insurgées, on se trouvait dans un état d'isolement complet. Les moyens, mis à la disposition du maréchal Soult, étaient trop insuffisans pour songer désormais à continuer le mouvement d'invasion. Déjà même, les circonstances étaient telles, qu'une plus longue occupation d'Oporto pouvait devenir dangereuse, et qu'il était de la dernière importance, pour la sûreté de l'armée, de chercher à se rendre maître de la route d'Amarante à Chaves, ou à Bragance, puisqu'en détruisant les fortifications de Valença, on avait imprudemment renoncé à s'assurer un point de retraite sur le Minho. Les dispositions, arrêtées par l'état-major général dans les premiers jours de mai, prouvaient qu'on y était encore éloigné de sentir la nécessité d'un mouvement rétrograde. Peut-être convient-il de blâmer la sécurité dans laquelle on vivait à Oporto.

Des événemens importants vont se présenter ; quoique moins heureux pour nous, ils serviront toujours à faire briller d'un vif éclat toutes les qualités guerrières de l'armée française, et les talens supérieurs de son digne chef. Avant d'entreprendre le récit des dernières opérations de nos troupes sur le Douro et sur la Taméga, nous croyons devoir offrir à nos lecteurs quelques détails particuliers qui feront connaître les difficultés dont on était

entouré, et les épreuves sans nombre auxquelles on était soumis.

Depuis le départ de Tuy, nos troupes avaient constamment bivouacqué. Bien que la saison ne fut plus rigoureuse, on n'avait cependant pas cessé de ressentir les effets pernicioeux d'un climat inconstant et insalubre. Souvent, après avoir supporté, pendant le jour, une chaleur accablante, on avait à se garantir, pendant la nuit, d'un froid d'autant plus vif qu'il était moins attendu. On avait surtout à souffrir de la fraîcheur du matin. Presque toujours on prenait position autour des villages abandonnés. Dès que les gardes étaient placées et les rangs rompus, on s'empressait de parcourir ces villages et de visiter les maisons qu'on n'était pas occupées ; on s'emparait de tout ce qui pouvait être de quelque utilité ; les divers ustensiles et une grande partie des meubles étaient transportés aux bivouacs. Là, chacun travaillait de son mieux à se construire un abri ; des barraques de toute espèce de forme s'élevaient comme par enchantement ; on ne conservait d'abord ni ordre ni alignement ; mais lorsque les régimens devaient séjourner, on exigeait alors toute la régularité possible dans le camp de chaque bataillon. La nuit, on allumait de grands feux ; pour peu que le bois manquât ou fut éloigné, on se servait des meubles abandonnés pour les alimenter. La plupart du temps, les troupes étaient établies dans des positions les plus agréables ; on bivouaquait tantôt au milieu d'une forêt d'oliviers, tantôt dans des jardins charmans ou dans de petites plaines couvertes d'orangers et de citronniers chargés de leurs fruits. L'aspect de ces lieux enchanteurs faisait un étrange contraste avec les dispositions hostiles des habitans et la haine implacable qu'ils nous portaient. Il était impossible de se défendre d'une impression tout à la fois douce et pénible : il semblait qu'un aussi beau pays n'eut jamais dû cesser de jouir des douceurs de la paix ; et lorsque, dans la nature, tout paraissait nous sourire, on

était douloureusement surpris de rencontrer tant d'animosité et de rage dans le caractère de la population.

On n'avait aucuns moyens de pourvoir régulièrement aux besoins journaliers. Les soldats eux-mêmes étaient chargés de ce soin important, depuis l'ouverture de la campagne, on ne vivait que de maraude. Comme les villages, situés sur notre route et abandonnés par les habitans qui emportaient ou détruisaient les comestibles, offraient peu de ressources, on était dans la nécessité de s'écarter des bivouacs et d'aller au loin chercher des vivres. Des soldats, pris parmi les plus alertes et les plus hardis, se présentaient de bonne volonté et se mettaient en route isolément ; ils se dirigeaient vers les endroits où ils présumaient que les provisions et le butin avaient été cachés. Le désir de se procurer des subsistances ne les guidait pas toujours, et parfois, dans ces avides excursions, on oubliait tout sentiment de modération et d'humanité. Dans les circonstances fâcheuses où l'on se trouvait, de tels excès étaient malheureusement inévitables. Les jours de marche, lorsque l'armée traversait un pays pauvre ou ruiné, un certain nombre de soldats, de chaque compagnie, se détachaient clandestinement des colonnes et s'éloignaient de la grande route. Ils partaient armés de fusils, de sabres, et pourvus d'un grand nombre de cartouches. Ils laissaient leurs bagages aux camarades qui en prenaient soin. Poussés par l'impérieuse nécessité d'avoir des vivres, et peut-être aussi par l'envie de piller, sans chefs, sans guides, n'ayant d'autre indication que leur instinct, ces soldats maraudeurs se portaient, par des sentiers détournés, dans la direction que suivait l'armée. Ils pénétraient dans des fermes et des maisons éloignées ; souvent ils s'emparaient des villages dont l'entrée leur était vivement disputée. Là, ils se chargeaient de provisions et revenaient rejoindre leurs régimens dans la nouvelle position qu'ils occupaient. Ces provisions étaient également réparties entre les escouades d'une même compagnie ;

chacun avait la même part ; en distraire la plus petite portion, à son profit, eut été un crime impardonnable ; les camarades le punissaient avec la dernière rigueur.

Mille périls entouraient, dans leurs courses dévastatrices, ces soldats maraudeurs ; ils risquaient de payer chèrement le butin dont ils s'emparaient. Des nuées de paysans armés ne cessaient d'épier leurs mouvemens et de profiter de leurs moindres imprudences. Attaqués de toutes parts, sans cesse harcelés par un ennemi qui gardait tous les passages difficiles, et qui détruisait tous les moyens de retraite, ils périssaient isolément, ou bien, quelle que fut leur résistance, ils succombaient en masse sous le trop grand nombre de leurs féroces adversaires. Ceux qui tombaient vivans entre les mains des Portugais, expiraient dans les tourmens les plus affreux ; on épuisait sur eux tous les raffinemens de la cruauté. Leurs cadavres devenaient encore l'objet d'une vengeance d'autant plus atroce qu'elle était inutile ; ils étaient horriblement mutilés. On a vu, quelque fois, des femmes commettre, sur ces restes inanimés, des outrages qui révoltent la nature. Souvent le bienfait d'une mort prompte et violente était refusé à nos malheureux camarades faits prisonniers ; on prenait plaisir à leur mutiler les jambes et les bras, et, après leur avoir crevé les yeux, on les abandonnait, pleins de vie, à leur désespoir et aux angoisses de la plus affreuse agonie. Tant d'atrocités et de barbarie avaient rempli nos soldats d'une juste indignation et amenaient de terribles représailles. Ces scènes de carnage et de désolation se renouvellaient à chaque instant de la journée. Mais détournons nos yeux fatigués d'un tableau aussi affligeant ; c'est à regret que nous sommes venus en attrister nos lecteurs !

Les maraudeurs faits prisonniers. n'étaient pas les seuls qui fussent exposés à des traitemens aussi atroces de la part des Portugais ; dans maintes occasions y les malades et les blessés, abandonnés sans armes et sans défense, avaient été lâchement massacrés par leurs barbares

ennemis. Tout Français, qui s'éloignait isolément du camp, courait également les plus grands dangers. Des milliers de paysans armés ne cessaient d'errer autour de nos bivouacs, guettant l'occasion favorable de se saisir de leur victime. A l'arrivée d'un détachement, il se cachaient dans les bois ou bien ils fuyaient à travers des rochers inaccessibles. Delà, ils vomissaient des imprécations contre nous, et faisaient entendre d'horribles menaces. Les plus intrépides d'entre eux s'approchaient de nos postes ; au moyen des fréquents accidents de terrain, ils tentaient de les enlever ; ils se glissaient le long des haies, dans l'intention d'égorger les sentinelles assez imprudentes pour se laisser surprendre. L'habillement bleu foncé de ces paysans les favorisait dans leurs audacieuses entreprises, et rendait plus difficiles les précautions contre toute surprise. Toute fois, on faisait bonne garde et l'on était toujours sur le qui vive. Pendant la nuit, on doublait les factionnaires et on les changeait souvent de place. On avait soin de faire disparaître, de leur costume, toute couleur trop éclatante qui eut pu les faire apercevoir ; on tendait des embuscades, et l'on avait constamment l'oreille aux aguets. Cet état continuel d'alerte et de crainte avait aigri nos soldats au point, qu'en dernier lieu, tout habitant, surpris rodant autour des bivouacs, était impitoyablement mis à mort. Enfin, depuis le commencement de cette lutte d'extermination, les Portugais et nos troupes ne s'étaient vus que pour s'entretuer.

Une telle manière de faire la guerre avait quelque chose d'affreux et répugnait à nos soldats habitués à ne rencontrer d'ennemis que sur le champ de bataille, et à vivre paisiblement au milieu des peuples qu'ils avaient vaincus. Aussi, chez eux, le caractère national commençait visiblement à s'altérer ; la gaité avait presque disparu. Heureusement que le vin que l'on trouvait par fois, en abondance, servait à nous étourdir sur les peines et les privations de la position actuelle, et venait réjouir nos

cœurs attristés. On puisait dans cette liqueur bienfaisante et inspiratrice l'oubli des maux passés et l'espérance d'un sort plus favorable. De grands vases et des outres tous pleins étaient apportés dans les bivouacs où l'on roulait aussi des tonneaux entiers : on ne désespérait pas que tout ne fut vidé. On buvait beaucoup et long-temps, sans, qu'il en résultât aucun inconvénient grave.

Assis sur un peu de paille et groupés au tour d'un grand feu, les soldats trinquaient à la ronde. Une bruyante gaieté ne tardait pas à éclater, et les conversations les plus animées s'établissaient à la fois. On parlait de la guerre et de la paix ; l'on approuvait ou l'on blâmait les opérations de la journée ; chacun donnait son avis et faisait son petit plan de campagne. Tandis que les uns racontaient, d'un ton solennel, les nombreux triomphes auxquels ils avaient assistés, les autres, dans leur indiscrete folie, trahissaient le secret de leurs bonnes fortunes et de leurs exploits amoureux. Les vieux soldats parlaient avec éloges du temps passé ; les jeunes, établissaient, sur l'avenir, les calculs les plus brillans. La critique n'était pas oublié ; on peignait tel ridicule et l'on saisissait tel travers. Les épigrammes et les bons mots arrivaient en foule ; la joie était générale ; déjà la raison avait disparu. L'ivresse même avait quelques agrémens ; elle amenait des scènes divertissantes et remplies d'intérêt. Les soldats, qu'un sujet quelconque de querelle avait divisé, Se reconciliaient bientôt ; tout sentiment d'animosité disparaissait. Dans l'effusion de leur cœur, ils s'embrassaient de satisfaction et pleuraient d'attendrissement. Tous se juraient une amitié inaltérable ; quoique ainsi prêté, ce serment là était religieusement tenu. Tantôt on dansait, tantôt on se livrait à des jeux qui rappelaient les doux plaisirs de l'enfance et les jouissances de la vie privée. Enfin, on entonnait joyeux refrains ; on buvait un dernier coup au bonheur de la France, et l'on s'endormait en rêvant un meilleur avenir. Au premier signal, chacun était prêt et dispos.

Ce n'était qu'avec des peines infinies que l'on parvenait à faire des vivres ; il était surtout extrêmement difficile de se procurer du pain. Le Portugal ne produit pas assez de grains pour nourrir sa population pendant la moitié de l'année ; il tire de l'étranger la plus grande partie de ses subsistances. Dès le moment de notre entrée dans les deux provinces envahies, les divers magasins avaient été évacués ou livrés aux flammes. Les habitants, en fuyant, avaient emporté ou caché leurs faibles provisions ; aussi, après les recherches les plus pénibles, s'estimait-on très-heureux lorsqu'on réussissait à obtenir un peu de mauvais seigle et de maïs.

La plus grande difficulté était de trouver les moyens de moudre ce grain, de pétrir la farine et de faire cuire le pain. Dans leur génie malfaisant, les habitants avaient détruit la plupart des moulins et des fours. Difficilement découvert, le grain, quelque mauvais qu'il fût, était précieusement recueilli. Aussitôt on se mettait à la recherche d'un moulin ; lorsqu'on était assez favorisé pour en rencontrer un, il fallait presque toujours travailler à remettre les eaux qui avaient été détournées ou bien à arranger les meules qui étaient détériorées. Situé à plusieurs lieues du camp et au fond d'une vallée, ce moulin offrait une position dangereuse ; il devenait important de s'y bien garder, afin d'éviter d'être surpris par les paysans armés, sans cesse disposés à égorger ceux qu'une imprudente sécurité livrait à leur atroce vengeance. Munis de leurs armes, des soldats intelligents et décidés chargeaient le grain sur leurs épaules, ou bien le transportaient au moyen de bêtes de somme. Tandis que les uns achevaient de faire moudre, les autres portaient la farine dans le hameau le plus voisin, pétrissaient et chauffaient le four. Dès qu'il était cuit, le pain ou le biscuit était apporté au bivouac, et reçu au milieu de la joie générale. On en faisait une égale répartition entre les escouades d'une même compagnie ; une portion était réservée pour les officiers qui étaient

réduits à cette seule distribution. On consacrait ordinairement les heures de repos de la nuit à ces diverses opérations qui présentaient de grands dangers. Rarement tous les soldats boulangers et meuniers revenaient sains et saufs ; chaque jour, quelques-uns d'entre eux périssaient victimes de leur zèle et de leur dévouement. Quelquefois, un départ précipité ne permettait pas de les faire avertir à temps. Forcés de voyager alors isolément, par des chemins difficiles et inconnus, et à travers une nuée d'ennemis, ces infortunés tombaient entre les mains des Portugais et subissaient le sort le plus cruel. Souvent, une attaque inopinée ou un mouvement inattendu forçait ces boulangers et ces meuniers à se replier en toute hâte, et à tout abandonner : ils revenaient sans provisions rejoindre leurs camarades attristés. Il leur arrivait aussi de ne rapporter qu'un peu de farine qui était également distribuée. On tirait tout le parti possible de cette faible ressource ; on en faisait de la bouillie ou des galettes cuites sur les cendres. Lorsque les circonstances devenaient plus favorables, et lorsque les habitans montraient moins d'acharnement et d'animosité contre nous, on cherchait dans les régimens à mettre plus d'ordre et de sûreté dans le service de la manutention du pain. Le soin de cette partie essentielle des subsistances des troupes était confié à un officier ; cet officier réunissait sous ses ordres les boulangers et les meuniers, qui se présentaient de bonne volonté, et dirigeait leurs opérations.

Dans la cavalerie, on éprouvait les plus grands embarras, pour se procurer des fourrages. Depuis l'entrée en Galice et en Portugal, les chevaux ne s'étaient nourris qu'avec de la paille et du grain de maïs ; par suite du système de dévastation suivi par les habitans eux-mêmes, il n'était presque plus possible d'en trouver. Heureusement que, dans la saison actuelle, les champs offraient quelques ressources ; mais, comme il arrivait que l'on bivouaquait la plupart du temps dans des endroits peu fertiles ou

ravagés, il fallait courir au loin chercher des provisions. Un certain nombre de cavaliers et tous les domestiques se détachaient ; soigneusement armés et munis chacun d'une faucille, ils allaient, à deux ou trois lieues, couper du seigle ou du maïs qu'ils liaient en bottes, afin de le rapporter au camp. Les paysans armés ne cessaient de suivre et de harceler ces fourrageurs : ils choisissaient, pour fondre sur eux et pour les attaquer, le moment où les bottes de fourrages étaient chargées sur les chevaux. Alors, dans la persuasion qu'ils viendraient plus facilement à bout de leurs ennemis, ils s'élançaient à leur poursuite, en faisant entendre des cris de rage, et en les assaillant d'une grêle de coups de fusils. Leurs attaques étaient partielles, et, dès qu'on les chargeait, ils se retiraient au plus vite de rocher en rocher. Souvent, nos cavaliers, trop fortement pressés, étaient obligés d'abandonner leur fourrage ; ceux qui s'avançaient trop imprudemment étaient pris et cruellement massacrés.

Au milieu des mouvemens rapides et continuels que faisait l'armée, le soin des subsistances n'était pas le seul dont les troupes eussent à s'occuper : il fallait aussi travailler à l'entretien de l'habillement, du linge et de la chaussure. Les moindres instans de repos étaient mis à profit ; et, lors des séjours, la plus grande activité régnait dans les bivouacs. Chaque baraque était un atelier où tout Français devenait ouvrier. Les uns coupaient et taillaient, les autres cousaient, raccommodaient ou confectionnaient. Dès leur entrée en Espagne, les soldats s'étaient défaits de la veste et de la culotte de tricot ; ils n'avaient conservé de leur habillement que la capote et l'habit. Ils avaient cherché, par tous les moyens imaginables, à se procurer un pantalon de drap : comme dans le moment, on tenait peu à la couleur et à l'uniformité, chaque homme en avait bientôt été pourvu. Mais la saison était changée et les chaleurs se faisaient sentir : c'était un nouveau travail pour les troupes. Il fallait s'occuper des pantalons de toile devenus

nécessaires, et principalement des chemises dont on avait un besoin urgent.

Les habits réclamaient d'indispensables réparations : chaque homme y travaillait de son mieux. La coiffure n'était pas oubliée. Presque tous les schakos délivrés étaient de mauvaise qualité ; les fatigues d'une pareille guerre avaient promptement achevé de les user. Dans plusieurs régimens, on avait heureusement imaginé de recouvrir ces schakos avec des peaux de jeunes agneaux noirs, que l'on préparait et que l'on cousait en forme de coiffe. Cet essai avait présenté un résultat satisfaisant ; beaucoup de compagnies d'élite adoptèrent par la suite cette nouvelle coiffure qui imitait le bonnet à poil et le colback. Le renouvellement de la chaussure coûtait des efforts inouis ; on manquait de matières premières, d'outils et d'ouvriers. Lorsqu'on pénétrait dans un village, ou dans une ville abandonnée, l'on s'empressait d'aller visiter la boutique du cordonnier, ainsi que l'échope du savetier ; on y prenait tout ce qui pouvait servir. Si, par un hazard fortuné, le maître s'y trouvait, aussitôt on l'entourait de soins et d'attentions ; jamais le plus grand seigneur portugais n'eût été l'objet de tant de prévenances ; sa maison était respectée ; c'était à qui s'y placerait en sauvegarde. Quelquefois, ce savetier était conduit au camp où il était reçu comme en triomphe. On le fêtait, on le caressait, on le flattait même, car on avait besoin de ses services.

Dans la position critique où l'on se trouvait, il devenait de toute impossibilité que la discipline n'éprouva point de relâchement nuisible. Les soldats, chargés en raison des circonstances, de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture et à leur entretien, devaient nécessairement s'habituer à agir avec indépendance et à ne vouloir bientôt plus suivre que l'impulsion de leur propre volonté. Quelques-uns restaient absents de leurs compagnies pendant plusieurs jours de suite, et, vivant ainsi isolément, ils privaient leurs camarades de leurs secours et de leur industrie. Un très-

petit nombre de chefs, nous l'avouons avec peine, affichaient aussi un mécontentement qui pouvait produire, sur les esprits, un effet funeste. Intéressés à mettre à l'abri, des richesses acquises au milieu de la dévastation des provinces ennemies, et pressée d'en jouir, ils servaient avec dégoût et soupiraient après le moment de rentrer en France. Cependant, hâtons-nous de le dire, le mal n'était pas aussi grand que le prétendent certains auteurs des relations de cette guerre ; et, à côté de quelques actes répréhensibles, on peut citer les traits les plus sublimes et une multitude d'actions honorables. Le jour du combat et dans les instans difficiles, tout rentrait dans l'ordre le plus parfait ; chacun se soumettait volontairement aux lois de l'obéissance passive. La force morale de l'armée n'avait pas reçu d'atteinte grave. Quelques pénibles qu'ils fussent, les devoirs militaires étaient remplis avec zèle et exactitude ; on obéissait à l'influence puissante d'une discipline toute d'honneur et de dévouement.

Soumis aux mêmes épreuves, les officiers, dans les rangs, partageaient en tout le sort des soldats ; vivant constamment au milieu d'eux, ils ne cessaient de leur offrir l'exemple de toutes les qualités guerrières. Etrangers à un motif quelconque d'intérêt personnel, ils n'avaient d'autre désir que celui de pouvoir verser leur sang pour le bien de leur pays ; la gloire et le bonheur de la France remplissaient seuls leurs pensées, et devenaient l'unique but de leurs généreux efforts. Journallement livrés aux chances d'une mort presque certaine, ils se montraient d'autant plus désintéressés dans les sacrifices qu'ils faisaient, que le plus souvent ils restaient sans récompense aucune, et que, par l'injuste partialité de Napoléon, leurs exploits et leurs belles actions demeuraient ensevelis dans l'oubli. Ils étaient sûrs de n'obtenir que l'avancement qu'il était impossible de leur refuser, et ce n'est qu'en marchant sur le cadavre de leurs nombreux camarades tués à leurs côtés, qu'ils parvenaient à quelque grade supérieur. Leurs

épaulettes, noircies par la foudre de cent combats, n'eussent peut-être pas été tant enviées, si, à certaine époque, on avait pu connaître combien elles leur avaient coûté de sueur et de sang. Par les souffrances qu'ils enduraient, les officiers d'infanterie méritaient un intérêt particulier. Ils manquaient des objets de première nécessité, et vivaient dans des privations continuelles. Retenus au drapeau, par le sentiment de leur dignité, ils se voyaient forcés de recevoir leur nourriture des mains des soldats qui couraient à la recherche des vivres. Souvent en route, un havre-sac, contenant leur mince butin, pesait sur leurs épaules et ajoutait à leurs fatigues. Leurs habits usés et leurs bottes percées attestaient les nombreux besoins auxquels ils étaient en proie. Dans un tel état de dénuement, ils n'étaient bientôt plus distingués de leurs troupes que par leur démarche fière et leur attitude calme et résignée ; mais aux coups qu'ils lui portaient, l'ennemi pouvait facilement les reconnaître. Plus d'une fois, au milieu des horreurs de cette guerre, ils ont su, par des actes de modération et de générosité, honorer et faire chérir le nom d'officiers français.

Les détails, dans lesquels nous venons d'entrer, doivent avoir suffisamment indiqué le mode d'administration intérieure, suivi par les corps, dans un moment où l'on ne donnait ni effets, ni solde, ni vivres. Lorsque les plus courts instans de repos étaient consacrés à lutter contre les besoins journaliers, il eût été difficile de s'occuper des écritures qui étaient devenues tout à fait nulles. D'ailleurs, la plupart des régimens avaient perdu leurs caisses de comptabilité et tous leurs papiers. Ce ne fut que dans les premiers mois de 1810, que l'on eût le temps et la possibilité de réparer ces pertes et de rendre des comptes. Mais hâtons-nous de reporter l'attention de nos lecteurs sur les événemens qui vont nécessiter l'évacuation précipitée du Portugal, par l'armée française.

De toutes les troupes destinées à envahir une seconde fois ce royaume, celles aux ordres du duc de Dalmatie étaient les seules qui eussent exécutés les ordres de Napoléon et rempli ses intentions. Pendant que, faute d'appui, elles étaient dans la nécessité de rester stationnaires sur le Douro, les corps français, qui devaient seconder leurs mouvemens, étaient demeurés dans l'inaction, et n'avaient pas osé franchir la frontière ennemie. La victoire de Medellin, remportée par le duc de Bellune commandant le premier corps, semblait devoir lui permettre de se porter en avant et d'agir efficacement contre le Portugal ; mais ce maréchal, entouré de corps nombreux d'insurgés espagnols, se voyait également menacé sur ses derrières et sur ses flancs. Il savait aussi qu'il avait devant lui des forces imposantes qui se préparaient à défendre Lisbonne. Dans la crainte de compromettre le salut de son armée, il différa de se présenter devant Badajoz et Elvas, et il résolut d'attendre qu'il eût des nouvelles des progrès du 2. ^{me} corps.

Le général Lapisse, opposé aux troupes du colonel Robert Wilson qui, avec un corps de volontaires, s'était enfermé dans Almeida, et du général Babesta, s'était contenté de s'avancer, vers la fin d'avril, jusqu'à Rodrigo dont il avait fait sommer le gouverneur. Ignorant les succès du maréchal Soult, il n'avait pas cru, malgré les ordres formels qu'il en avait, devoir se diriger sur Abrantès. Il pensa, au contraire, qu'il était prudent d'aller se réunir au premier corps. A cet effet, il évita les places de Rodrigo et d'Almeida, et, longeant la frontière espagnole, il vint, par un mouvement sur sa gauche, rejoindre à Alcantara le duc de Bellune qui établit son armée entre la Guadiana et le Tage.

De son côté, le duc de Dalmatie n'avait rien négligé pour faire parvenir de ses nouvelles à la division Lapisse et au premier corps. De tous les émissaires qu'il avait envoyés,

aucun n'était revenu ; ainsi, non-seulement ce Maréchal, au milieu des embarras de tous genres, restait livré à ses propres forces, mais encore il allait avoir à résister aux attaques des troupes nombreuses que l'ennemi, par l'inaction du premier corps, avait la facilité de réunir, dans le but d'écraser les Français retenus sur le Douro et privés de tout secours.

Nous avons dit quels étaient les moyens de résistance organisés par les Portugais ; nous avons fait connaître les forces considérables dont ils pouvaient disposer pour repousser l'invasion. Contens d'avoir présidé à l'insurrection générale du pays, et d'avoir déchaîné contre l'armée française toutes les passions haïneuses de la population, les Anglais, selon leur système favori, avaient cherché à gagner du temps. Plus occupés du soin d'entourer les Français de difficultés toujours renaissantes, que de leur disputer de vive force l'entrée du Portugal, ils attendaient des circonstances plus favorables pour agir. Ils savaient que le commencement des hostilités en Allemagne allait mettre Napoléon dans l'impossibilité d'envoyer de nouvelles forces dans la Péninsule, et laisserait le maréchal Soult privé de tout appui. Le général Craddock, qui commandait les troupes que l'Angleterre avait successivement fait passer en Portugal, avait établi son quartier-général à Thomars, et avait fait occuper Santarem et Leyria. Sous le prétexte apparent de défendre l'approche de la capitale, mais bien aussi dans l'intention de se ménager un point sûr de retraite, en ne s'éloignant pas trop des vaisseaux toujours prêts à le recevoir, ce général était resté immobile dans ces positions et s'était contenté d'envoyer, sur tous les points de rassemblement, des officiers anglais, pour hâter les levées d'hommes, pour organiser, instruire et guider les milices.

Le 22 avril, sir Arthur Wellesley, arrivé avec des renforts, avait pris le commandement en chef de toutes les forces anglo-portugaises, auxquelles il venait donner une seule et

même impulsion. Peu inquiet des mouvemens que pourrait faire le premier corps et la division Lapisse, dont il connaissait la marche, sir Arthur laisse une division d'infanterie anglaise et une brigade de cavalerie sous les ordres du général Makensie, à Abrantès, afin d'appuyer les Portugais de l'Alentejo et d'observer le duc de Bellune. Dans le dessein de fondre sur l'armée du maréchal Soult, dont la position hasardée lui était parfaitement connue, il rassemble une masse de près de cent mille combattans, et se dirige, de sa personne, par la route de Coïmbre, sur Oporto, ayant sous son commandement immédiat une armée de trente mille anglais formée en trois divisions d'infanterie.

Le général Béresford était venu prendre le commandement de l'armée portugaise que l'on savait être campée à Pedro del Sul, sur la Vouga, et sur la route de Viseu. Cette armée était forte de trente mille hommes, dont quinze mille de troupes réglées. Tandis que le généralissime anglais marche sur Oporto, le général Béresford doit aller passer le Douro près de Lamego, et attaquer la colonne française que commande le général Loison. Sylveira, renforcé des troupes du colonel Wilson et du général Babesta, dont sir Arthur avait disposé, est chargé de se porter sur Ruyvaens et Chaves, afin de couper tout chemin de retraite à l'armée française. En même temps, de nombreux émissaires parcourent les deux provinces envahies et soulèvent les habitans. La fermentation devient générale ; de tous côtés, l'on a couru aux armes ; les ponts sont coupés et tous les passages difficiles gardés.

Dans de telles circonstances, l'armée française compte à peine vingt mille combattans dont la moitié, qui garde Oporto, va être attaquée par les trente mille Anglais de Wellesley. Pour résister à l'armée de Béresford et à celle de Sylveira, le général Loison n'a pas six mille hommes.

Le maréchal Soult n'avait que des données incertaines sur les mouvemens importans que l'ennemi opérait contre lui ; il était loin de connaître toute la grandeur du péril qui le menaçait. Il ne pouvait encore se résoudre à quitter les bords du Douro, sans y être forcé par des démonstrations sérieuses, et avant d'avoir perdu l'espoir de toute coopération du premier corps. Quelques soins qu'il prît pour avoir des renseignemens positifs sur les projets de l'ennemi, il ne pouvait obtenir que des notions vagues et souvent contradictoires. Cependant, divers rapports lui apprirent la réunion d'une armée portugaise à Pedro del Sul, et l'arrivée, à Coïmbre, d'une forte colonne commandée par sir Arthur Wellesley. Il avait transmis ces rapports au général Franceschi auquel il était recommandé de porter une surveillance particulière sur la route d'Oporto à Viseu.

Le général Delaborde, rappelé d'Amarante, avait laissé le 86. ^{me} de ligne et la brigade Caulincourt, à Baltar, afin d'éclairer les bords du Douro et d'entretenir les communications avec le général Loison ; il était revenu à Oporto avec le 70. ^{me} de ligne et le 17. ^{me} d'infanterie légère. Ce général reçut l'ordre de relever, au faubourg de Villa-Nova, la 2. ^{me} division qui, sous les ordres du général Mermet, fut envoyée à Grijo, sur la route de Coïmbre. Il était enjoint au général Mermet de couvrir, autant que possible, le défilé qui vient d'Arronco sur Oporto, de soutenir au besoin notre avant-garde placée sur la Vouga, et d'éclairer, par de fortes patrouilles, les bords de la rive gauche du Douro.

Le général Heudelet avait reçu l'ordre de laisser un bataillon à Viana, sous les ordres du général Lorges, et, après avoir réuni sa division, de partir de Braga pour se rendre à Guimarens. De cette dernière ville, ce général se dirigea le 5 mai sur Basto, où s'était formé un rassemblement qui fut dispersé. Le 6, il arriva à Amarante,

et remplaça la division Delaborde. Les troupes, sous les ordres du général Loison, se composaient donc maintenant de toute la 4.^{me} division d'infanterie, de la brigade du général Sarrut et des 17.^{me}. et 27.^{me} de dragons, en tout environ cinq mille six cents hommes.

Campées sur les cendres d'Amarante, ces troupes étaient livrées, depuis plusieurs jours, aux plus cruelles privations. Oporto avait cessé d'envoyer quelques vivres, et les villages environnans, entièrement ravagés, étaient sans ressources. On était dans la nécessité de courir à plusieurs lieues pour trouver quelques mauvais légumes dont on se nourrissait, encore fallait-il les disputer aux paysans armés. Dans la persuasion où l'on était que les habitans avaient caché leurs comestibles, tout Portugais, qui était aperçu, était poursuivi à outrance. Au cri : voilà un homme ! chacun se mettait à ses trousses ; on ne l'abandonnait pas qu'il ne fut pris ou tué.

En raison de la situation critique où elles se trouvaient, les troupes du général Loison ne pouvaient continuer d'occuper Amarante. Ce général reçut l'ordre de marcher de nouveau sur Villaréal, et d'envoyer, sur les routes de Chaves, de Torre de Moncorvo et de Bragance, de fortes reconnaissances qui devaient détruire les armes, répandre des proclamations et annoncer le prochain passage de nombreuses troupes françaises. Il était recommandé au général Loison de ne pas mettre plus de quatre jours à cette expédition, et de prévenir de son retour ; car, il était possible, lui écrivait-on, que les mouvemens qui avaient lieu sur la Vouga, obligeassent le maréchal à concentrer ses troupes et à marcher aux ennemis. Cette recommandation, faite au général Loison, prouve que, vers le 7 mai, le duc de Dalmatie, loin d'avoir des projets de retraite, songeait toujours à se maintenir dans sa position sur le Douro. Le général Loison quitta Amarante le 8 mai.

CHAPITRE VI.

Le duc de Dalmatie cherche à gagner la confiance des Portugais. — Prétendus projets de défection. — Attaque des armées anglo-portugaises. — Surprise et évacuation précipitée d'Oporto. — Le général Loison, envoyé dans le Tras-os-Montès, est forcé de revenir à Amarante. — Réunion de l'armée française à Guimarens. — Retraite. — Ponts de Puente-Nuevo et de Puente-Misarella. — Retour en Galice. — Arrivée à Lugo.

PENDANT le mois d'avril, le duc de Dalmatie, après avoir rétabli l'ordre et la tranquillité dans Oporto, n'avait cessé de travailler, par tous les moyens en son pouvoir, à gagner la confiance des Portugais. Il espérait qu'en leur présentant les résultats de l'invasion sous un aspect moins contraire aux avantages de leur pays, il parviendrait à les ramener à des dispositions plus favorables. Il s'appliquait donc à leur faire sentir que, puisque la maison de Bragance, par sa déchéance, ne pouvait plus les protéger, il leur importait de se soustraire à l'influence de l'Angleterre, qui ne pouvait que leur être funeste, et de seconder les intentions de l'empereur des Français en leur faveur. Enfin, il cherchait à les porter à manifester leurs vœux, et à réclamer, de Napoléon, la formation de la province d'entre Douro-e-Minho, en souveraineté indépendante, laquelle formation avait été promise par l'article premier du traité de Fontainebleau, dont nous avons parlé.

La conduite du Maréchal, ainsi que les actes de son administration, lui avaient concilié l'estime et l'affection d'un grand nombre de Portugais. Par des démarches

remplis de prévenance, ce gouverneur-général avait réussi à faire entrer dans ses vues plusieurs membres du clergé séculier, des négocians, des propriétaires et des artistes, qui déclarèrent la déchéance de la maison de Bragance, et offrirent la couronne de Portugal à Napoléon. On eut soin de faire dresser des registres, en tête desquels, deux ou trois villes et quelques corporations émirent leurs vœux, et qui furent couverts de signatures ; ces registres furent remis au Maréchal, par des députations, avec prière de les adresser à Napoléon.

Satisfait de la direction que semblait prendre l'esprit public, le gouverneur-général s'étudiait à entretenir, parmi les habitans, de tels sentimens d'amitié. Par son ordre, on traitait avec égard et beaucoup de ménagement la population d'Oporto, l'on distribuait, lorsqu'on le pouvait, des secours à la classe indigente. Parfois, il arrivait que, des fenêtres du quartier-général, l'on jetait des pièces de monnaie à la populace. De leur côté, les membres du gouvernement, établi par les Français, et plusieurs autres Portugais intéressés, s'empressaient de faire une cour assidue au gouverneur-général et de lui payer un large tribut d'hommages ; lorsqu'il se montrait dans les rues, il était accueilli par quelques acclamations ; au spectacle, il devenait l'objet des plus flatteuses allusions.

En cherchant à plaire aux Portugais, le duc de Dalmatie avait pour but le bien-être de son armée et la réussite de l'expédition qui lui avait été confiée ; ses démarches étaient dégagées de tout intérêt personnel. La malveillance en jugea différemment, et lui attribua d'autres motifs moins louables. Le bruit se répandit, qu'en engageant les députations à demander à l'empereur un français pour souverain, le Maréchal travaillait à capter les suffrages et à attirer sur lui le choix de Napoléon. De semblables imputations nous paraissent assez peu fondées ; nous pensons qu'il est inutile de s'occuper sérieusement d'en démontrer la fausseté.

Quoiqu'il en soit, les Portugais, à Oporto, jouissaient paisiblement de l'effet des dispositions bienveillantes qu'on leur montrait. Long-temps livrées à toutes les conséquences d'un régime de terreur, les classes aisées et les plus éclairées de la population n'avaient trouvé protection et sûreté que depuis l'arrivée des Français. Par l'exacte discipline de la garnison, la plus grande tranquillité régnait dans la ville, où les habitans et nos troupes vivaient en bonne intelligence. Toutefois, ce calme était perfide, il n'était que l'avant-coureur d'une crise prochaine, et semblait annoncer quelque événement funeste. La soumission du plus grand des Portugais, qui entouraient le duc de Dalmatie, n'était qu'apparente ; on devait peu compter sur la sincérité de leurs démonstrations d'amitié. Quelques-uns d'entre eux pouvaient bien avoir conçu des sentimens particuliers d'estime et d'admiration pour le Maréchal ; mais, chez la masse, l'amour national l'emportait sur toute autre considération, et leur haine pour la domination française n'avait rien perdu de sa force. Obligés de subir momentanément notre joug, il était de leur intérêt de le rendre le moins pesant possible, bien assurés qu'ils étaient que l'heure de leur délivrance ne tarderait pas à sonner : ils mettaient leur espoir de salut dans un avenir qu'ils savaient n'être pas éloigné. Tout les portait donc à ne point laisser deviner leurs véritables intentions à notre égard, et à chercher à endormir leurs vainqueurs par de fausses protestations de dévouement. Tandis qu'ils entretenaient ainsi les Français dans une sécurité dangereuse, il ne cessaient de correspondre activement avec les Anglais et avec les principaux chefs Portugais, dont les nombreux émissaires remplissaient Oporto. Vers la fin d'avril, cette ville était devenue le foyer de toutes les machinations de nos ennemis. Il n'est pas étonnant que leurs agens aient essayé de circonvenir des officiers mécontents ou insensés, et que, sous prétexte de mettre fin à l'ambition de Napoléon, et d'agir pour le bien

de la France, ils aient voulu les entraîner dans quelques projets de défection. Mais, si de pareilles tentatives ont eu lieu de la part de nos ennemis, auxquels tous les moyens de nous nuire paraissaient bons, il est consolant pour nous d'avoir à proclamer qu'elles furent sans résultat ; qu'à Oporto, comme dans toutes les autres circonstances de leur vie militaire, les braves du deuxième corps restèrent inébranlables dans la ligne de leurs devoirs, et furent, jusqu'au dernier moment, fidèles à leurs sermens.

Cependant, dans la nuit de 8 au 9 mai, l'adjudant-major d'Argentou, du 18.^{me} de dragons, fut arrêté. Cet officier, à l'aide de passeports signés par l'amiral Berckley, s'était rendu à Lisbonne et à Coïmbre, où il avait eu plusieurs conférences avec les généraux Wellesley et Bérésford. Conduit devant le Maréchal, il déclara

« que des forces considérables s'avançaient contre
« l'armée de Portugal ; qu'il existait des projets
« pour forcer cette armée à se réunir à l'armée
« anglaise, afin de marcher de concert vers la
« France ; qu'une fois que tous les autres corps
« français, en Espagne, se seraient également déclarés,
» un vaisseau irait chercher le général
« Moreau, pour le mettre à la tête des armées
« et du gouvernement ; que les Anglais s'obligeaient
« à faire tous les frais ; que déjà, ils avaient
« ouvert, à Oporto, un crédit de 600,000 fr.⁽⁶²⁾,
« etc., etc. »

D'Argentou ajoutait que l'on se faisait illusion sur le mécontentement des troupes et sur les événemens qui se passaient en Italie et en Allemagne.

De telles déclarations, en effectant péniblement le duc de Dalmatie, durent lui causer une étrange surprise ; elles le mirent dans un état cruel d'in-d'incertitude. Pour en sortir, il prit le seul parti convenable ; il appela chez lui les généraux de division présens à Oporto, et leur fit part de ce

qu'il venait d'apprendre. Ces généraux s'empressèrent de lui donner l'assurance la plus positive que, loin d'avoir remarqué les symptômes de ce mécontentement sur lequel on prétendait fonder le complot indiqué, ils n'avaient qu'à se louer du bon esprit qui animait les troupes sous leurs ordres. Ces bons témoignages, basés sur la vérité la plus exacte, étaient trop rassurants, pour ne pas servir à tranquilliser le Maréchal.

En effet, à part une légère opposition, mal inévitable dans un état-major beaucoup trop nombreux, il eût été impossible de citer le moindre fait qui pût faire douter des bonnes dispositions des troupes. Au contraire, les privations et les dangers de cette guerre n'avaient servi qu'à retremper leur courage et accroître leur résignation ; chaque nouvelle épreuve les trouvait toujours plus fermes et plus dévouées. Tout concourait donc à faire regarder les projets du complot dénoncé par d'Argentou, comme les visions d'un cerveau malade, ou, tout au moins comme les rêves d'un esprit inquiet et mécontent. S'il est vrai que cet officier ait réellement entretenu des intelligences avec nos ennemis, toujours demeure-t-il prouvé qu'il aurait agi isolément, et que, dans ses projets insensés, on ne lui a point connu de complices. A notre rentrée en Espagne, il fut conduit à Paris, où furent également appelés un colonel et un ou deux autres officiers supérieurs, afin de rendre compte de leur conduite. Ces officiers ne tardèrent pas à être honorablement renvoyés à leurs régiments. L'armée n'a jamais appris que l'on ait instruit le procès de d'Argentou.

Quelques personnes ont pensé que les projets, développés par cet officier, se rattachaient au plan des Philadelphes⁽⁶³⁾, dont le but, assure-t-on, était le renversement du gouvernement impérial et le rétablissement d'une nouvelle république. Sans chercher à nier l'existence douteuse de cette société, nous nous faisons un devoir de repousser, comme fausse et

calomniatrice, toute supposition que les prétendus Philadelphes eussent jamais pu trouver des prosélytes dans les rangs des armées d'Espagne et de Portugal. Jamais, ces armées n'eussent consenti à faire cause communes avec nos plus mortels ennemis, et à imposer par la force une forme quelconque de gouvernement à leurs concitoyens : un pareil crime eût été unique dans l'histoire de nos dernières guerres. Au milieu des souffrances et des misères de tous genres, les officiers et les soldats de l'armée de Portugal montraient une patience à toute épreuve. Tout en gémissant des funestes résultats de l'ambition de l'Empereur, ils savaient trop bien que, dans quelque circonstance que ce soit, les militaires ne peuvent être délibérans, pour vouloir influencer sur les actes de l'administration intérieure de leur pays. Ils déploraient les maux d'une guerre dont ils étaient les premières victimes ; mais ils ne cherchaient à se venger de l'état d'abandon et d'oubli où on les laissait, que par des actes multipliés de fidélité et de dévouement. De tels exemples ne seront point perdus ; c'est avec confiance que nous les mettons sous les yeux de nos jeunes camarades destinés, peut-être un jour, à surpasser en héroïsme tous les prodiges de notre gloire militaire.

Quel que fût le degré de croyance que l'on devait ajouter aux déclarations de d'Argentou, il était facile de juger, par les divers rapports parvenus, bien qu'ils fussent inexacts et contradictoires, que l'ennemi avait conçu un vaste plan d'attaque, et que ses moyens d'exécution étaient immenses. Le danger était donc pressant. Déjà l'on avait perdu un temps précieux ; nos adversaires nous avaient prévenus sur presque tous les points de retraite. Dans l'ignorance où l'on était, au quartier-général, des grands mouvemens de l'armée de lord Beresford et de Sylveira, le maréchal Soult résolut de faire prendre une nouvelle position à son armée, en la couvrant de la Taméga et du Douro. En conséquence, le 9 mai, il envoya l'ordre au

général Lorges qui occupait Villa-de-Conde, de rallier les troupes sous ses ordres, et d'arriver en toute hâte à Amarante, par Guimarens. Le général Lorges ne pouvait être rendu à sa nouvelle destination que du 14 au 15 ; il convenait donc d'occuper Oporto jusqu'à cette époque, afin de pouvoir couvrir ce mouvement. Mais le projet du maréchal, de réunir son armée dans la province de Tras-os-Montes, ne pouvait plus être mis à exécution, ainsi que nous le dirons bientôt : il était déjà trop tard.

Le 10 mai, l'armée de lord Wellesley fit des mouvemens sur la Vouga, et la cavalerie ennemie était en présence de notre avant-garde. Quelle que fût la bonté des mesures prescrites par le maréchal, et des dispositions prises par les généraux Franceschi et Mermet, il n'était plus possible de résister, sur ce point, aux forces supérieures qui se présentaient ; et d'ailleurs, tout combat, sur la rive gauche du Douro, était désormais sans but, et ne pouvait amener aucun résultat. Le 9, un officier anglais, arrivé au quartier-général de la division Franceschi, avait fait part de l'intention qu'avait le général en chef ennemi d'attaquer le lendemain. Pendant toute la durée de la guerre de la Péninsule, les Anglais, sur le champ de bataille, ont donné maints exemples de pareils procédés : dans leurs projets d'attaque ils ont constamment agi avec la plus loyale franchise. Rarement ils ont cherché à surprendre un corps français quelque compromis qu'il fût ; ils lui ont presque toujours laissé un point quelconque de retraite. Avant d'employer la force des armes, on les a souvent vus tenter les moyens de persuasion, pour se rendre maîtres d'une position que notre faiblesse numérique ne nous permettait plus de pouvoir conserver sans imprudence et témérité. Nous aurons l'occasion d'expliquer les motifs d'une telle conduite de la part de nos ennemis.

Effectivement, le 10, la cavalerie anglaise et une division d'infanterie, sous les ordres du général-major Paget, arrivant par la route de Coïmbre et soutenues par d'autres

troupes, attaquèrent de front notre avant-garde, pendant qu'une autre division, commandée par le général Hill et débarquée sur la rive droite de la Vouga, près de la mer, cherchait à la tourner. Le général Franceschi fait face à ce double danger avec son sang-froid et son intrépidité accoutumés. Après avoir repoussé les Anglais qu'il avait devant lui, il se porte rapidement contre la colonne du général Hill, et la culbute ; le premier de hussards, sous les ordres du colonel Juniac, fournit une charge des plus brillantes. Manœuvrant alors par sa gauche, le général Franceschi se replie vers le soir, avec sa cavalerie et le 31.^{me} léger, sur les hauteurs de Feira.

Le 11 au matin, les généraux Mermet et Franceschi concentrèrent leurs troupes dans le camp de Grijo. L'ennemi ne tarda pas à s'y présenter, avec deux mille chevaux et quinze mille hommes d'infanterie ; en même temps, la colonne du général Hill longeait la mer, et une division, commandée par le général-major Murray, se dirigeait sur le Douro, au-dessus d'Oporto, afin de réunir des barques.

Les généraux Mermet et Franceschi se mirent en retraite ; il y eut quelques engagements. Le 47.^{me} de ligne, qui formait l'arrière-garde, montra beaucoup de résolution et se conduisit vaillamment. Ces divisions vinrent s'arrêter en avant du faubourg de Villa-Nova. A huit heures du soir, elles commencèrent à repasser le Douro. Le général Mermet vint se placer, en colonne par régiment, sur la route de Vallongo ; la division de cavalerie légère bivouaqua sur la rive droite, du côté de la mer.

Dans la journée du 11, le maréchal avait donné des ordres pour faciliter l'évacuation d'Oporto. Toutes les pièces de canon, que l'on pouvait emmener, ainsi que les bagages, devaient être réunis sur la route de Vallongo ; chaque fantassin devait être pourvu de cent cartouches, et chaque cavalier, de cinquante ; toutes les munitions, qui ne

pouvaient pas être emportées, seraient détruites ; les troupes devaient se tenir, dans leurs quartiers, prêtes à prendre les armes. Il était surtout expressément recommandé au général Quesnel, gouverneur de la ville, de ne laisser aucune embarcation sur la rive gauche ; de veiller à la garde de celles qui étaient sur la rive droite, et principalement de détruire le bac qui était au-dessus du couvent de la Serra. Tous ces ordres du Maréchal ne furent point exécutés avec la ponctualité si nécessaire dans la position où l'on se trouvait. Le gouverneur d'Oporto mit, dans l'accomplissement de ses devoirs, une négligence des plus blâmables.

Vers les deux heures du matin, de la nuit du 11 au 12, la rupture du pont, préparée par le colonel du génie Garbé, eut lieu, et les pontons furent incendiés. Le Maréchal, resté une partie de la nuit sur le quai, rentra à son quartier-général vers les quatre heures. Il se hâta de prescrire que le général Franceschi, avec la brigade du général Reynaud, serait chargé de surveiller la côte et de soutenir, au besoin, la retraite. Le général Delaborde devait appuyer cette arrière-garde ; le général Mermet devait établir ses brigades à Vallongo et à Baltar ; il lui était recommandé de porter la plus grande surveillance sur les bords du Douro. Le général Caulincourt, avec le 86. ^{me} de ligne et le 19. ^{me} de dragons était chargé de garder Amarante ; il devait placer le 18. ^{me} de dragons entre cette ville et Baltar.

Ainsi, dans la persuasion que la ligne du Douro était une barrière que l'ennemi ne pouvait franchir sans de grands préparatifs, les Français s'étaient bornés, dans la nuit du 11 au 12, et même dans la matinée du 12, à garder la route d'Amarante ; ils avaient négligé la surveillance importante de la rive droite, au-dessus et vis-à-vis de Villa-Nova, bien convaincus que les Anglais ne tenteraient un débarquement que du côté de l'embouchure du Douro. Le 12 au matin, chacun avait repris ses habitudes ordinaires, et la plus

grande sécurité régnait dans Oporto : on y était sans la moindre inquiétude sur les projets de l'ennemi.

Vers les six heures du matin, le chef de bataillon d'état-major Salel annonça, à un général, que les Anglais venaient de traverser le Douro. Malheureusement, on accordait habituellement peu de confiance aux rapports faits par cet officier ; on crut donc pouvoir, sans inconvénient, négliger son avis. Bientôt le bruit du passage de l'ennemi se répandit et parvint même jusqu'au maréchal, lequel chargea le gouverneur de s'assurer par lui-même de ce qui se passait sur le fleuve ; par une fatalité inconcevable, on ne prit point d'autres précautions. Le général Quesnel revint annoncer au maréchal que tout était tranquille et que même, aucun ennemi ne s'était encore montré sur la rive gauche.

Et cependant, le passage n'était que trop réel ! Les Anglais, aidés par les habitants, avaient traversé le fleuve ; ils allaient bientôt occuper une partie de la ville, et ils menaçaient de se rendre maîtres de la route d'Amarante.

Le général Georges Murray avait fait descendre au bac, au-dessus du couvent de la Serra, toutes les barques qu'il avait pu réunir ; il paraît même certain que le bac n'avait pas été entièrement détruit. Les troupes anglaises, parmi lesquelles se trouvaient les bataillons des gardes, commencèrent à passer dans la nuit du 11 au 12 ; les premières s'établirent dans un enclos et dans le parc de la maison de l'évêque. Le passage continuait en plein jour, en face du faubourg de la ville, au-dessus du pont, sans que les Français s'en doutassent. Déjà, du faubourg de Villa-Nova sur la rive gauche, des barques remplies de militaires, qui avaient ôté leurs habits, se mettent en mouvement ; de tous côtés, les habitants et les Anglais, montés sur des murs, se font des signaux. Jusque là, nos troupes demeurent dans la plus parfaite sécurité.

Enfin, vers les onze heures, le général Foy, que l'on trouvait partout où il y avait un service à rendre et une

nouvelle gloire à acquérir, monte sur une hauteur en face du couvent de la Serra, et découvre les mouvemens des Anglais. Il court se mettre à la tête du 17. ^{me} d'infanterie légère, et fait prévenir le général Delaborde. Le maréchal, averti par ce général, se porte en toute hâte au faubourg de Vallongo. On bat la générale : les troupes sont promptement réunies.

L'ennemi, en forces, occupait déjà la hauteur du séminaire, à l'entrée du faubourg, entre la route de Vallongo et le Douro. Le général Foy, avec son impétuosité ordinaire, marche contre lui et l'attaque. Le général Delaborde arrive avec le 70. ^{me} de ligne que conduit le général Arnaud. Le combat devient très-vif ; des deux côtés, l'on fait des efforts inouïs. Les généraux français et anglais sont pris et repris. L'ennemi, qui cherchait à se rendre maître de la route d'Amarante, est contenu ; mais il ne peut être forcé dans sa position : il se bat avec une grande résolution. Sur ces entrefaites nos autres troupes accourent au faubourg de Vallongo, pour prendre part à l'action ; dès que les régimens ont quitté les quais au-dessous du pont, toutes les barques de la rive droite sont amenées aux Anglais qui traversent le fleuve. Le 4. ^{me} léger et le 15. ^{me} de ligne sont alors attaqués, et se battent dans la ville.

Le général Foy fut blessé ; le général Delaborde, renversé de son cheval, eut de fortes contusions. Lord Paget, qui commandait une partie des troupes ennemies sur la rive droite, fut dangereusement blessé au bras ; il fut remplacé par le général Hill.

L'armée française se mit sur le champ en retraite, et le combat finit à une demi-lieue d'Oporto. Le général Franceschi arrêta l'arrière-garde à Vallongo. Les généraux Delaborde et Merle prirent position à Baltar ; le général Mermet alla s'établir sur la Souza. On trouva, à Baltar et à Parèdes, le 86. ^{me} de ligne et la brigade Caulincourt qui

n'avaient point encore pû opérer le mouvement ordonné dans la matinée.

L'évacuation d'Oporto se fit avec autant d'ordre que pouvait le permettre un mouvement aussi précipité. On y abandonna cinquante pièces de canon, non comprises celles enlevées aux Portugais. Plusieurs officiers et des membres de l'administration perdirent leurs bagages. On laissa dans les hôpitaux environ douze cents malades. Dès que ces infortunés avaient connu les mouvemens du départ de l'armée, tous ceux d'entre eux, qui pouvaient mettre un pied devant l'autre, s'étaient empressés de se traîner à la suite de nos colonnes. On en transporta autant que l'on pût sur les chevaux du train ; quelques escadrons de cavalerie vinrent aussi à leurs secours. Les misères et les privations de la retraite en firent périr un grand nombre ; quelques autres furent assassinés sur la route.

Des gardes furent laissées dans les hôpitaux jusqu'à l'entrée des Anglais qui les relevèrent avec un généreux empressement. Elles furent renvoyées et escortées jusqu'à nos avant-postes. Sous la protection des Anglais, nos malades furent respectés et même soignés.

La plupart des dispositions, arrêtées par le Maréchal dans la journée du 11, n'avaient point été exécutées. Les Anglais étaient déjà maîtres d'un faubourg de la ville, qu'on n'avait point encore songé à retirer les armes des malades et des blessés que l'on abandonnait. Au moment où le danger était le plus grand, le maréchal-des-logis Milo⁽⁶⁴⁾, du 22. ^{me} de chasseurs, avec quatre hommes, fut chargé d'aller porter l'ordre, dans les divers hôpitaux, de détruire les armes. Quelque célérité que ce brave sous-officier mît dans sa marche, il ne put réussir à remplir la mission périlleuse qui lui avait été confiée : assailli de tous côtés par des paysans armés, il eut deux hommes tués ; ce ne fut qu'à force d'audace et d'intrépidité qu'il parvint à se dégager et à rejoindre son régiment.

Il est évident que les Français avaient manqué de vigilance, et que l'ennemi venait de les surprendre dans Oporto. Notre intention n'est point de rechercher ici les noms de ceux dont l'étrange sécurité avait failli compromettre le salut de l'armée entière ; mais qu'il nous soit permis de signaler la conduite répréhensible du gouverneur d'Oporto ! Les fonctions importantes, confiées à ce général, lui faisaient un devoir de suivre d'un œil attentif les moindres mouvemens de l'ennemi, lorsque déjà il menaçait la ville. Au moyen des fonds mis à sa disposition, il lui eût été facile de connaître en partie les projets des Anglais qui n'avaient cessé d'entretenir de nombreuses intelligences dans Oporto. Non-seulement, au milieu du danger, le général Quesnel montre une confiance coupable, mais encore il néglige d'exécuter les ordres formels du maréchal de faire détruire le bac qui est au-dessus du couvent de la Serra ; il n'exerce même qu'une très-faible surveillance sur les barques amenées sur la rive droite et placées sous sa garde. Lorsqu'on va le prévenir que les Anglais ont effectué le passage, il persiste à regarder cet événement comme impossible ; chargé de vérifier, par lui-même, les mouvemens que l'ennemi peut faire sur le Douro, il revient annoncer que tout est tranquille sur la rive gauche, et qu'aucun Anglais n'y a encore paru.

Il est en outre positif que, depuis plus de quinze jours, beaucoup d'officiers anglais et portugais étaient dans Oporto et concertaient, avec les habitans, des projets d'attaque. Dans la journée du 11, un nombre considérable de soldats ennemis s'étaient introduits dans la ville, déguisés en paysans ; dès que le combat fut engagé, ces soldats se trouvèrent habillés et armés comme par enchantement ; ils favorisèrent le passage des colonnes anglaises, et assaillirent bientôt nos troupes.

Dans l'exécution de son plan, l'ennemi venait de montrer une assurance et une hardiesse qui prouvaient combien il

comptait, et sur notre sécurité grande et sur l'appui de la population. Les troupes, qui étaient débarquées, se défendirent avec opiniâtreté ; elles agirent avec beaucoup d'audace. A la sortie du faubourg de Vallongo, une vingtaine de cavaliers anglais, entraînés sans doute par leurs chevaux, se lancèrent au grand galop sur la route. Ils parvinrent à traverser plusieurs bataillons de notre infanterie, dont ils se faisaient ouvrir les rangs, en criant : Laissez passer ! Ils ne tardèrent pas à être reconnus ; tous furent tués.

Dans l'intérieur d'Oporto, les habitans n'avaient point pris part au combat contre les Français ; mais dès que la retraite parut décidée, le peuple des faubourgs assaillit les détachemens isolés, et se mit à piller les équipages. Cependant, la faible garnison du fort de Quéjo, arrivée au moment où les Anglais se rendaient maîtres de la ville, fut conduite, par des chemins détournés, à nos avant-postes. Plusieurs Portugais témoignèrent des regrets de notre départ ; quelques autres donnèrent des preuves d'amitié et d'attachement bien rares dans une telle guerre.

Après avoir évacué Oporto, l'armée française se trouvait donc engagée sur la route d'Amarante, où l'on espérait rejoindre le général Loison. Dans la matinée du 12, avant que le passage des Anglais fût connu, le Maréchal avait dépêché l'aide-de-camp Tholozé à ce général, pour l'instruire de la position respective des deux armées, pour l'engager à occuper les positions importantes de Mean-Frio et de Povia-de-Poyares, sur le Douro, et à revenir à Amarante, dans le cas où il trouverait des forces supérieures qui ne permettraient pas à l'armée de pouvoir se retirer par le Tras-os-Montes. L'aide-de-camp Tholozé arriva à Amarante vers les quatre heures de l'après-midi : le général Loison y était rentré la veille.

Ce général, parti le 8 de cette ville, avait poussé une reconnaissance vers Villaréal, et était venu coucher le 9 à Mean-Frio, où se réunirent, ce même jour, toutes les

troupes sous ses ordres. Les postes de la brigade Graindorges, établis sur les bords du Douro qui, en cet endroit, est très-encaissée, remarquèrent une grande agitation sur la rive gauche. Les paysans armés, qui s'y étaient réfugiés, faisaient entendre d'horribles menaces et tiraient sur tous les Français qu'ils apercevaient. Dans la nuit du 9 au 10, ils ne cessèrent de se tenir en alerte ; ce qui annonçait clairement les grands préparatifs qu'ils faisaient pour le lendemain.

Le 10, vers les cinq heures du matin, la colonne du général Loison se mit en marche pour remonter le Douro, la brigade Graindorges formant l'avant-garde. Elle prit la route qui, de Mean-Frio, descend rapidement jusqu'au fleuve et conduit en longeant la rive droite, à Torre-de-Montcorvo, en passant par Povia-de-Poyares. A environ une lieue de Mean-Frio, on aperçut de grands mouvemens sur la rive gauche ; on découvrit de nombreux paysans armés qui accouraient en toute hâte, en même temps que des femmes et des enfans s'empressaient de s'éloigner.

Tout-à-coup, une fusillade des plus vives vient assaillir nos troupes, qui toutes sont engagées sur la route tracée entre le Douro et une montagne escarpée, et présentent le flanc droit à l'ennemi. Les coups de fusils partent des maisons situées au bord de l'eau, de plusieurs retranchemens et des trous-de-loup qu'on a creusés dans le sable de la rive gauche. Forcés de défiler sous ce feu meurtrier, les Français reçoivent la mort sans pouvoir se défendre : leurs ennemis, encouragés par la présence d'un grand nombre de moines et de prêtres, poussent des cris de joie ; ils montrent d'autant plus d'audace et d'acharnement, qu'ils sentent bien qu'ils sont à l'abri de toute attaque de notre part. Dans les endroits où la route se rapproche le plus du fleuve, les Portugais, pendant la nuit, ont eu soin de détruire le parapet, afin que leurs coups soient plus certains. Les 17.^{me} et 27.^{me} de dragons,

qui marchaient avec la brigade Graindorges, sont forcés de mettre pied à terre et de s'arrêter dans ces passages dangereux : l'ennemi dirige alors tout son feu contre ces deux régimens. Immobiles au milieu d'une grêle de balles, nos dragons attendent avec un sang-froid héroïque une mort presque certaine ; ils tournent vers l'ennemi un regard calme et assuré. Plusieurs Français sont atteints ; presque toutes les blessures sont à la tête. Quel que soit le péril, on chemine lentement : déjà l'on approchait de Povoa-de-Poyares ; il fallait agir avec précaution. On trouva dans ce village l'avant-garde de l'armée portugaise qui occupait en forces une tête de pont ; pendant ce temps, de nombreuses troupes ne cessaient d'arriver du côté de Lamégo, et de passer de la rive gauche sur la rive droite : chaque instant amenait donc de nouveaux renforts à l'ennemi que le général Loison avait en tête. Ce général fait reconnaître Povoa-de-Poyares ; mais il n'ose l'attaquer sérieusement, dans la crainte, qu'en prolongeant trop le combat, il n'éprouve de grandes difficultés à opérer sa retraite qui devient indispensable. Il fait prendre à gauche à ses troupes, et, après les avoir laissées en position une partie de la journée, il les ramène, par des chemins détournés et à travers les montagnes à Mean-Frio. La brigade du général Sarrut, qui escortait l'artillerie, dut revenir par la même grande route ; elle eut ainsi doublement à souffrir du feu des paysans armés et postés sur la rive gauche du Douro. A dix heures du soir la fusillade durait toujours, et les régimens, sous les ordres du général Loison, n'étaient point encore tous arrivés à Mean-Frio où l'on bivouacqua.

Dans leur marche sur Povoa-de-Poyares, les troupes du général Loison, trop imprudemment engagées, avaient donné de nouvelles preuves de ce courage calme et résigné, indice certain d'une bonne discipline et de la force morale dont l'armée entière était animée. La légion du

Midi⁽⁶⁵⁾ qui formait la tête de colonne de la brigade Maransin, avait défilé par pelotons, au pas ordinaire, au son de la musique et des tambours, sous le feu de l'ennemi. Dans les momens où il était forcé de s'arrêter, ce régiment se formait par inversion à droite en bataille, et exécutait, avec une rare précision, des feux qui en imposèrent aux paysans portugais.

On fit des pertes assez considérables ; plusieurs officiers périrent. L'adjudant-commandant Coisel, chef d'état-major du général Loison, en allant porter des ordres à l'avant-garde, reçut, à la tête, un coup mortel. Cet officier distingué fut généralement regretté. Les généraux Loison, Heudelet, Maransin et le colonel Streiffler, de la légion hanovrienne, avaient eu des chevaux tués.

Cette journée du 10 fut témoin d'un grand nombre d'actes d'intrépidité et de dévouement. Des officiers et des soldats s'étaient précipités dans le Douro, pour aller attaquer les paysans armés de la rive gauche ; presque tous ces braves y avaient trouvé la mort. D'autres s'étaient exposés à mille dangers, en cherchant à enlever et à porter, sur leur dos, leurs camarades blessés. Mortellement atteint d'une balle, un sous-officier de dragons était étendu dans un endroit de la route le plus exposé au feu de la rive gauche. Livré aux tourmens d'une soif ardente, cet infortuné essayait envain de se traîner sur les bords du Douro, et ne cessait de réclamer, d'une voix défaillante, les bienfaits d'une mort prompte. Camarades, disait-il, par pitié, donnez-moi de l'eau ; ou bien, achevez-moi ! Forcés de garder leurs rangs, les premiers bataillons étaient passés sans pouvoir lui donner des secours qui eussent coûté la vie à plusieurs hommes. Enfin, le soldat Baudry, du 26. ^{me} de ligne, court vers le fleuve ; il en rapporte une marmite remplie d'eau. Les Portugais insultent ce brave par leurs cris, et dirigent sur lui un feu terrible ; mais jusque là, les balles semblent respecter un aussi beau

dévouement. L'intrépide fantassin lave la bouche ensanglantée du sous-officier, et verse sur sa blessure le baume d'une eau bienfaisante. Il ne borne pas là ses soins généreux ; il charge le sous-officier sur ses épaules et l'enlève. Déjà, il est sur le point de déposer son glorieux fardeau dans un lieu sûr, lorsqu'il vient lui-même à être frappé à mort. Il tombe en rendant le dernier soupir, et sa belle âme va dans les cieux recevoir sa juste récompense.

Les troupes ennemies, que l'on avait rencontrées à Povia-de-Poyares, appartenaient à l'armée portugaise commandée par lord Beresford. Ce général ennemi, arrivé, le 10 de grand matin, à Lamego, s'était hâté de faire passer ses colonnes sur la rive droite, afin d'exécuter, contre le général Loison, la partie du grand plan d'attaque arrêté par les généraux Anglo-Portugais, et dont il était chargé. Il rallia son armée, dans la journée du 11, et se disposa à suivre les mouvemens des Français.

Le 11 au matin, le général Loison et ses troupes quittèrent Mean-Frio, et revinrent prendre position à Amarante ; la brigade Sarrut et les 17.^{me} et 27.^{me} de dragons furent laissés en avant de cette ville, sur la rive gauche de la Taméga.

A peine les Français avaient-ils commencé leur marche rétrograde sur Mean-Frio, que les paysans armés s'étaient empressés de repasser le Douro. Ils s'étaient jetés avec avidité sur quelques bagages abandonnés sur la route, et avaient impitoyablement massacré les blessés qui n'avaient pu être enlevés. Notre arrière-garde entendait les cris déchirans de ces malheureux sans pouvoir leur porter le moindre secours. Dans la journée du 11, des paysans armés couronnaient les montagnes qui bordent la route, de Mean-Frio à Amarante, par où se retiraient les troupes du général Loison. Ils faisaient de fréquens signaux et poussaient des cris menaçans. Plusieurs compagnies de voltigeurs furent envoyées pour flanquer nos colonnes ; elles avaient l'ordre

de faire feu sur tous les Portugais qu'elles rencontreraient et d'incendier les habitations.

En évitant d'engager trop sérieusement ses troupes contre l'armée de lord Béresford, et en les ramenant à Amarante, le général Loison avait agi avec sagesse et avait rendu un grand service à l'armée ; car, dans l'état actuel des choses, il n'était plus possible aux Français d'opérer leur retraite par le Tras-os-Montès. Le duc de Dalmatie s'était décidé trop tard à se rendre maître des routes qui traversent cette province. Si, après l'évacuation d'Oporto, ce maréchal se fut dirigé sur Amarante, il eut évidemment compromis le salut de son armée. Lord Béresford, avec une grande partie de ses troupes, avait suivi le général Loison. Le 12, à quatre heures de l'après-midi, il attaque les troupes françaises placées sur la rive gauche de la Taméga. Le 36.^{me} de ligne, soutenu par le 27.^{me} de dragons qui fait une belle charge, repousse cette attaque et se conduit vaillamment. L'intention de lord Beresford était de s'assurer de la présence des Français sur la Taméga. Le lendemain, afin de nous couper entièrement la retraite, il remonte cette rivière, par la rive gauche, et marche vers Chaves où s'étaient déjà rendu l'armée de Sylveira et les troupes du général Babesta et du colonel anglais Robert Wilson.

Le général Loison ne pouvait plus rester, sans grand danger, dans la position qu'il occupait. Il écrit au maréchal, le 12 dans l'après-midi, pour l'informer de sa marche sur Pova-de-Poyares et de son retour à Amarante. Il lui fit connaître qu'il allait évacuer la rive gauche de la Taméga, et que, dans la nuit, il quitterait Amarante pour se rendre à Guimarens.

M. Tholozé, chargé de porter cette dépêche au duc de Dalmatie, partit à huit heures du soir ; il trouva le général Mermet à Penafiel, et apprit de lui l'évacuation d'Oporto.

Le Maréchal reçut à Baltar, le 13, vers les deux heures du matin, le rapport du général Loison, qui venait lui ôter tout espoir de retraite par le Tras-os-Montes. Bien qu'il dût y être préparé, cette fâcheuse nouvelle l'affecta péniblement. En effet, il n'était déjà plus permis de songer à prendre la route de Braga où l'ennemi pouvait nous prévenir ; d'ailleurs, en abandonnant la place de Valença, on s'était privé de tout point d'appui sur le Minho. La position des Français était donc des plus critiques, et rarement un général en chef s'était trouvé dans d'aussi cruels embarras. Cernés par près de cent mille ennemis, ils se voyaient pressés entre deux fleuves et une chaîne de montagnes sans chemins praticables. La moindre hésitation pouvait amener la perte totale de l'armée dont le salut allait dépendre du parti que prendrait son commandant en chef. La décision du Maréchal fut prompte et digne de sa réputation. Sans chercher à perdre du temps à des délibérations toujours trop longues, il voulut agir de sa seule inspiration ; il prit, sous sa responsabilité personnelle, les résultats des dispositions qu'il allait ordonner. C'est ici que commence le merveilleux de l'expédition. Jusque là, un général ordinaire, avec de telles troupes, eût peut-être obtenu les mêmes succès ; mais, pour tirer l'armée de la position désespérée où elle se trouvait, il fallait des talens bien supérieurs et surtout une énergie de caractère et une présence d'esprit peu commune.

L'armée ne pouvait être sauvée sans un grand sacrifice ; le maréchal sentit la nécessité de faire celui de toute son artillerie et de ses bagages. Il résolut, après avoir ainsi rendu ses mouvemens moins difficiles, de remonter la vallée de la Souza, par un sentier pratiqué sur la rive droite, et de gagner la petite ville de Guimarens, à travers les montagnes et sous la conduite d'un guide sûr. Pour l'exécution de ce plan, seul convenable dans les circonstances impérieuses où l'on se trouvait, des ordres

furent donnés pour réunir l'artillerie et les caissons dans une position assez belle, près du pont de Parèdes. Lorsque la brigade Caulincourt et le 86.^{me} de ligne, qui étaient sur la rive gauche de la Souza, eurent repassé ce pont, et lorsqu'il ne resta plus que l'arrière-garde à prendre le sentier que l'on allait suivre, on mit le feu aux caissons qui, en sautant, détruisirent les pièces de canon, et occasionnèrent deux fortes détonations. On détruisit également les voitures d'équipages ; plusieurs fourgons, assez richement chargés, durent être abandonnés. Le maréchal donna l'exemple, en faisant, le premier, le sacrifice volontaire de ses effets les plus précieux. Les minces équipages des officiers subalternes ne furent pas épargnés. On passa aussi la revue du butin des soldats ; tout ce qui n'était pas strictement nécessaire, fut jeté. On donna à chaque homme autant de munitions qu'il pouvait en porter. Plusieurs soldats refusèrent de prendre de l'argent que l'on abandonnait, et préférèrent se charger de cartouches. L'armée, ainsi allégée, se mit en route, en suivant des chemins étroits et difficiles ; elle parvint à gagner les hauteurs de Pombeiro, où l'on rejoignit la colonne du général Loison. Toutes nos troupes réunies se dirigèrent sur Guimarens ; dans la soirée du 13, le grand quartier-général, la 4. ^{me} division d'infanterie et les brigades Marizy et Sarrut s'y établirent. Le restant de l'armée bivouacqua sur les hauteurs.

Le 12, vers les onze heures du soir, le général Loison, après avoir fait allumer de grands feux, s'était retiré en silence et avait quitté Amarante, dont on avait barricadé le pont. Il ne fut pas suivi par lord Beresford qui, comme nous venons de le dire, marchait sur Chaves. Lors de sa jonction avec le Maréchal, la colonne du général Loison forma l'avant-garde ; elle arriva sur les hauteurs de Guimarens, à cinq heures de l'après-midi. Avant de descendre dans la ville, on envoya les voltigeurs de Paris, les 15. ^{me} et 32. ^{me}

d'infanterie légère, pour reconnaître si elle n'était point occupée par quelques corps ennemis. Guimarens était désert ; il y régnait un calme inquiétant. Peu de jours avant notre retraite, lorsque déjà la destruction de l'armée française leur paraissait inévitable, les habitans de cette ville coupable avaient égorgé un détachement que le lieutenant Hennuy, du 26.^{me} de ligne, avait amené d'Oporto, et plusieurs malades que ce régiment y avait laissés. Dans la crainte d'une juste vengeance, ils avaient tous pris la fuite.

Les troupes du général Loison venaient de marcher pendant vingt heures sans s'arrêter. Harassés de fatigues, les soldats étaient encore livrés aux plus cruelles privations ; depuis plusieurs jours ils étaient sans vivres. Dans sa marche, pour arriver à Guimarens, l'armée n'avait cessé d'être harcelée par les paysans armés qui, de rochers en rochers, suivaient ses mouvemens. Plusieurs hommes, malades ou accablés de fatigue et de misère, tombèrent entre leurs mains et périrent de la manière la plus affreuse ; quelques-uns furent jetés vivant dans les flammes ; d'autres furent horriblement mutilés. Trois dragons, qui faisaient partie d'un détachement commandé par M. de Saint-Geniez, lieutenant au 19.^{me} régiment et porteur d'ordres du Maréchal, venaient d'être pris par les Portugais ; on les trouva, dans le village de Lissa, cloués à un mur par les pieds et les mains ; ils respiraient encore. De telles atrocités donnaient lieu à de cruelles représailles. Des compagnies d'infanterie flanquaient la route, et tuaient tous les habitans qui se laissaient surprendre. De toutes parts, les maisons étaient incendiées, et l'arrière-garde mettait le feu aux villages qu'elle abandonnait.

A Guimarens, les troupes réunies s'occupèrent beaucoup, dans leurs conversations, des causes et des événemens de la retraite ; il courait dans les rangs les bruits les plus extraordinaires et les plus contradictoires ; chacun donnait

son avis et faisait son plan : les opinions étaient partagées. Cependant, d'une voix unanime, on repoussait toute idée de capitulation, et tous s'accordaient à mettre leurs espérances de salut dans la sagesse et l'énergie des mesures adoptées par le général en chef.

Le Maréchal fut rejoint pendant la nuit par le général Lorges et par le bataillon d'infanterie qui gardait Viana. Cent vingt malades avaient été laissés à Viana, et trois cents à Braga. Ces derniers furent mis sous la protection du vénérable évêque de cette ville ; ce digne prélat leur fit donner des soins, et, dans sa charité toute chrétienne, il vint souvent leur offrir des paroles de consolation.

L'armée se trouvait entièrement réunie dans la nuit du 13 au 14 mai. Cette opération si difficile avait merveilleusement réussi ; elle était un coup de maître. Mais l'on courait encore de grands dangers ; pour en sortir heureusement, il fallait que le général en chef manœuvrât avec toute l'habileté d'un grand capitaine ; c'est ce que fit le Maréchal. Au lieu de prendre la route de Guimarens à Braga, il ordonna la destruction de l'artillerie des généraux Loison et Lorges, et dirigea son armée à travers les montagnes qui aboutissent au défilé de Carvalho-de-Este. Le 14 au matin on se mit en marche : malgré un temps affreux et le mauvais état des chemins, on fit une forte journée. La division Heudelet, qui formait l'avant-garde, ainsi que le grand quartier-général, arrivèrent à Pova-di-Lanhoso où s'était livrée la bataille du 20 mars. Les autres troupes suivirent ce mouvement. En expiation du massacre de nos malades, l'arrière-garde avait incendié une grande partie de Guimarens.

Le 15 au matin, en attendant que la division Lahoussaye, envoyée en reconnaissance dans la direction de Braga, fut rentrée, le Maréchal réunit son armée sur les divers mamelons qui avoisinent San Joao-del-Rey. Long-temps séparés, les régimens se revirent avec joie. De tous côtés l'on courait dans les rangs, chacun demandait avec un

inquiet empressement des nouvelles d'un parent ou d'un ami. Après tant de dangers, l'on était heureux de se retrouver et l'on s'embrassait de bon cœur. L'on put se convaincre alors que les malheurs de la retraite étaient extrêmement exagérés, et que les pertes se bornaient au sacrifice de l'artillerie et des bagages, fait volontairement. Les troupes étaient dans un état satisfaisant ; quoique livrées à toutes les souffrances physiques, elles n'avaient rien perdu de leur force morale ni de leur confiance en leurs chefs.

Nos dragons avaient rencontré, à une lieue de Braga, quelques patrouilles ennemies. Sir Arthur Wellesley ne s'était avancé le 13 qu'avec les plus grandes précautions. Il avait envoyé une forte avant-garde sous les ordres du général Georges Murray, sur la route d'Amarante, mais ayant appris que le duc de Dalmatie se dirigeait sur Braga, il se mit en marche pour cette ville, où il arriva le 15 au soir : l'armée française l'avait déjà devancé d'un jour.

Avant que la 4.^{me} division d'infanterie eut quitté ses bivouacs, on acheva de détruire les bagages qui lui restaient. Les havre-sacs des soldats furent de nouveau strictement visités ; le butin, qui n'était pas indispensablement nécessaire, fut jeté et remplacé par des cartouches. On ordonna d'abandonner et même de mutiler les bêtes de somme que les régimens avaient à leur suite, et qui nous avaient rendu les plus grands services en transportant nos malades et le peu de provisions que l'on trouvait. Quoique brutalement repoussés, ces intéressans animaux s'obstinaient, au moment du départ, à suivre le mouvement des colonnes ; ils regardaient tristement les soldats qui s'éloignaient et semblaient vouloir leur reprocher leur ingratitude.

L'armée se mit en marche, la gauche en tête, c'est-à-dire que la division Heudelet, soutenue par la brigade Vialannes, formait l'avant-garde. Tous les équipages

restans, les malades et les chevaux de train composaient la colonne du centre, et étaient sous les ordres du général d'artillerie Bourgeat. La 4.^{me} division de dragons, les 3.^{me}, 2.^{me} et 1.^{re} divisions d'infanterie formaient la droite ; elles étaient destinées à soutenir la retraite contre les Anglais. Le Maréchal, juste appréciateur de la conduite tenue par le général Loison, lui confia le commandement de l'avant-garde.

Ce n'était pas assez de tant de fatigues et de privations ; le ciel réservait d'autres épreuves à nos troupes. Depuis quelques jours, il n'avait cessé de pleuvoir : à mesure que les circonstances devenaient plus difficiles pour nous, la pluie et le vent redoublaient de force. Par le temps le plus affreux, l'armée atteignit, dans la soirée du 15, le misérable village de Salamonde. On bivouacqua au milieu des rochers et sur le penchant de plusieurs montagnes arides. Non-seulement on était sans vivres aucuns, mais on ne put parvenir à se procurer du bois pour se réchauffer ; l'eau qui tombait par torrens et l'impétuosité du vent ne permirent pas de pouvoir tenir les feux allumés : quoique harassés de fatigues et exténués de besoins, les soldats ne purent goûter le moindre repos. A de telles souffrances venaient se joindre de grands dangers. Encore quelques heures, et il ne serait peut-être plus possible de sauver l'armée ; on était au moment le plus critique de la retraite. Le Maréchal apprit à Salamonde que la route de Chaves était fortement occupée par l'armée portugaise, et que le pont de Ruivaens, sur le Cavado, était coupé et gardé par douze cents hommes, ayant du canon. Il ne restait plus, pour pouvoir gagner la Galice, que la petite route de Montalègre. On fut instruit que des paysans armés travaillaient depuis le matin à détruire le pont de Puente-Nuovo, sur le Cavado, qui traverse cette route de Montalègre, non loin de Salamonde.

Il n'y avait pas une minute à perdre pour prévenir les desseins de l'ennemi, en s'emparant du Puente-Nuovo. Du succès de cette opération dépendait en grande partie le salut de l'armée qui ne devait pas tarder à être attaquée par toutes les forces anglo-portugaises. Afin d'en mieux assurer la réussite, le Maréchal confie l'exécution de ce coup de main au major Dulong, auquel il laisse la faculté de prendre cent hommes d'élite qui doivent agir sous ses ordres ; quelques sapeurs et un officier du génie l'accompagnent.

Le major Dulong, avec les carabiniers et voltigeurs du 15.^{me} d'infanterie légère, habitués à tout entreprendre sous un pareil chef, quitte le bivouac de Salamonde vers les dix heures du soir. Une obscurité profonde et un orage épouvantable favorisent ses projets de surprise. Il descend par des sentiers détournés et rapides, au milieu des rochers et des broussailles jusqu'à la rivière, il arrive au pont sans être entendu. Le plancher de ce pont était détruit ; mais quelques poutres avaient été laissées, afin d'entretenir momentanément la communication entre les deux rives. Les premiers carabiniers se hasardent sur ces poutres que l'humidité rend glissantes ; une sentinelle ennemie, placée à la dernière arche, est surprise, elle est frappée de plusieurs coups de baïonnette et jetée dans le torrent. La rivière est ainsi franchie. La faible lueur d'un feu presque éteint fait découvrir le poste à vingt pas du pont. Les paysans qui le composent, retirés contre un rocher et sous un abri de feuillages, sont dans la plus grande sécurité. On s'élance sur eux : ils sont tous égorgés sans qu'il soit tiré un seul coup de fusil.

Le 16, à la pointe du jour, la division Heudelet prend les armes et descend au pont de Puente-Nuovo. Le Maréchal, le général Loison et le général Ricard, chef d'état-major général, s'y étaient également rendus. On acheva de travailler au rétablissement de ce pont. Tous les sous-

officiers et soldats, porteurs de sabres, furent employés à couper les branches d'arbres, afin d'aider à l'exécution des travaux ordonnés. La colonne du général Loison put alors passer en entier sur la rive droite du Cavado. Elle ne tarda pas à se mettre en mouvement, pour se porter à Puente-Misarella, près du village de Villa-de-Ponte. Ce pont, construit d'une seule arche, est bâti en pierres de taille. Il était gardé par six cents paysans armés qui, après en avoir fortement barricadé l'entrée, travaillaient à le détruire. On y arrive en remontant le vallon par un chemin étroit, pratiqué au bas de plusieurs masses de rochers à pic et le long d'un précipice, au fond duquel coule la rivière de Misarella. Ce chemin était coupé et obstrué par des abattis. A la sortie du pont, on monte au village de Villa-de-Ponte, par une rampe rapide qui forme plusieurs contours ; les paysans armés s'y étaient retranchés par étages ; ainsi embusqués de l'autre côté de la rivière, ils avaient un immense avantage sur les Français qui étaient forcés de défiler à découvert devant eux. Les voltigeurs de Paris, qui marchaient les premiers, sont accueillis par une vive fusillade et se retirent. Le major Dulong, suivi par les deux bataillons des 15.^{me} et 32.^{me} légers, se met à leur tête. Cette petite colonne, dirigée par le général Graindorges, s'élance au pas de charge sur le pont, et cherche à en forcer le passage. Dans l'intention de répondre au feu des Portugais, la plus grande partie du bataillon du 32.^{me} léger quitte le chemin et gagne une hauteur à droite. Ce faux mouvement produit quelque hésitation, et peut compromettre le succès de l'attaque ; mais le 26.^{me} de ligne et la légion hanovrienne s'empressent de soutenir le 15.^{me} léger qui parvient à passer le pont. Les paysans, intimidés par l'audace de nos soldats, sont débusqués d'une position qui, défendue par des troupes réglées et attaquée avec moins d'intrépidité, eût été inexpugnable ; ils

prennent la fuite et sont poursuivis au-delà de Villa-de-Ponte.

Le général Graindorges, avec sa bravoure accoutumée, chargea les Portugais, aux premiers rangs de nos tirailleurs. Dans cette attaque, quelques officiers furent blessés ; parmi eux, se trouvait l'adjudant-major du 15. ^{me} léger. Au moment où il cherchait à franchir les obstacles élevés en avant du pont, le major Dulong est atteint d'une balle qui le frappe à la joue gauche. Ce brave officier paye ainsi de son sang le double service que, dans la même journée, il vient de rendre à l'armée. Appuyé contre un rocher, il encourage du geste les soldats qui passent devant lui, et ne consent à recevoir des soins que lorsque l'ennemi a été mis en déroute.

Le Maréchal, averti des obstacles que l'on rencontrait à Puente-Misarella, s'y était rendu en toute hâte. Il y était arrivé, après que le passage avait été forcé. Trompé sur l'intention qui avait présidé au mouvement opéré sur la rive droite, par le 32. ^{me} léger, il adressa de vives réprimandes à ce bataillon, en exceptant, toutefois, de ses reproches le commandant Martinelli et quelques autres officiers qui n'avaient pas quitté le chemin où les Portugais dirigeaient leur feu. Il donna à la brigade Graindorges les justes éloges que lui méritait sa conduite.

Les premiers bataillons trouvèrent quelques rations de pain à Villa-de-Ponte où l'on apprit que de forts détachemens de l'armée portugaise étaient attendus, afin d'occuper cette formidable position. Les troupes de l'avant-garde s'y arrêtaient peu de temps ; en se remettant en marche, elles défilèrent devant le Maréchal qui adressa une allocution à chaque bataillon. Il ordonna aux généraux et aux chefs de corps d'éviter d'engager la fusillade avec les Portugais, et de mener leurs troupes à la baïonnette sur l'ennemi.

En faisant le sacrifice de l'artillerie, et en abandonnant la plus grande partie des bagages, l'armée avait eu la facilité de pouvoir se retirer par des sentiers presque impraticables. Tantôt, nos colonnes grimpaient sur la cîme de hautes montagnes escarpées, tantôt, elles s'engageaient dans des ravins d'une profondeur effrayante. En quittant Salamonde, on était descendu dans un affreux défilé où deux hommes pouvaient à peine marcher de front : à droite étaient des rochers à pic, et à gauche, le Rio-Caldo, qui se jette dans le Cavado, roulait, dans des précipices, ses eaux mugissantes. Ce chemin difficile était encore coupé par des torrens rapides, et la marche des troupes était retardée par des ponts étroits qu'il fallait réparer. Si, pendant que les colonnes anglaises arrivaient sur nos derrières, par la route de Braga, les Portugais de Sylveira et de lord Beresford se fussent montrés sur le chemin de Montalégre, notre armée eût couru les plus grands dangers. Quels que fussent et l'énergie des chefs et le courage des soldats bien déterminés à mourir les armes à la main, il était à craindre que, dans une telle position, les Français n'eussent succombé sous les coups de leurs nombreux ennemis. De toute manière, nos troupes ne pouvaient soutenir qu'un combat désavantageux. Lors de la destruction des caissons, chaque fantassin avait reçu plusieurs paquets de cartouches ; mais la pluie, qui tombait par torrens, les avait gâtés au point qu'il devenait presque impossible de tirer un seul coup de fusil. Dans un pays hérissé de difficultés, il ne restait, pour toute défense, que la ressource désespérée de courir à la baïonnette sur l'ennemi.

L'armée était encore entassée dans ce passage dangereux, entre le Puente-Nuovo et le Puente-Misarella, lorsque deux escadrons de cavalerie légère et la 1.^{re} brigade de la 1.^{re} division d'infanterie, sortant de Salamonde pour descendre au pont du Cavado, furent attaqués par une forte avant-garde anglaise : quelque

confusion se mit dans nos rangs ; on se précipita en foule sur le pont qui se rompit à moitié. Plusieurs cavaliers furent jetés dans les précipices et ne purent être secourus. Ces mouvemens de terreur panique s'étaient promptement communiqués aux autres colonnes ; il en résulta des désordres dans les équipages. On coupa les jarrets à beaucoup de mulets et de bêtes de somme qui gênaient la marche des troupes ; les bagages et les papiers, qui jusque là, avaient été sauvés, furent perdus. Dans ce moment critique, le général Raynaud⁽⁶⁶⁾ se met à la tête de six cents hommes d'élite et marche à l'ennemi aux cris de vive France ! il arrête les Anglais ; effectuant alors le passage du pont du Cavado, il continue, en bon ordre, sa marche rétrograde, et vient bivouacquer au village de Villa-de-Ponte. La colonne du général Loison, le grand quartier-général et les divisions de dragons furent s'établir au village de Peneda.

Depuis la nuit du 12 au 13, le temps n'avait cessé d'être affreux. Parmi tant de misères, on éprouvait encore la plus cruelle des privations, celle du sommeil. Les troupes n'arrivaient dans leurs positions que long-temps après la nuit close ; elles se remettaient en marche avant le point du jour. Ces heures de halte ne pouvaient être employées à goûter un sommeil réparateur ; on en profitait pour se construire un faible abri et pour se préparer quelque nourriture. Les difficultés d'avoir des vivres étaient si grandes que, depuis huit jours, la plupart des soldats n'avaient vécu que de maïs grillé ; plusieurs, ne pouvant résister à d'aussi fortes privations, mouraient de misère. Quelque grandes que fussent, dans cette retraite, les peines et les fatigues de la cavalerie obligée, la plupart du temps, de marcher à pied et de traîner les chevaux par la bride, elles ne peuvent être comparés aux souffrances sans nombre qu'endurait l'infanterie. Une pluie continuelle et des chemins détestables, dans des rochers aigus avaient

entièrement détruit la chaussure ; beaucoup de fantassins marchaient pieds nus. Quelques-uns de ces infortunés, accablés sous le poids de leurs maux, restaient étendus sur la route ; ils attendaient avec indifférence le sort cruel que leur réservaient les Portugais. Presque tous les malades et les blessés, échappés des hôpitaux d'Oporto, périrent de cette manière. Les régimens de cavalerie en recueillirent plusieurs et parvinrent à les soustraire à la rage des paysans armés.

Le 17, l'armée continua son mouvement retrograde. Pendant la nuit, on avait entendu quelques coups de canon que l'ennemi tirait pour servir de signaux ; on en avait conçu de l'inquiétude. Dans la crainte que l'armée portugaise ne l'eût devancé dans la ville de Montalègre, le Maréchal, à la tête de la 4. ^{me} division de dragons, gagna une haute montagne d'où l'on pouvait découvrir au loin ; on ne vit point d'ennemis. Vers les neuf heures du matin, la division Heudelet parvint à Montalègre et y resta une heure. Le duc de Dalmatie s'arrêta dans cette ville où vint se réunir le restant de l'armée ; la colonne du général Loison poussa jusqu'au défilé de Corticas. Une reconnaissance fut envoyée sur la route de Werin. Le 47. ^{me} de ligne fut placé, à l'arrière-garde, sous les ordres du général Franceschi. Dans la nuit du 17 au 18, on aperçut, sur des montagnes, les feux des Portugais ; ils arrivaient un jour trop tard ; l'armée française les avait gagnés de vitesse.

Après une forte marche, les troupes du général Loison arrivèrent le 18 au soir à Allaritz, où elles couchèrent. Le restant de l'armée, surpris par une nuit des plus obscures, fut forcé de bivouacquer sur les hauteurs de Penama. Il tombait une pluie froide et il fut impossible, faute de bois, d'allumer des feux.

Ce même jour, l'armée anglaise entra à Montalègre, où sir Arthur Wellesley, voyant que les Français avaient réussi

à lui échapper, prit le parti de s'arrêter. Deux mille hommes d'infanterie et trois à quatre mille chevaux de son armée rejoignirent, au passage de la rivière de Salas, notre arrière-garde qui, rangée en bataille, fit si bonne contenance qu'elle en imposa à l'ennemi : les Anglais n'osèrent rien entreprendre contre elle.

Le 19 au matin, le grand quartier-général et les autres divisions descendirent à Allaritz. On y fut informé que quarante mille Portugais étaient réunis à Chaves, et qu'ils avaient commandé des vivres sur la route de Werin, Jinzo et Allaritz. Ce même jour, dans l'après-midi, l'armée française arriva à Orensé. Il régnait aux approches de cette ville une solitude inquiétante ; on craignit un moment que le pont sur le Minho ne fut coupé et occupé par des paysans armés : on marchait avec précaution. On ne tarda pas à sortir de l'inquiétude où l'on était ; une députation, ayant un drapeau blanc, vint porter à notre avant-garde des paroles de soumission et d'amitié.

Les habitans d'Orensé, rassurés par la conduite qu'on avait tenue à leur égard, en allant en Portugal, ne s'étaient pas enfuis. On rencontra quelques provisions dans cette ville. La plus grande partie des troupes furent établies sur la rive droite du Minho. L'arrière-garde s'arrêta entre Toran et Séjalbo, sur la rive gauche, et la division Delaborde, pour soutenir cette arrière-garde, fut placée à Séjalbo.

L'armée, pendant la journée du 20, séjourna à Orensé ; elle y trouva du vin, et par conséquent l'oubli d'une partie de ses souffrances. L'ennemi avait cessé de nous suivre ; seulement une reconnaissance de trois cents chevaux se présenta ; mais elle se retira au plus vite, lorsque le général Franceschi eut fait contre elle, des démonstrations d'attaque.

Le duc de Dalmatie apprit, à Orensé, que le maréchal Ney, avec une division d'infanterie et sa brigade de cavalerie légère, s'était rendu dans les Asturies, pour y agir contre le marquis de la Romana ; que les insurgés, profitant

de l'absence de ce Maréchal, avaient formé des rassemblemens nombreux, et que le général Mahi, à la tête d'une vingtaine de mille hommes, bloquait étroitement la ville de Lugo où quelques bataillons français s'étaient enfermés.

Après tant de pertes et d'aussi grandes fatigues, l'armée avait besoin de gagner le plus promptement possible une province de l'Espagne, où l'on pût trouver tous les secours nécessaires. Cependant, bien qu'il eût la facilité de se retirer dans le royaume de Léon et dans la Castille, par le val d'Orès, le maréchal Soult prit la résolution de voler au secours de Lugo, et d'opérer par-là sa jonction avec le 6.^{me} corps. En conséquence, l'armée partit d'Orense le 21, et poussa jusqu'à Chantada ; le 22, elle vint à Gutin. Le même jour, le général en chef envoya en avant un détachement de l'avant-garde qui devait pousser jusqu'à Lugo, afin d'avoir des nouvelles de l'ennemi et d'instruire la garnison de notre arrivée. Le 23, dans la matinée, on arriva à Lugo, où logea le quartier-général ; les divisions furent établies au bivouac autour de la ville.

Les troupes de l'armée de Portugal saluèrent, par des cris de joie, et leur rentrée en Espagne et leur réunion au 6.^{me} corps. Après une privation de sept mois, on reçut des nouvelles générales de France ; on apprit avec enthousiasme les victoires remportées, dès l'ouverture de la campagne, en Allemagne. Les bruits sinistres, répandus pendant la retraite, cessèrent tout-à-coup. Chacun sentit renaître son courage ; on se livra avec confiance à l'espoir d'un avenir moins défavorable.

CHAPITRE VII.

Sixième corps. — Séjour à Lugo. — Reprise de l'offensive ; opérations contre l'armée de la Romana. — Arrivée à Puebla-de-Senabria, à Benavente et à Zamora. — Les Guérillas ; le général Franceschi. — Le duc de Dalmatie, nommé commandant en chef des 2.^{me}, 5.^{me} et 6.^{me} corps d'armée, reçoit l'ordre de marcher contre l'armée anglaise. — Préparatifs d'expédition dans la vallée du Tage.

TENTÉE au moment où, dans la Péninsule, l'hydre de l'insurrection générale levait de tous côtés ses têtes menaçantes, la seconde invasion du Portugal ne pouvait avoir qu'une issue funeste. Ce n'est point dans les dispositions arrêtées par le général en chef, ni dans l'attitude de l'armée qu'il convient de chercher les causes du non-succès d'une entreprise que tout concourait à faire échouer. Cette expédition ne pouvait réussir, parce qu'elle eut lieu dans des circonstances tout-à-fait inopportunes, et parce que les moyens d'exécution, confiés au duc de Dalmatie, étaient d'une insuffisance bien reconnue. Les opérations de l'armée, sous les ordres de ce Maréchal, se rattachant à un plan général, cette armée devait nécessairement se trouver compromise, dès l'instant où les autres corps, qui étaient chargés d'appuyer ses mouvemens, resteraient dans l'inaction et n'opéreraient pas une diversion devenue indispensable.

Les seuls reproches, que l'on pourrait rigoureusement adresser au général en chef du 2. ^{me} corps, sont d'avoir

partagé l'erreur de Napoléon sur la nature de cette nouvelle guerre et sur les moyens extrêmes de la résistance désespérée qu'on lui opposerait. Eclairé par la triste expérience de la première campagne, le Maréchal aurait pu mieux apprécier les difficultés insurmontables dont il serait entouré, et obéir moins fidèlement aux ordres qu'il avait reçus et que la gravité des circonstances, où l'on se trouvait, ne permettait déjà plus d'exécuter à la lettre. L'insurrection générale de la Galice aurait dû lui donner un avertissement salutaire, et le porter à agir avec cette sage circonspection et cette prudente timidité qui, en les retenant sur la frontière portugaise, allaient régler la conduite du général Lapisse et duc de Bellune. Depuis son entrée en Espagne, le maréchal Soult avait volé de succès en succès, et n'avait point connu d'obstacles invincibles. Avec les officiers et les soldats qu'il commandait, il avait cru qu'il devait tout entreprendre et qu'il pouvait même aller jusqu'à tenter l'impossible ; un tel excès de confiance trouvera facilement son excuse.

Après la marche victorieuse sur Oporto et la prise hardie de cette ville, le duc de Dalmatie avait conservé trop longtemps le fol espoir de pouvoir, à l'aide de la coopération des troupes du général Lapisse et du premier corps, continuer son mouvement d'invasion sur Lisbonne ; il s'était fait illusion sur les forces considérables qui devaient agir contre lui. Séduit par de fausses protestations d'amitié et de trompeuses apparences de soumission, il s'était décidé beaucoup trop tard à opérer un mouvement rétrograde. Sa trop grande sécurité, sur les bords du Duro, avait failli amener les résultats les plus funestes. La retraite précipitée d'Oporto, la perte de toute l'artillerie et des bagages, si elles inculpent la vigilance de quelques chefs chargés de garder les rives du fleuve, peuvent aussi être attribuées à l'indécision du général en chef et à la détermination tardive, qu'il prit, de rentrer enfin en Espagne. La conduite du général Loison ne peut avoir

influé en rien sur ces tristes événemens : la manière dont le Maréchal l'accueillit, lors de la réunion à Guimarens, et les commandemens importants qu'il lui confia, dans les momens les plus difficiles, prouvent suffisamment qu'il était satisfait des opérations de ce général dans le Tras-os-Montes. Et d'ailleurs, lorsque le général Loison reçut l'ordre de pousser de fortes reconnaissances sur les routes de Chaves, Bragance et Torre-de-Montcorvo, il n'était déjà plus possible à l'armée française de pouvoir se retirer dans ces directions sans compromettre sa sûreté. Les mouvemens de retraite eussent dû commencer dès le lendemain du passage audacieux du pont d'Amarante.

Mais ces fautes légères furent promptement réparées. Après la surprise d'Oporto, le maréchal Soult comprit merveilleusement tous les dangers de sa position. Il sut trouver, dans les ressources de son génie et dans l'énergie de son caractère, les seuls moyens de salut qui existassent pour nous. Sous un général moins habile, l'armée eut renouvelé la catastrophe de Baylen, ou plutôt elle fût restée ensevelie dans les défilés affreux du Portugal. Pour échapper aux périls imminens dont on était entouré, il fallait gagner l'ennemi en vitesse, et, par une marche hardie et rapide, il fallait prévenir nos nombreux adversaires sur tous les points dangereux. Un seul moment d'hésitation pouvait amener les plus grands malheurs. Le Maréchal se décide, de son propre mouvement, à faire le sacrifice volontaire de toute son artillerie et de ses bagages ; aidé du corrégidor de Braga et du curé de Guimarens, qui lui procurent un guide sûr, non-seulement il dirige, mais il entraîne son armée hors du Portugal, et la reconduit heureusement en Galice. Les troupes conservent leurs drapeaux et leurs armes ; la cavalerie et l'artillerie ramènent leurs chevaux. Lors de l'arrivée à Lugo, on compte dans les rangs environ dix-neuf mille hommes⁽⁶⁷⁾ ; et trente-neuf drapeaux, pris aux Espagnols et aux

Portugais, sont envoyés en France. Certes, il était impossible de se tirer d'un mauvais pas, et de sortir d'un grand danger d'une manière plus heureuse et plus satisfaisante.

L'armée avait parcouru en douze jours l'espace de quatre-vingts lieues que l'on compte d'Oporto à Lugo. Pendant cette marche forcée, les troupes se signalèrent par une patience héroïque et par quelques actes d'une audacieuse bravoure. Livré aux soins d'un travail continuel, le Maréchal ne cessa de donner l'exemple du zèle le plus infatigable. Dans les momens les plus pénibles de la retraite, il fut utilement secondé par les talens et l'activité du général Ricard, chef d'état-major-général, qui rendit, en cette importante occasion, de nouveaux services à l'armée et à son pays.

Les généraux anglo-portugais, bien qu'ils pûssent disposer de moyens immenses pour agir contre nous, n'avaient pas mis, dans l'exécution de leur plan de destruction de l'armée de Portugal, l'habileté et surtout la vigueur nécessaires. Sur le point de réduire les Français à la nécessité d'une nouvelle capitulation, on eût dit qu'ils craignaient de les serrer de trop près, et qu'ils redoutaient le désespoir de tant de braves soldats bien décidés cette fois à périr glorieusement les armes à la main, plutôt que d'accepter, de la part de leurs ennemis, des conditions quelques avantageuses qu'elles fussent. Nul doute que, dans ces momens décisifs, la grande réputation du Maréchal et le courage bien éprouvé de ses troupes, n'aient servi à décider nos ennemis à mettre une prudente réserve dans leur mouvemens d'attaque. Plus justes que nos compatriotes, les Anglais et les Portugais ont été les premiers à donner à l'armée de Portugal les éloges que lui méritait sa belle retraite. Dans le sixième corps, on n'agit point à notre égard avec la même justice.

Dès le mois de février, lors de la poursuite de l'armée de sir John Moore, des sentimens de rivalité et de jalousie

avaient déjà éclaté entre les soldats des maréchaux Soult et Ney qui eux-mêmes ne mettaient point, dans leurs relations journalières, l'harmonie nécessaire. Séparées du sixième corps depuis cette époque les troupes de l'armée du duc de Dalmatie, par suite des malheurs de la retraite, ne pouvait rentrer à Lugo que sous l'empire de quelques préventions fâcheuses. Il était presque certain que, sans égard pour les difficultés insurmontables de l'entreprise, on ne voudrait juger de leurs travaux que par les résultats définitifs, et que l'on pousserait même l'injustice assez loin, pour ne point leur tenir compte du haut courage qu'elles avaient déployé au milieu des événemens les plus critiques, ni de l'attitude imposante qu'elles avaient eu, en conservant intact l'honneur de nos armes. Après la défaite de l'armée anglaise en Galice, les soldats du maréchal Soult s'étaient montrés triomphans et fiers de leurs succès ; maintenant, ils paraissaient devant les vainqueurs des insurgés des Asturies, dans un état de dénûment et de misère. Leurs vêtemens en lambeaux, leurs pieds ensanglantés, leurs visages tristes et pâles attestaient leurs souffrances et contrastaient avec la situation où on les avait vus à la Corogne et à Santiago. La perte de l'artillerie et des bagages, l'argent, dont plusieurs d'entre eux étaient possesseurs, donnèrent lieu d'abord à des plaisanteries, ensuite à des critiques amères et même à d'infâmes calomnies. Ces propos injurieux firent naître plusieurs rixes qui ne s'arrêtèrent pas aux soldats, et auxquelles quelques officiers prirent part. Déjà, des reproches aussi peu fondés avaient été adressés, à Bordeaux et à Bayonne, aux corps de l'armée du général Junot par quelques-uns de ceux qui, maintenant, en étaient l'objet. Bientôt, nous verrons les régimens du sixième corps d'armée être appelés à partager les maux, les dangers et les malheurs d'une troisième expédition en Portugal. C'est alors que ces régimens apprendront à leur tour qu'il est, à la guerre, des événemens au-dessus de toute prévoyance humaine, et

contre lesquels l'habileté des généraux et la bravoure des soldats demeurent impuissantes ; c'est alors, qu'ils auront besoin de réclamer, pour eux-mêmes, les égards qu'ils refusaient au courage malheureux.

La garnison de Lugo, où commandait le général Fournier-Sarlovèze, était composé du 15. ^{me} régiment de dragons, de deux bataillons du 69. ^{me} et d'un bataillon du 76. ^{me} de ligne. Ces braves troupes, décidées à tenir jusqu'à la dernière extrémité , s'étaient vaillamment défendues. Bien que, dans diverses sorties, elles eussent éprouvé quelques pertes, elles avaient tué un grand nombre d'insurgés. Ceux-ci, sachant que le retour du maréchal Ney ne pouvait être éloigné, serraient la ville de très-près, et se flattaient de pouvoir l'enlever par un coup de main. Mais, frappés de terreur à l'approche inattendue de l'armée de Portugal qu'on leur avait dit être entièrement détruite, ils s'étaient retirés, en toute hâte, du côté de Mondonédo.

Battu près, de Werin par le général Franceschi, le marquis de la Romana, comme nous l'avons dit, avait indiqué à son armée des points de ralliement sur les confins de la Galice et des Asturies. En traversant, avec un corps de troupes, la grande route d'Astorga à Lugo, il avait enlevé à Villafranca un bataillon du 6. ^{me} d'infanterie légère. Quelle que fut la résistance opiniâtre qu'il avait opposée, ce bataillon avait été forcé de mettre bas les armes. Depuis lors, le marquis de la Romana avait travaillé activement à allumer, dans toute la Galice et dans les Asturies, l'incendie de l'insurrection générale. Il n'avait cessé d'inquiéter les régimens du sixième corps. Souvent vaincu, il ralliait ses troupes dans les montagnes, et revenait toujours à la charge. Avant la fin d'avril, cet infatigable adversaire s'était porté rapidement dans les Asturies, afin d'y nommer une autre junta centrale qui n'entravât pas les opérations militaires, et qui fût plus dévouée à la cause nationale. Instruit de ce mouvement du général espagnol, le maréchal

Ney, après s'être concerté avec les généraux Bonnet et Kellermann, était parti pour marcher contre lui.

Le maréchal Soult s'était empressé de se mettre en communication avec la Corogne, où il avait envoyé chercher des munitions et quelques pièces d'artillerie de montagne, les seules que l'on trouva en état de nous servir. Des petits bateaux armés, connus sous le nom de Trincadoures, étaient employés parfois à entretenir la correspondance entre cette ville et Bayonne. Le duc de Dalmatie fit usage de ce moyen hasardeux, pour renvoyer en France quelques officiers supérieurs malades ou blessés, et pour y faire passer de ses nouvelles. Il rendit au gouvernement un compte détaillé de la campagne. Ce rapport, entièrement écrit en faveur et dans l'intérêt des militaires et des administrateurs qui s'étaient particulièrement distingués, fut à peine lu, et resta sans effet. Napoléon était alors à l'apogée de sa puissance et dans toute la splendeur de sa gloire ; il n'avait pas encore connu de revers ; aussi, refusait-il la moindre récompense au courage malheureux ; tandis qu'il répandait avec profusion toutes espèces de faveurs sur ceux qui, en Allemagne, partageaient le bonheur de ses armes, il laissait dans le plus complet abandon les officiers et les soldats de l'armée de Portugal. Dans la position la plus critique, ces braves restaient même privés de tout secours.

Après tant de maux et de souffrances, loin de trouver à Lugo les soulagemens nécessaires, les troupes de l'armée de Portugal eurent à supporter de nouvelles privations. Elles étaient en grande partie bivouaquées, par un temps pluvieux, autour de la ville, n'ayant pour tout abri que de faibles baraques faites avec de la paille de seigle qui n'était malheureusement pas encore mûr. Lorsque, pour réparer leurs forces épuisées, ces troupes auraient eu besoin d'une bonne nourriture, à peine recevaient-elles un quart et même un huitième de la ration de pain ou de biscuit, trois ou quatre onces de viande et une très-faible ration d'eau-

de-vie. Le sel manquait totalement, et, faute de cet assaisonnement que rien ne peut remplacer, on était dans l'impossibilité de se préparer les alimens les plus indispensables.

On éprouvait aussi des peines infinies à travailler à la réparation de l'habillement et de la chaussure. Sur le point de marcher tout-à-fait pieds nus, la plupart des soldats imaginèrent de recouvrir leurs mauvais souliers avec les cuirs des bestiaux qui étaient abattus, et de se faire ainsi des espèces d'expardilles. Cette ressource fut d'une bien faible utilité ; dès que les chaleurs se firent sentir, le cuir, employé sans préparations, se retirait et blessait les soldats qui étaient bientôt forcés d'en débarasser leurs pieds. On distribua entre les divers corps de l'armée quelques centaines de paires de souliers qu'on avait fait venir de la Corogne : comme ils sortaient des magasins du gouvernement, ils ne purent servir plus de deux ou trois journées de marche.

Pour subvenir à des dépenses d'une nécessité absolue, on était sans un sou, et il devenait de toute impossibilité de pouvoir lever des contributions dans le pays. Dans un tel embarras, le Maréchal s'adressa de nouveau à ses troupes ; il ouvrit un emprunt qui produisit une somme de 125 mille francs.

On avait appris que l'armée de sir A. Wellesley n'avait pas dépassé Montalègre, et qu'elle s'était même hâtée de rentrer en Portugal, en se dirigeant par Oporto et Coïmbre, sur Thomar et sur Abrantès. Le but du général en chef anglais était d'observer les mouvemens que pourrait opérer le duc de Bellune qui avait fait trop tard quelques démonstrations hostiles contre la frontière ennemie. Le duc de Dalmatie attendait donc avec impatience le retour du maréchal Ney, afin de se concerter avec lui pour les opérations ultérieures des deux corps d'armée. Ce Maréchal arriva enfin à Lugo le 28 mai. L'expédition qu'il venait de faire dans les Asturies, de concert avec les

généraux Bonnet et Kellermann, avait été des plus heureuses. Le marquis de la Romana, battu sur tous les points, avait été forcé d'abandonner cette province. Il était descendu en Galice par la vallée du Cabe, et s'était dirigé avec une quinzaine de mille hommes vers Mont-Forte-de-Lemos.

L'entrevue des deux maréchaux Soult et Ney ne fut pas, dit-on, très-amicale. Il régna depuis lors, dans leurs rapports de service, une mésintelligence qui devait avoir dans la vallée du Tage des suites nuisibles aux succès de nos armes. Il fut cependant convenu entre eux, que le maréchal Ney agirait contre les généraux espagnols Llerano, Morillo et Carrera qui, rassemblés à Vigo, semblaient menacer la division Marchand placée à Santiago, et que le maréchal Soult marcherait contre l'armée de la Romana ; qu'après l'avoir dispersée, il irait s'établir à Puebla-de-Sénabria, et que de là, il continuerait de menacer la frontière de Portugal. Dès que ces dispositions eurent été arrêtées, le maréchal Ney partit pour la Corogne.

De son côté, le duc de Dalmatie n'attendait, pour se mettre en mouvement, que l'arrivée des pièces d'artillerie et des munitions qu'il avait envoyé chercher. Le 30 mai, il passa une grande partie de ses troupes en revue, et leur annonça que de nouvelles opérations allaient commencer contre l'ennemi. Pendant la retraite, quelques bruits, que l'armée de Portugal était destinée à rentrer en France pour s'y reposer, avaient circulé dans les rangs. Le Maréchal, dans ses allocutions, tira les soldats de l'erreur bien pardonnable où ils étaient, et leur fit savoir qu'il n'y avait de repos à espérer que lorsque les Anglais seraient entièrement chassés du continent, et que la Péninsule resterait calme et soumise.

Dans les derniers jours de mai, le Maréchal fit partir, sous le commandement du général Quesnel, les cadres des derniers escadrons des régimens de cavalerie, tous les

cavaliers démontés et plusieurs officiers blessés ou trop fatigués. Le général Bigarré fut envoyé à Madrid, auprès du Roi, afin de demander qu'on dirigeât au plus vite des fonds, de l'artillerie et des effets d'habillement et d'équipement sur Zamora.

Les mouvemens contre l'armée de la Romana commencèrent le 1.^{er} juin 1809. Ce même jour, le général Loison, auquel le Maréchal venait de nouveau de confier le commandement de l'avant-garde composée des dragons de la division Lorges et de la division d'infanterie Merle, se porta vers Mont-Forte de Lemos, et vint prendre position sur les deux rives de la Neyra. Le 3, il arriva à Mont-Forte où se rendit également le quartier-général qui était parti de Lugo le 2. Les autres divisions suivirent.

Les villages que l'on venait de parcourir pour arriver à Mont-Forte étaient, ainsi que les environs de cette ville, abandonnés par les habitans. On y trouva des vivres et surtout du vin dont on était privé depuis long-temps. L'armée bivouaquée autour des villages, entre le Minho et le Sil, séjourna quelques jours, afin de se reposer.

Quelque diligence qu'on eût faite, on ne put parvenir à atteindre l'arrière-garde de la Romana ; ce général avait passé le Sil sur plusieurs points et avait détruit les bateaux qui servaient de passage. En se retirant, il avait laissé une cinquantaine de malades à Mont-Forte, on les traita avec égards et on leur donna les mêmes soins qu'aux Français.

Comme ces dernières opérations, dirigées contre l'armée du marquis de la Romana, furent sans résultats importans, nous croyons devoir en abrégé les détails, afin d'arriver plus promptement aux événemens qui vont avoir lieu dans la vallée du Tage. Pendant trois semaines que dura cette expédition, il y eut à peine un engagement entre les deux partis. Le général espagnol se contenta de fatiguer les colonnes françaises, par des marches et des contre-marches, tandis que de nombreux paysans armés ne

cessaient de les harceler, en interceptant toute communication et en massacrant les hommes isolés. L'intention du marquis de la Romana était d'attirer de nouveau l'attention du duc de Dalmatie, et d'occuper une grande partie de nos forces, pendant que les armées espagnoles et anglo-portugaises préparaient un grand mouvement sur Madrid. Connaissant parfaitement les localités, et favorisé d'ailleurs par les habitans, il manœuvra, dans ces vues, avec beaucoup d'habileté, et sut prudemment éviter d'en venir aux mains avec ses redoutables adversaires.

Le 11, toute l'armée se mit en marche pour remonter le Sil jusqu'à Monte-Furado. La division Heudelet et la brigade Marizy restèrent à Mont-Forte. L'avant-garde, que commandait le général Loison, après avoir passé le Lor, rencontra des rassemblemens de paysans armés sur les deux rives du Sil. Ces insurgés firent feu sur nos troupes dès qu'elles furent à portée, et nous blessèrent plusieurs hommes. On envoya quelques compagnies de voltigeurs contre ceux qui étaient sur la rive droite, et, comme le jour était fort avancé, ou bivouacqua sur la croupe du mont Guiroja. Le 12, l'avant-garde continua sa marche ; harcelée par les ennemis de la rive gauche, elle arriva vers les trois heures de l'après-midi à Monte-Furado que l'on trouva occupé par une masse d'Espagnols. Le général Raynaud, avec le 4.^{me} d'infanterie légère, soutenu par le 15.^{me} de ligne et le 13.^{me} de dragons, fut chargé de déloger l'ennemi qui quitta bientôt Monte-Furado, pour gravir la montagne au-delà de l'ancien lit du Sil. Le général Raynaud suit les Espagnols ; il les atteint sur le plateau, en avant du village de Larouco, le culbute et leur tue beaucoup de monde. Après ce succès, l'avant-garde se rallie à Larouco où elle prend position. Les autres divisions, ainsi que la cavalerie légère, bivouaquèrent au village de Monte-Furado et dans les environs, sur la rive droite du Sil. Ce village de Monte-

Furado tire son nom d'un monticule, à travers lequel coule cette rivière.

Le 13, le général Loison reçut l'ordre de s'emparer du pont de Bibey, et de pousser son avant-garde jusqu'à El Burgo, sur la route d'Orensé. Le général Delaborde, avec sa division et la brigade de dragons Caulincourt, continua de remonter le Sil par la rive droite, et vint se placer à Rua, afin de calmer l'insurrection dans le val d'Orès. Le général Franceschi traversa le village de Larouco et vint prendre position à Bollo : delà, il envoya le 17 une reconnaissance vers Gudina. Le quartier-général et la 2.^{me} division s'établirent à Larouco. Le général Heudelet et la brigade Marisy, ayant été rejoints par la colonne que le général Rouyer conduisait de Lugo, quittèrent Mont-Forte le 13, et arrivèrent le 15 à Monte-Furado, où la 4.^{me} division reçut l'ordre de s'arrêter.

Le général Loison, en approchant de la Bibey, rivière qui coule entre deux montagnes à pic, trouva le pont fortement barricadé ; on travaillait même à le détruire. Quatre mille Espagnols, parmi lesquels se trouvaient des soldats de la Romana, en défendaient le passage. Sans s'inquiéter de la vive fusillade de l'ennemi, le 2.^{me} d'infanterie légère se précipite sur le pont ; le capitaine de voltigeurs Constade franchit le premier la barricade, et sa compagnie le suit. Le capitaine du génie Calmet et ses sapeurs débarrassent le pont. Le passage est forcé ; les Espagnols prennent la fuite, et la colonne française gravit sans obstacle la rive gauche. On poursuit les fuyards au-delà du pont de la Navea, et l'on prend position au village de Pineyro et à Puebla-de-Tribes, en ayant soin de faire garder le pont de la Bibey. Dans cette affaire, le 2.^{me} d'infanterie légère eut une vingtaine d'hommes tués ou blessés ; le brave capitaine Constade était parmi ces derniers.

Le 14, le général Loison se prépara à exécuter les ordres qu'il avait reçus de punir les Espagnols de la vallée de San-

Clodio de leur indigne conduite envers l'armée, lors du passage du défilé de San-Martin de Quiroja, et de faire subir un châtiment exemplaire au village de Castrode-Caldelas, dont les habitants, dans le mois de février, avaient massacré tout un escadron du 15. ^{me} régiment de chasseurs à cheval appartenant au sixième corps. Dès la première campagne en Portugal, le général Loison, à la tête de plusieurs colonnes mobiles, avait été chargé d'exercer de terribles et quelquefois de justes représailles, contre des villes ou villages rebelles et coupables. Dans ces expéditions, il s'était signalé par des actes d'une grande sévérité qui avait répandu la terreur parmi les Portugais. Son nom leur était devenu tellement odieux, qu'ils lui prodiguaient les épithètes les plus violentes et les plus grossières. Du haut de leurs montagnes, ils ne cessaient de vomir des injures contre ce général, et de le menacer du sort le plus cruel, si jamais il tombait vivant entre leurs mains.

Les troupes, envoyées au village de Castro-de-Caldelas, le trouvèrent désert. Après avoir dressé un poteau sur lequel était écrit le motif d'un pareil châtiment, on livra les maisons aux flammes ; le village en entier fut réduit en cendres. Dans la vallée de San-Clodio, toutes les habitations abandonnées furent incendiées ; on épargna celles dont les propriétaires firent soumission et jurèrent de mieux se conduire, à l'avenir, à l'égard des Français.

Le 16, le général Loison envoya une forte reconnaissance à Villarino-frio, sur la route d'Orensé. On fut informé que la Romana était parti précipitamment de cette ville, pour se porter vers Gudina, afin de pouvoir opérer sa jonction avec Chiavaria qui commandait un corps d'environ six mille hommes du côté de Puebla-de-Senabria.

Nous avons dit que le général Franceschi avait envoyé le 17 une reconnaissance à Gudina. Cette reconnaissance

rencontra une avant-garde de la Romana et eut un léger engagement avec elle.

Sur l'avis que cinq cents chevaux s'étaient présentés, le 18, sur la gauche de Bollo où se trouvait le général Franceschi, et que Chiavaria était arrivé au village de Porto, point important, le duc de Dalmatie fit opérer, le 19, un mouvement général à toute l'armée qui, dès son départ de Lugo, avait repris la domination de 2.^{me} corps. Le général Loison se porta, par la rive gauche de la Bibey, dans la vallée du Conso. Les autres troupes se dirigèrent sur Viana. On venait de se mettre en route, lorsqu'on aperçut de nouveau le détachement de cinq cents chevaux que l'on avait vus la veille ; on les poursuivit vivement, sans cependant pouvoir les atteindre. En arrivant à Viana que ses habitans avaient abandonné, on découvrit environ deux mille hommes de l'armée de la Romana ; ils étaient postés sur la rive gauche de la Bibey, et paraissaient vouloir en défendre le passage. Comme il était déjà trop tard, on différa de les attaquer. Le lendemain 20, au matin, ce corps ennemi avait disparu. Le général Franceschi avec sa division et le 47.^{me} de ligne fut chargé de le poursuivre et de reconnaître l'armée espagnole. Il entra à Gudina, et le 21, il poussa une forte reconnaissance sur la route de Werin. On y fut informé que la Romana opérait sa retraite sur Orense.

Le général Loison, parti le 19 de Puebla-de-Tribes, était venu au pont de Las-Hermitas. Le lendemain, il traversa Viana, pour se rendre à Taboaza, à l'effet d'observer le corps de Chiavaria qui, dès qu'il eut connaissance de ce mouvement, se retira précipitamment.

Le 22, l'armée se rapprocha de la frontière Portugaise et fit mine de vouloir menacer Bragança.

Au milieu de ces divers mouvemens, les troupes éprouvaient tous les maux qu'elles avaient souffert en Portugal. Partout c'étaient les mêmes dangers, les mêmes

fatigues et les mêmes privations. Dans l'infanterie, le mauvais état de la chaussure, entièrement perdue, causait de vives souffrances. De nouvelles maladies s'étaient déclarées ; de sorte que la marche des régimens se trouvait embarrassée par un assez grand nombre de malades ou de blessés. Afin de se soustraire aux traitemens barbares de leurs ennemis, ces infortunés puisaient dans leur courage des forces extraordinaires. Bravant les douleurs les plus aiguës, ils se traînaient à demi-morts à la suite de leurs régimens. Là, qu'elle que fut la difficulté des circonstances, ils obtenaient de leurs camarades des secours proportionnés aux ressources du moment, et donnés par l'amitié, les moindres soins étaient reçus avec des sentimens de joie et de reconnaissance.

On venait d'apprendre par une dépêche du maréchal Ney que, s'étant avancé dans la direction de Vigo, il avait tenté de passer le Soto-Major, au pont de San-Paio, et qu'il avait été repoussé par une forte division ennemie aux ordres du général Morillo. Le maréchal Ney annonçait en outre qu'il se voyait dans l'impossibilité d'envoyer une colonne sur Orensé, et qu'il allait se replier sur Santiago. Peu de temps après avoir écrit cette dépêche, le général en chef du 6.^{me} corps, n'étant plus assez fort pour se maintenir en Galice, fut forcé de l'évacuer et de se retirer sur le royaume de Léon. Ce mouvement de retraite, qui fut longue et pénible, se fit avec le plus grand ordre. Depuis lors, les Français, jusqu'en 1823, ne sont plus rentrés en Galice.

Ennuyé d'une guerre qui était sans résultat, le duc de Dalmatie sentit la nécessité d'abandonner la poursuite inutile du marquis de la Romana, et de ramener enfin ses troupes dans une province où elles pourraient trouver les secours dont elles avaient un besoin si urgent. Il dirigea, en conséquence, toute son armée sur Puebla-de-Sénabria ; l'avant-garde et le grand quartier-général y arrivèrent le 23 juin. Le lendemain, toutes les autres divisions s'y

trouvèrent réunies. A l'approche des premiers soldats français, le corps de Chiavaria s'était empressé de s'éloigner ; il s'était dirigé, en longeant la frontière du Portugal, vers Ciudad-Rodrigo.

Campées dans des plaines fertiles autour de Puebla-de-Senabria les troupes du 2. ^{me} corps jouirent enfin de quelque repos ; elles trouvèrent des vivres en quantité suffisante. Déjà, l'on était en Castille ; le pays devenait plus uni et les habitans montraient des dispositions moins hostiles ; tous n'avaient pas fui. Les régimens, dans leur intérieur, travaillaient activement à confectionner du pain et du biscuit ; comme la farine ne manquait pas, on fut assez heureux, non seulement pour avoir la ration journalière, mais encore pour se procurer du biscuit pour les jours de route.

Après avoir séjourné quatre jours, l'armée quitta les bivouacs les 28 et 29 juin, pour continuer sa marche. Dès le 26, l'ordonnateur en chef Lenoble était parti, pour se rendre à Zamora, afin d'y faire préparer des vivres.

Le général Loison, avec la division de dragons du général Lorges et les divisions d'infanterie Delaborde et Merle, fut envoyé à Benavente. La division Lahoussaye alla cantonner entre Benavente et Zamora. Les deux divisions Heudelet et Merle, ainsi que le quartier-général, partirent le 29 pour cette dernière ville. La cavalerie légère avait été également dirigée sur Zamora ; elle fut placée en avant-garde sur la rive gauche du Douro.

Les soldats du 2. ^{me} corps saluèrent par des cris d'allégresse leur arrivée dans les villes de Zamora et de Benavente ; ils furent cordialement accueillis par les Français qui s'y trouvaient en garnison. Après huit mois de séparation et d'un isolement complet, il était bien doux de retrouver enfin des compatriotes et des frères d'armes auxquels on pût raconter et les hauts faits de la campagne et les malheurs de la retraite. La propreté des maisons et la

vue des habitans, qui ne fuyaient plus à notre approche, étaient un spectacle nouveau pour nous, et fait pour remplir nos cœurs d'une douce joie ; déjà l'on croyait toucher au sol hospitalier de la France !

Dans les deux Castilles et dans le royaume de Léon, les habitans étaient restés jusque-là paisibles spectateurs de la lutte ; ils n'avaient point pris part à l'insurrection organisée en Portugal et en Galice ; mais plusieurs corps de partisans, connus sous le nom de Guérillas, s'étaient formés dans le sein de ces provinces ; ils commençaient à faire une guerre acharnée aux petits détachemens et aux hommes isolés qu'ils massacraient sans pitié. Commandés par des chefs braves et entreprenans, ces Guérillas étaient d'autant plus à craindre, qu'ils connaissaient les lieux, et qu'ils n'attaquaient jamais sans avoir la certitude de vaincre. Souvent battus et dispersés, ils semblaient renaître de leurs défaites ; ils reparaissaient toujours plus nombreux qu'auparavant. L'appât du brigandage, la haine implacable pour notre domination et des sentimens d'une animosité personnelle multiplièrent bientôt à l'infini ces bandes redoutables qui se partagèrent l'Espagne, et firent éprouver à nos troupes des pertes plus considérables que dans les batailles rangées. C'est dans la captivité d'un chef obscur de ces Guérillas, d'un capucin défroqué, que devait succomber un de nos chefs les plus distingués, l'intrépide général Franceschi que nous avons tant de fois et si honorablement cité.

Dès son début, dans la carrière des armes, le général Franceschi-Delonne, qu'il ne faut pas confondre avec le général de division Franceschi, long-temps employé à l'état-major de l'armée d'Italie, s'était annoncé par les plus brillantes qualités. Au blocus de Gênes, il était chef d'escadron aide-de-camp du lieutenant-général Soult, lorsque, traversant à la nage deux fois la ligne anglaise, il vint en France, et rapporta au général Masséna les ordres

du premier consul. Devenu colonel au 8.^{me} de hussards, il ne tarda pas, par les actes de la plus audacieuse bravoure, à attirer sur lui l'attention de Napoléon qui, en lui conférant le grade de général de brigade, donna à sa glorieuse conduite les éloges les plus flatteurs. Employé à l'armée d'Espagne, il fut appelé par l'estime et l'amitié du maréchal Soult, à servir sous ses ordres. Depuis lors, le 2.^{me} corps le voit presque toujours commander son avant-garde, et à chaque rencontre, l'ennemi reçoit des preuves de sa valeur, de ses talents et de son incroyable activité.

A notre rentrée en Castille, le duc de Dalmatie sentit la nécessité de faire connaître la situation du 2.^{me} corps au roi Joseph qu'il voulait intéresser en faveur de ceux qui, dans le cours de la campagne, s'étaient le plus particulièrement distingués. Il confie une telle mission au général Franceschi qui est aide-de-camp du Roi : personne n'était plus digne que lui d'un choix aussi honorable, et nos braves ne pouvait avoir de meilleur avocat.

Ce général était arrivé avec sa division à Zamora. Il en part aussitôt, accompagné du lieutenant Bernard, son aide-de-camp, et du capitaine d'Anthoine, aide-de-camp du Maréchal et beau-frère du général Suchet⁽⁶⁸⁾. Tous trois Voyagent sur des chevaux de poste. Trompé par l'apparente tranquillité du pays, le général Franceschi avait généreusement refusé une escorte. Déjà, il a dépassé la ville de Toro, lorsque cerné par les Guérillas de la bande del Capucino⁽⁶⁹⁾, il voit que toute résistance est inutile, et se trouve forcé de se rendre prisonnier. Les Guérillas sont tout étonnés d'une pareille capture ; ils s'empressent de passer sur la rive gauche du Douro. Là, un spectacle horrible s'offre aux yeux du général et de ses compagnons d'infortune. Des soldats français, pris peu d'instans auparavant, venaient d'être égorgés et étaient suspendus à des arbres. Un sort aussi cruel semble les menacer ; déjà, on demande leur mort. Mais le Capucino intercède pour

eux, et finit par décider que les trois prisonniers auront la vie sauve. On les dépouille de tout ce qu'ils possèdent, et on les conduit au duc del Parque, commandant à Ciudad-Rodrigo. Celui-ci les adresse à regret à la junta suprême de Séville qui envoie les trois prisonniers à Grenade. Détenu dans le château de l'Alhambra, le général Franceschi est renfermé dans un cachot infect et malsain. Atteint bientôt d'une maladie mortelle, ce brave, que les dangers de cent combats avaient épargné, expire au moment même où de généreux Espagnols travaillaient à sa délivrance⁽⁷⁰⁾.

Avant d'entrer en Espagne, le général Franceschi avait épousé la fille de l'estimable général Mathieu-Dumas. A peine passe-t-il quinze jours dans les douceurs d'une union si bien assortie, que déjà la voix de l'honneur et du devoir l'appelle à d'autres périls et à de nouveaux triomphes. Il s'arrache des bras d'une épouse chérie qu'il ne doit malheureusement plus revoir.

Quelques ménagemens que l'on prenne, pour faire arriver à madame Franceschi la fatale nouvelle de la mort de son mari, elle ne peut résister à un coup aussi cruel. Dans l'excès de sa douleur, elle rejette les consolations et refuse tous les alimens. Elle meurt victime de l'attachement le plus tendre, et va rejoindre un époux auquel elle n'a pu survivre.

Sous un extérieur peu soigné, le général Franceschi cachait une belle âme : il avait toutes les qualités d'un ancien preux. Brave jusqu'à la témérité, terrible au moment du combat, il était humain et généreux après la victoire. A la prise d'Oporto, on l'avait vu se jeter tout habillé dans le Douro, pour en retirer des malheureux qui se noyaient. Les soldats le regardaient comme leur père et les officiers comme leur ami. Tous le regrettèrent sincèrement. Les régimens de la division de cavalerie légère pleurèrent amèrement sa perte irréparable ; l'ennemi s'aperçut quelquefois, et notamment à la bataille

de Salamanque, que le brave Franceschi ne les commandait plus.

Le général de brigade Soult n'ayant pu pénétrer en Portugal avec les détachemens qu'il avait réunis, était resté à Zamora. Instruit de la rentrée du 2. ^{me} corps, il était venu, de sa personne, au devant de son illustre frère. La rencontre eut lieu au passage de l'Esla, à quelques lieues de Zamora. C'est là aussi, que le Maréchal avait reçu des dépêches qui lui conféraient le commandement en chef des 2. ^{me}, 5. ^{me} et 6. ^{me} corps d'armée, et lui enjoignaient de marcher contre l'armée anglaise, afin de la forcer à quitter le continent.

De telles dispositions, arrêtés par Napoléon, prouvent que, bien qu'il fût éloigné, il connaissait parfaitement la situation actuelle des affaires dans la Péninsule, et qu'il voulait employer le seul moyen capable de réparer le mal que son départ précipité avait causé, et d'assurer de nouveau le triomphe complet de nos armes. Une mission aussi honorable ne pouvait être remise en de meilleures mains, et certes, de tous nos généraux en chef, le maréchal Soult était celui qui possédait au plus haut degré les qualités nécessaires pour le commandement important qui venait de lui être confié. Mais, pour que les ordres de Napoléon eussent pu recevoir une exécution franche et entière, il aurait fallu remettre au duc de Dalmatie des pouvoirs assez étendus pour que son autorité devint tout-à-fait supérieure à celle des deux maréchaux, ses collègues, et surtout pour que les opérations des 2. ^{me}, 5. ^{me} et 6. ^{me} corps, qui allaient agir sous ses ordres, restassent entièrement indépendans de la cour de Madrid : c'est ce qui n'eût pas lieu. Aussi, dans ce moment décisif, les intentions de Napoléon ne furent-elles pas remplies.

Dès le même jour de la réception des dépêches qui lui conféraient le commandement en chef des trois corps d'armée, le duc de Dalmatie avait invité le maréchal

Mortier, qui était venu à Valladolid, à réunir le 5. ^{me} corps qu'il commandait, et à le porter sur Salamanque. Par une lettre du 7 juillet, ce Maréchal fit savoir qu'il ne pouvait déférer à l'invitation qui lui avait été faite, attendu qu'il avait reçu du roi Joseph l'ordre de se rendre à Villa-Castrin, non loin d'Avila. Ainsi l'on commençait déjà à contrarier les dispositions de l'Empereur qui avait prescrit la réunion des trois corps d'armée sous un seul et même commandement.

Depuis la retraite de la Galice, où il avait déployé cette fermeté d'âme et ce haut courage dont il devait fournir de si belles preuves, lors de nos désastres de Moscou, le maréchal Ney était revenu à Astorga. Le duc de Dalmatie lui envoya l'ordre de se porter à Benavente. Les divisions du 2. ^{me} corps, qui se trouvaient dans cette ville, furent envoyées à Toro ; le grand quartier-général alla aussi s'y établir.

Le général Soult, qui avait remplacé le général Franceschi dans le commandement de la division de cavalerie légère, se porta, le 9 juillet, de Zamora à Salamanque où fut également envoyée la division du général Heudelet. Ces deux généraux devaient éclairer les routes de Ciudad-Rodrigo et de Plasencia, chercher à avoir des nouvelles de l'ennemi, et faire passer exactement au Maréchal les renseignemens qu'ils parviendraient à obtenir.

A l'arrivée à Zamora, les divers détachemens, sous les ordres du général Soult, furent placés dans les régimens auxquels ils appartenaient. On trouva aussi dans cette ville un payeur principal et quelques fonds. Les troupes touchèrent environ deux mois et demi de solde, secours bien faibles, en raison de l'énormité des besoins ; mais elles ne reçurent aucuns des effets qui leur manquaient et qui leur étaient si nécessaires. C'est en vain que des agens de l'administration furent envoyés, soit à Valladolid, soit à Bayonne pour faire activer l'expédition de quelques effets

d'habillement et de linge et chaussure ; rien n'arriva ; et les soldats du 2.^{me} corps eussent dû supporter les pénibles travaux d'une nouvelle campagne, à peu près dans le même état de dénûment où ils étaient sortis de la Galice, s'ils n'avaient eux-mêmes pourvu à leurs plus pressans besoins.

Un tel abandon venait témoigner hautement contre l'administration militaire des armées françaises en Espagne. Et cependant, on était en droit d'attendre plus de prévoyance de la part de l'intendant-général Denniée. Au milieu des dilapidations de tous genres auxquelles nos armées en Italie avaient été en proie, cet administrateur en chef avait acquis une réputation de grande probité, et avait donné des preuves d'un désintéressement rare. Dans les circonstances difficiles où il se trouvait placé, les bonnes intentions de l'intendant-général Denniée étaient bien connues ; mais, mal secondé et trompé même par plusieurs de ceux qui agissaient sous ses ordres, il était loin de pouvoir opérer tout le bien que sa présence, en Espagne, avait fait espérer.

Cantonnées dans des villes peuplées et tranquilles, les troupes du 2.^{me} corps travaillèrent activement à réparer l'injuste oubli dont elles étaient l'objet. La modique somme, que chaque soldats avait touchée, fut employée à se procurer, à un prix assez élevé, les effets les plus indispensables. Dans l'intérieur des compagnies, on se servit de tous les moyens imaginables pour faire confectionner des souliers ; l'on parvint à en avoir environ deux bonnes paires par homme. Par les soins des administrations locales, on recevait exactement des rations de vivres suffisantes. Enfin, à force de travail et de bonne volonté, les régimens ne tardèrent pas à être en état de pouvoir obéir aux ordres de mouvemens qui allaient leur être donnés.

On était instruit que la grande armée espagnole du général Cuesta avait passé le Tage, et que l'armée anglaise

était à Ciudad-Rodrigo et à Plasencia. Le duc de Dalmatie transmet ces renseignemens au maréchal Jourdan, major-général du Roi, et lui fit connaître les dispositions qu'il avait prises à l'égard du 6.^{me} corps et de quelques divisions du 2.^{me} Il réclamait de nouveau le prochain envoi de l'artillerie, des munitions et des souliers qu'il avait demandé, dès la fin de mai, et dont le besoin devenait de jour en jour plus pressant.

Le maréchal Soult insistait fortement sur la nécessité de laisser les trois corps d'armée réunis sous ses ordres, et de porter leur force de 60 à 70,000 hommes, afin d'agir efficacement contre les armées anglo-portugaises, et de les poursuivre au besoin en Portugal. Par des motifs que nous ferons connaître, on était peu porté, à Madrid, à vouloir adopter ces propositions du duc de Dalmatie. Des ordres, adressés à ce Maréchal, lui prescrivaient, au contraire, de détacher de ses trois corps d'armée quatre mille hommes près le général Bonnet, et six mille près le général Kellermann. Le général Mermet fut envoyé dans le 6.^{me} corps, où il devait remplacer le général de division Maurice-Mathieu appelé à un autre commandement⁽⁷¹⁾.

Tout en obéissant à ces ordres supérieurs, le duc de Dalmatie crut devoir combattre le système funeste d'éparpillement des Français, lorsqu'il eut été si convenable d'employer des masses contre l'ennemi. On venait de recevoir de nouveaux renseignemens sur les préparatifs des armées espagnoles et anglo-portugaises ; elles se disposaient à se porter en avant.

Dans une circonstance si importante, le général Foy, qui avait déjà rendu tant de services pendant la campagne, fut envoyé à Madrid, afin d'insister de nouveau pour que les trois corps d'armée restassent réunis, et pour qu'on envoyât le restant de l'artillerie et les munitions nécessaires. Le général Foy partit de Toro le 19 sans-

escorte ; il fit la route à franc-étrier. Le 24, il était de retour.

Les premiers mouvemens de concentration des trois corps d'armée commencèrent le 20 juillet. Le maréchal Mortier obéit ponctuellement aux ordres qui lui avaient été adressés ; son corps d'armée arriva le 23 à Salamanque. Il n'en fut pas de même du général en chef du 6.^{me} corps. Dans la persuasion que ces mouvemens avaient pour but la rentrée en Portugal, le maréchal Ney avait cru devoir s'opposer à leur exécution⁽⁷²⁾. Après les explications qui lui furent données, il déféra cependant aux nouvelles invitations qu'on lui adressa, et mit ses troupes en marche pour Salamanque. Toutes les autres divisions reçurent également le 24 l'ordre d'arriver dans cette ville, où le grand quartier-général se rendit le 25 juillet.

Enfin, le moment approchait où un grand coup pouvait être porté. Les armées ennemies venaient se livrer d'elles-mêmes et semblaient courir à leur perte. En agissant selon les règles de la grande tactique et en mettant de l'ensemble dans leurs opérations, les Français avaient des forces suffisantes pour écraser leurs ennemis. Mais telle fut la fatalité qui présida aux dispositions arrêtées à Madrid, que le 28 juillet, le complément de l'artillerie et des munitions, demandé depuis si long-temps, n'était point encore parvenu au 2.^{me} corps, et que les troupes, sous les ordres du roi Joseph, se trouvèrent engagées avant que le grand mouvement des trois corps du maréchal Soult eut pu avoir lieu.

CHAPITRE VIII.

Projet hardi des généraux Wellesley et Cuesta de s'emparer de Madrid. — Marche imprudente des armées anglo-portugaise et espagnole, dans la vallée du Tage. — Roi Joseph ; bataille de Talaveira. — Mouvement, des trois corps d'armée sous les ordres du maréchal Soult, pour couper la ligne d'opération des armées ennemies. — Combat de l'Arzobispo. — Position critique de l'armée anglaise. — Belle occasion manquée. — Ordres de cantonnement pour les divers corps d'armée. — Détails intérieurs ; manière de faire des vivres. — Administration. — Réflexions.

AVEUGLÉS par les avantages qu'ils venaient d'obtenir en Portugal, sur le 2.^{me} corps, et par l'évacuation de la Galice. les Anglo-Portugais avaient la présomption de croire que désormais les armées françaises, en Espagne, n'étaient plus en mesure de leur résister. Aussi, renonçant au système de circonspection et de prudence constamment suivi par les généraux anglais, sir Arthur Wellesley, naturellement temporisateur, avait-il conçu tout-à-coup le projet hardi de se réunir-aux armées espagnoles des généraux Cuesta et Vénégas, et de s'emparer de Madrid, afin d'y établir la junte centrale du gouvernement. Dans sa témérité, et tout en passant devant les cantonnemens des trois corps d'armée, sous les ordres du duc de Dalmatie, il espérait pouvoir dérober son mouvement à ce Maréchal qu'il croyait entièrement occupé du soin de réorganiser son armée, et hors d'état d'agir de quelque temps. Le général

en chef anglais se flattait donc de réussir à culbuter le corps du duc de Bellune qui se trouvait sur son chemin, et d'occuper Madrid sans difficultés. Il fut trompé dans son attente, et loin de marcher au triomphe facile qu'il se promettait, peu s'en fallut qu'il ne conduisît son armée à une perte totale.

Nous avons dit qu'en abandonnant, à Montalègre, la poursuite de l'armée de Portugal, sir Arthur Wellesley était allé s'établir dans les villes de Thomar et d'Abrantes. Après avoir fait des démarches infructueuses, pour se faire conférer le commandement suprême de toutes les forces de la Péninsule, il quitte bientôt ces positions, franchit la frontière espagnole, à la tête d'une armée de vingt-six mille Anglais et d'une quinzaine de mille Portugais, et, dans l'intention de mettre à exécution son nouveau plan d'opération concerté avec la junte centrale, il arrive, par Coria, à Plasencia. Au même moment, le général Cuesta, ayant sous ses ordres quarante mille Espagnols, passait le Tage à Almaratz. Ces deux généraux ennemis opérèrent leur jonction à Oropéza le 20 juillet.

A son retour de Madrid, le général Foy avait apporté la nouvelle de l'arrivée des armées de sir Arthur Wellesley et de Cuesta à Talaveira-de-la-Reina, ayant sur leur gauche, à Pedro-Bernardo, un détachement d'environ douze mille Portugais, bien organisés et commandés par sir Robert Wilson⁽⁷³⁾. Le général Foy avait aussi annoncé que le roi Joseph avait quitté la capitale avec sa garde et une division d'infanterie, le tout formant une réserve commandée par le général Dessoles, et s'était porté sur Naval-Carneiro, où il devait rejoindre le 1.^{er} corps et appeler à lui le 4.^{me}, dont le général Sébastiani, au départ du maréchal Lefebvre, avait pris le commandement. Le général Belliard qui, dans ses fonctions de gouverneur, avait su se concilier l'estime des Espagnols, fut laissé à Madrid avec une très-faible garnison.

On ne tarda pas à apprendre à Salamanque, que le roi Joseph, avec sa réserve, s'était porté sur Tolède, et que, par une manœuvre habile due sans doute aux sages combinaisons du major-général, il avait fait sa jonction avec les 1.^{er} et 4.^{me} corps, et qu'il se disposait à prendre l'offensive.

Une fois que le dessein des généraux ennemis, de chercher à s'emparer de Madrid, était connu, il devenait facile aux Français de régler leurs opérations de manière à renverser un projet aussi téméraire, et à faire payer cher à l'armée anglo-portugaise la faute énorme de s'être engagée dans la vallée du Tage. A cet effet, il fallait que les troupes sous les ordres du roi Joseph se bornassent, en couvrant Madrid, à se tenir strictement sur la défensive, et qu'elles fissent une guerre de chicane ; il fallait surtout bien se garder de prendre l'offensive, et éviter soigneusement un engagement général, avant que les trois corps du duc de Dalmatie eussent pu opérer leur puissante diversion. Ce Maréchal, en arrivant rapidement sur le Tage, par le col de Banos, et en coupant la ligne d'opération de l'ennemi, devait nécessairement arrêter la marche sur Madrid et porter un coup funeste aux deux armées, espagnole et anglo-portugaise, qui se trouvaient, par-là, placées entre deux feux. Pour venir à Talaveira, où ils devaient rencontrer quarante mille Français, sir Arthur Wellesley, avec vingt-six mille Anglais, et Cuesta, avec trente-huit mille Espagnols, avaient commis l'imprudence de s'introduire dans le couloir, entre le Tage et le Tiétar, entre la Sierra de Gadaluppe et la Sierra de Grédos, tandis que les cinquante mille hommes du maréchal Soult manœuvraient sur leurs derrières, et menaçaient de s'emparer de tous leurs points de retraite. Ainsi pressées entre quatre-vingt-dix mille Français, tous vieux soldats, ces deux armées ennemies devaient trouver leur tombeau dans la position critique où elles étaient venues se placer. Leur destruction paraissait

inévitables, si les Français eussent mis dans leurs opérations l'ensemble nécessaire, et s'ils eussent pu agir sous les ordres d'un seul et même chef dont le génie puissant fût à la hauteur de la circonstance décisive où l'on se trouvait. Mais déjà, le retard dans l'envoi de l'artillerie et des munitions, et la lenteur de la marche du 6.^{me} corps avaient nui à la rapidité des mouvemens du duc de Dalmatie, et avaient par conséquent diminué les périls de nos adversaires ; l'impéritie et la précipitation du roi Joseph allaient achever de les tirer d'embarras, et devaient nous faire perdre l'occasion unique de décider du sort du Portugal, et peut-être de mettre fin, d'un seul coup, à la longue guerre de la Péninsule.

En plaçant son frère sur le trône des Espagnes, Napoléon n'avait eu d'autre intention, que celle de faire un lieutenant ; et comme il était loin alors de prévoir la résistance énergique qui lui serait opposée, il se flattait que, bien que Joseph n'eût pas l'habileté et l'expérience suffisantes, pour gouverner un vaste royaume dans des temps difficiles, il réussirait cependant à donner une direction heureuse aux affaires de la Péninsule, dont lui, Napoléon, s'était secrètement réservé la haute conduite. Il fut trompé dans son espoir. Les premières opérations du roi Joseph, en Espagne, avaient excité au plus haut point son mécontentement. L'Empereur avait surtout été vivement peiné de l'abandon de Madrid, après la défaite de Baylen, et de la retraite sur l'Ebre. Il prétendait qu'on aurait dû défendre cette capitale jusqu'à la dernière extrémité, et il attribuait à cette retraite tous les malheurs arrivés depuis cet événement. Aussi, s'était-il empressé, lors qu'il l'avait pû, de venir guider en personne les armées françaises, et de réserver pour lui seul toute l'autorité suprême. Dès ce moment, Joseph était resté dans un état de nullité entière ; il avait été laissé sur les derrières, et, pour ainsi dire, dans les bagages⁽⁷⁴⁾. Mais forcé, à la nouvelle inattendue des

hostilités commises par l'Autriche, de retourner bientôt en France, Napoléon, pour ne pas placer le nouveau roi d'Espagne dans une fausse position, et pour chercher à l'entourer de la considération dont il avait grand besoin, s'était décidé, quoi qu'à regret, à lui conférer le commandement en chef des armées françaises dans la Péninsule. Ce généralissime fut loin de se montrer digne d'un choix aussi éminent, et ne répondit pas à la confiance de l'Empereur, son frère⁽⁷⁵⁾. Tout occupé du plaisir de faire le Roi, Joseph, au lieu se mettre à la tête des armées et de parcourir l'Espagne, pour se faire connaître, vivait retiré au sein de son palais. Il avait fallu toute l'imminence du danger qui le menaçait, pour l'arracher à cet état d'indolence, et pour le décider à aller se réunir aux 1.^{er} et 4.^{me} corps. L'apathie ordinaire de son caractère et les fautes nombreuses de son administration avaient détruit en grande partie la magie que son nom pouvait exercer, et étaient venu donner une bien faible idée de ses talents militaires. Lorsque l'importance des événements, qui se préparaient, exigeait que la direction de nos armées fut confiée à un chef doué d'un génie supérieur et d'une énergie particulière, Joseph manquait des qualités les plus indispensables à un simple général ; et, quoiqu'il fut dirigé par le maréchal Jourdan, dont les conseils n'étaient pas toujours suivis, il se trouvait hors d'état de porter avec distinction le fardeau du haut commandement dont il était revêtu. Aussi, ne tira-t-il aucun parti utile des forces imposantes placées sous ses ordres : par la précipitation et l'imprévoyance de ses dispositions, il compromit, à Talaveira, la vieille réputation de nos armes ; et, satisfait d'avoir momentanément sauvé sa capitale, il arrêta la marche de nos troupes, au moment même où elles pouvaient faire repentir l'Angleterre d'avoir envoyé, pour la seconde fois, une armée dans la Péninsule.

En reprenant l'offensive, le roi Joseph commettait une grande faute, car, menacé en tête par les armées de Wellesley et de Cuesta, il avait en arrière de son flanc gauche l'armée espagnole de Vénégas, et en arrière de son flanc droit, à Escalona et à Naval-Carneiro, les Portugais de sir Robert Wilson ; dans cette situation, un revers pouvait avoir les suites les plus funestes. On était sûr, au contraire, de s'assurer les plus grands avantages, en cherchant à gagner du temps, et en occupant l'ennemi par des manœuvres, surtout lorsque l'on savait que, déjà, le duc de Dalmatie se disposait à arriver sur les derrières des armées ennemies. Il était malheureusement décidé que le plan le moins convenable serait suivi.

Les mouvemens offensifs des 1.^{er} et 4.^{me} corps et de la réserve commencèrent le 26 juillet. L'avant-garde du 1.^{er} corps rencontra et battit, à Villa-Viciosa, auprès de Torrijos, celle du général Cuesta qui s'était porté en avant pendant que les Anglais étaient restés en position à Talaveira. Les Français poursuivirent leurs succès ; les troupes de Cuesta furent rejetées au-delà de l'Alberche, et le 27, les armées se trouvèrent en présence : on fit de part et d'autre tous les préparatifs d'une grande bataille.

Les Anglo-Espagnols, au nombre de soixante-un mille hommes, avaient tout l'avantage de la position ; les Français, qui marchaient contre eux, comptaient à peine quarante mille combattans. Lorsque ses intérêts les plus chers semblaient commander au roi Joseph de ne point courir les chances dangereuses d'un engagement général ; lorsque les plus grands succès devaient être le fruit de quelques jours de retard, ce général en chef, ordinairement timide et indécis, adopta cette fois, dans le conseil, le parti hardi d'attaquer l'ennemi dans ses redoutables positions. La bataille s'engage en effet le 28 juillet au lever du soleil⁽⁷⁶⁾. Nos soldats attaquent avec leur courage ordinaire ; habitués à voir fuir devant eux les troupes qui

leur étaient opposées, ils marchent aux Anglais avec la confiance de voler à un nouveau triomphe : malheureusement les obstacles qu'on a multipliés et le sang-froid britannique viennent arrêter cette impétuosité française à laquelle, jusque-là, nos adversaires avaient rarement pû résister. Les Français font des prodiges de valeur ; mais comme leurs attaques sont partielles et mal combinées, et comme il règne peu d'ensemble et de liaison dans leurs opérations, ils n'obtiennent aucun résultat heureux. Déjà, la veille, on avait commis la téméraire imprudence de faire attaquer, par le seul 9.^{me} régiment d'infanterie légère, des positions hérissées d'artillerie et défendues par plusieurs divisions ; ce régiment avait fait de grandes pertes, et son colonel, le brave Meunier⁽⁷⁷⁾ avait reçu trois blessures. Après avoir lutté sans avantage marqué, les deux armées restèrent en possession de leur champ de bataille respectif. Dans les divers engagements des 26, 27 et 28, les Français eurent environ dix mille hommes hors de combat. Pendant la nuit du 28 au 29, notre armée repassa l'Alberche pour opérer un mouvement rétrograde. Les Anglo-Espagnols ne la suivirent pas, et demeurèrent dans leurs positions.

Des signes de mésintelligence avaient commencé à éclater entre sir Arthur Wellesley et Cuesta ; aussi ce dernier était-il resté, pendant la bataille du 28, presque simple spectateur de la lutte. Si ces deux généraux en chef eussent mieux combiné leurs mouvemens, et s'ils eussent agi d'un commun accord, l'attaque intempestive de Talaveira pouvait coûter cher aux Français qui furent simplement repoussés. Mais cette affaire malheureuse produisit un effet moral des plus funestes pour nous ; le contre-coup devait se faire sentir dans les plaines de la Belgique. Dès ce moment, nos ennemis acquirent le sentiment de leur force, et la résistance énergique des Anglais sur la butte de Talaveira, commença la réputation

d'un général, dont l'existence militaire devait être perdue dans la vallée du Tage, et qui était destiné à s'asseoir au premier rang des grands capitaines de notre époque.

Cependant, le maréchal Soult, qui n'avait reçu que le 26 au soir l'ordre de s'avancer sur les derrières des armées de Cuesta et de Wellesley, avait fait sur le champ ses dispositions pour quitter Salamanque. En effet, le 27, le 5.^{me} corps, renforcé de la brigade de dragons du général Lorges (13.^{me} et 22.^{me} régimens) et appuyé par la division Lahoussaye, s'était mis en marche sur Béjar et le col de Banos. Comme le complément d'artillerie et de munitions, si impatiemment attendu, n'était parvenu au 2.^{me} corps que le 29, ce corps d'armée n'avait pu suivre le 5.^{me} que le 30 juillet. Le 6.^{me} corps, retardé par l'hésitation du maréchal Ney, s'était trouvé dans l'impossibilité de partir avant le 1.^{er} août. En informant le roi Joseph de ces divers mouvemens opérés par les trois corps sous ses ordres, le duc de Dalmatie, dans ses dépêches du 26 et 28 juillet, avait fortement insisté pour que l'on différât de quelques jours l'attaque de l'armée anglo-espagnole.

Avant de quitter Salamanque, les troupes des 5.^{me}, 2.^{me} et 6.^{me} corps avaient reçu du pain ou du biscuit, et du sel pour quinze jours. Comme les régimens manquaient totalement de moyens de transports, les sous-officiers et soldats, et même quelques officiers étaient dans la nécessité de porter eux-mêmes ces provisions, en sus de leur bagage ordinaire. Ce fardeau énorme, joint aux chaleurs excessives, doublait les fatigues et rendait moins facile la marche de l'armée. La viande avait été distribuée pour quatre jours ; une réserve de quelques bestiaux suivait les divisions.

Chacun des trois corps d'armée avait été passé en revue par le Maréchal qui le commandait. Rarement on a vu des troupes plus aguerries et surtout mieux disposées⁽⁷⁸⁾. A l'aspect de tels soldats, on se croyait transporté aux

champs glorieux de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland ; on reportait malgré soi ses souvenirs sur nos plus beaux jours de gloire. Si le génie puissant du chef, qui naguères les guidait, fut venu tout-à-coup présider aux opérations des corps français, dans la vallée du Tage, nul doute que nos armées n'eussent alors obtenu un grand triomphe, et, qu'en terminant peut-être par là la guerre de la Péninsule, elles n'eussent forcé l'Angleterre à faire la paix.

En entrant dans les montagnes qui séparent l'Estramadure du royaume de Léon, le maréchal Mortier rencontra et dispersa, à Béjar, un rassemblement d'insurgés. Ce Maréchal battit également quelques bataillons de milices espagnoles qui voulaient défendre le défilé de Banos. Il arriva le 1^{er} août à Plasencia, où l'on trouva environ quatre cents malades que l'armée anglaise y avait laissés ; on eut pour ces malades des égards et des attentions.

Le maréchal Soult et les troupes du 2.^{me} corps vinrent le 30 juillet à San-Pedro-Rozado. Le 31, une partie de ces troupes poussèrent jusqu'à Valde-la-Casa. Le 1.^{er} août, tout le 2.^{me} corps passa le Col de Banos, et bivouacqua, soit à Banos, soit à Aldea-Neuva-del-Camino. Le 2 août, le maréchal Soult, avec deux divisions, rejoignit le duc de Trévise, à Plasencia. Les autres divisions du 2.^{me} corps y arrivèrent, le 3, de bonne heure.

Le 5.^{me} corps et les deux divisions de dragons, Lorges et Lahoussaye, allèrent bivouacquer, le 3, sur les bords du Tietar. Ce même jour, un paysan porteur de plusieurs lettres de sir Arthur Wellesley au général Erskine, et datées du 1.^{er} août, fut arrêté. On apprit par ces lettres que le roi Joseph s'était malheureusement trop pressé de livrer, à Talaveira, la bataille du 28, et l'on acquit la certitude que les généraux Wellesley et Cuesta étaient dans une erreur complète sur la force des troupes que commandait le

maréchal Soult, et dont les mouvemens commençaient à donner de vives inquiétudes.

Le 4 août, la cavalerie légère et les deux divisions Delaborde et Heudelet s'avancèrent sur le Tietar. Le maréchal Ney, avec son corps d'armée qui avait suivi la même route des 5.^{me} et 2.^{me}, arriva également le 4 à Plasencia. Le 5 août, le 5.^{me} corps était à Naval-Moral ; le 2.^{me}, à Toril et Caza-Tejada ; le 6.^{me}, à Malpartida, à deux lieues de Plasencia. Le 6 août, ces corps d'armées allèrent occuper : le 5.^{me}, Val-de-Verdeja ; le 2.^{me}, El-Gordo ; le 6.^{me}, Naval-Moral.

Dans la route de Salamanque à Plasencia et même jusqu'à Val-de-Verdeja, les villes et les villages étaient déserts. La plupart des habitans avaient pris les armes, et, retirés dans les montagnes et dans les bois, ils guettaient, comme en Portugal, le moment favorable pour fondre sur les hommes isolés et sur les traîneurs : Plusieurs de nos soldats furent massacrés. En traversant les montagnes de Banos, une pluie bienfaisante était venu raffraîchir le temps ; mais, après Plasencia, on eut à endurer des chaleurs étouffantes. Afin de ménager la santé des soldats et afin de prévenir les intranspirations très-fréquentes dans un climat où à la chaleur excessive du jour, succède la fraîcheur dangereuse de la nuit, le Maréchal défendit par un ordre particulier que l'on se servit soit des pantalons, soit des caleçons de toile ; les soldats ne devaient pas cesser de porter leur pantalon de drap. Cette mesure salutaire produit un bon effet ; les maladies diminuèrent.

Le 4 août, une reconnaissance envoyée par le duc de Treviso, rencontra, en avant du bourg de Puente-de-l'Arzobispo, une colonne ennemie. et douze cents chevaux. Le 6, la cavalerie du 5.^{me} corps eut un engagement avec une arrière-garde de l'armée anglo-espagnole dont les généraux en chef, à la nouvelle de la marche des trois

corps d'armée français, s'étaient empressés de se jeter sur la rive gauche du Tage.

Après la bataille du 28, que nos ennemis ont pompeusement décoré du nom de victoire, les généraux Wellesley et Cuesta, loin de songer à suivre l'armée du roi Joseph, avaient travaillé à se fortifier dans leur positions où ils étaient restés jusqu'au 1.^{er} août. Instruit alors qu'un corps de dix à douze mille Français s'avancait sur leurs derrières, par Plasencia, ils en conçoivent les plus vives inquiétudes et se décident à faire un mouvement retrograde. Tandis que Cuesta reste à Talaveira, opposé au duc de Bellune, sir Arthur Wellesley quitte cette ville et se rend le 3 août à Oropesa. Mais des dépêches apprennent bientôt à ces deux généraux en chef que les trois corps d'armée des maréchaux Soult, Ney et Mortier, formant une masse de plus de cinquante mille combattans, se sont dirigés sur Plasencia et qu'ils arrivent pour s'emparer des points de retraite. Aussitôt la terreur saisit les généraux ennemis. Cuesta, dans la crainte d'être attaqué par le premier corps, se hâte de partir pour rejoindre l'armée anglaise à Oropesa, et abandonne à Talaveira, six mille blessés, Anglais et Espagnols qu'il recommande à la générosité française. De son côté, sir Arthur Wellesley, rentrant tout-à-coup dans le système de circonspection et de timidité dont il venait de s'écarter, court se réfugier derrière le Tage. Dans son empressement à échapper au danger qui le menace, il n'ose s'avancer jusqu'à Caza-Tejada, pour reconnaître l'armée française qui, le 4 août, n'avait encore, dans ce village, qu'une simple avant-garde de cavalerie. Au lieu de marcher par Almaratz, afin de s'assurer de la route de Truxillo, il passe le Tage au pont de l'Arzobispo, en ayant soin de faire couvrir son mouvement par une division d'infanterie et douze cents chevaux, et il va s'engager dans les défilés de Messa-de-Ibor. Cuesta lui-même ne tarde pas à suivre l'armée anglaise ; il passe

également le Tage à l'Arzobispo, et prend position sur la rive gauche, en face du pont.

Le 7 août, tout le 5.^{me} corps, les divisions de dragons, et deux divisions d'infanterie du 2.^{me} corps furent réunies sur la hauteur de la rive droite, vis-à-vis le bourg de l'Arzobispo. Les autres troupes vinrent à Val-de-Verdeja. Le 6.^{me} corps s'avança à Puebla-de-Nociados, afin d'être à portée de soutenir les mouvemens d'attaque.

L'armée anglo-espagnole était formée en bataille, sur la rive gauche du Tage, ayant sa droite au ravin de l'Arroyo-Anditicha et au Mont-Estralla ; sa gauche au ravin de l'Arroyo-Pedroso. Les villages, où s'appuyaient les deux aîles de cette armée, étaient fortement occupés. Le pont de l'Arzobispo était barricadé, et la tour élevée au milieu de ce pont, était garnie de troupes ; ces soldats ennemis faisaient un feu continuel sur les Français qui se montraient sur la place et dans les rues du village. De nombreux tirailleurs espagnols garnissaient les bords du Tage à plus d'une lieue au-dessus et au-dessous de l'Arzobispo ; embusqués derrière des rochers, ils ne cessaient de tirer sur ceux de nos soldats qui tentaient d'approcher du fleuve. En arrière du pont, l'ennemi avait profité d'une élévation pour construire une grande batterie, afin de défendre le passage ; plusieurs autres points étaient aussi fortifiés.

Dans l'après-midi du 7, on reconnut la position de l'ennemi et l'on étudia ses dispositions. On fit aussitôt les préparatifs d'une attaque générale que devait diriger le maréchal Mortier, et que l'on fixa, pour le lendemain 8 août, justement à l'heure où, les chaleurs se faisant le plus sentir, les Espagnols se livreraient au repos et au sommeil. En conséquence, à l'entrée de la nuit, on ordonna l'établissement de plusieurs batteries ; la plus importante fut construite à gauche du bourg, presque vis-à-vis la tour du pont, et très près de la grande batterie des Espagnols.

On avait remarqué, dans la journée du 7, que des chevaux, que des cavaliers ennemis faisaient boire, s'étaient avancés assez avant dans le Tage, au-dessus et assez près du pont. On profita de cet indice précieux, et l'on résolut, dès que la nuit serait venue, de faire sonder le Tage en cet endroit. L'adjudant-commandant Dombrowski, chef d'état-major du 5. ^{me} corps, ayant réuni un certain nombre de soldats nageurs, fut chargé de reconnaître ce gué : il le trouva praticable, bien qu'il fût profond et que les bords du fleuve fussent très escarpés.

On venait de se mettre en communication avec le corps du duc de Bellune. Ce maréchal avait envoyé au duc de Dalmatie le croquis d'un gué qui devait exister au Tage, un peu au-dessous-du pont d'Almaratz. Ce croquis fut adressé au maréchal Ney, avec l'invitation de faire reconnaître le gué, afin que s'il était praticable, on pût en profiter pour se porter sur les derrières de l'armée anglaise, et pour lui couper la route de Truxillo. Le duc de Bellune fit aussi savoir, le 8 au matin, qu'il passait le Tage sur le pont de Talaveira-la-Reina, et que, descendant par la rive gauche, il ferait son possible pour arriver dans la soirée à Aldea-Nueva-de-Barbaroya. On instruisit sur le champ le maréchal Ney de ce mouvement du duc de Bellune, ainsi que de l'intention où l'on était de forcer le passage du pont de l'Arzobispo. Le maréchal Ney était en outre invité à porter son corps d'armée devant le gué d'Almaratz.

Bien persuadés que, dans leur impétuosité accoutumée, les troupes du maréchal Soult se jetteraient avidement sur les premiers corps ennemis qu'elles rencontreraient, les Anglais avaient confié à l'armée espagnole du général Cuesta, le soin de soutenir leur retraite. Ainsi qu'à Talaveira, dans la ligne de bataille que l'armée anglo-espagnole venait de prendre, les Anglais restaient séparés des Espagnols ; ils tenaient la gauche pendant que ceux-ci occupaient le centre et la droite. Mais bientôt, sous

prétexte, qu'on les laisse manquer de vivres, et feignant de leur imputer l'abandon de leurs blessés à Talaveira, ils achevent de se séparer de leurs alliés et se retirent tout-à-fait dans la nuit du 7 au 8 août. En effet, au point du jour, on s'aperçut que l'ennemi n'était plus aussi nombreux.

De Plasentia à l'Arzobispo, nos troupes avaient presque toujours bivouaqué dans de vastes plaines sans abri contre l'ardeur du soleil. Livrées aux souffrances d'une chaleur excessive, elles avaient eu à endurer les tourmens de la soif. Pendant les marches les plus pénibles, on les avait vues souvent se disputer l'eau croupissante d'une mare où les chevaux et les bestiaux venaient s'abreuver. Les puits de presque tous les villages, où l'on avait pris position, étaient pleins d'immondices et même de cadavres ; ils contenaient une eau fade et malsaine. Établis maintenant sur les bords du Tage, nos soldats éprouvaient le supplice de Tantale ; lorsqu'ils approchaient du fleuve, les tirailleurs ennemis les accueillaient à coup de fusil ; et plusieurs d'entre eux, en cherchant à étouffer une soif ardente, avaient trouvé la mort qui du moins, dans une telle position, semblait un bienfait.

D'un autre côté, les vivres qu'on avait reçu, lors du départ de Salamanque, étaient déjà en grande partie consommés, et l'on n'avait aucun moyen de s'en procurer dans un pays foulé par les armées ennemies et entièrement abandonné par ses habitans. Pressés par le besoin impérieux de manger, la plupart des soldats se nourrissaient avec des lentilles et des pois chiches dont les champs étaient couverts ; soit que ces légumes ne fussent pas suffisamment mûrs, soit que leur qualité fut naturellement nuisible, plusieurs hommes en furent gravement incommodés.

L'attaque de l'armée espagnole avait été préparée en silence, pour le 8 août, vers midi. Toute la cavalerie des 2.^{me} et 5.^{me} corps, et l'infanterie du 5.^{me}, protégées par

l'artillerie de ces deux corps, sont destinées à passer le Tage, au gué de l'Arzobispo et à attaquer le pont. Les régimens d'infanterie du 2.^{me} corps, formés en colonne sur les hauteurs de la rive droite, en arrière du bourg, doivent rester en réserve.

Rassurés par la barrière du Tage et par les retranchemens qu'ils ont été élevés, les Espagnols se croient à l'abri de tout danger ; ils sont dans une sécurité entière. Fatigués d'être sous les armes et brûlés par un soleil ardent, ils viennent de céder au besoin de prendre quelque repos ; presque tous font la Sieste⁽⁷⁹⁾. La plus grande partie de leur cavalerie, conduite par le duc d'Albuquerque, est allée se mettre à l'ombre sous les arbres du village d'Azutan.

Tout-à-coup, le duc de Dalmatie donne le signal de l'attaque et nos batteries sont démasquées. La colonne, chargée de passer le gué, s'élance dans le Tage ; l'artillerie espagnole dirige son feu contre elle, mais, écrasée par nos pièces, elle est bientôt forcée de se taire.

Le général Caulincourt, à la tête du 18.^{me} de dragons et de quelques sapeurs du génie, que l'on porte en croupe, arrive sur la rive gauche. Les premiers dragons, qui sont réunis, tournent une batterie, entre dans les redoutes et s'en emparent : plusieurs canonniers sont tués sur leurs pièces ; d'autres sont contraints de les pointer sur leurs camarades en fuite. Les 18.^{me} et 19.^{me} régimens de dragons, entièrement passés, se forment alors et sont conduits par le général Caulincourt contre un carré d'infanterie qu'ils enfoncent de toutes parts. Un régiment de hussards espagnols se présente et semble vouloir rétablir le combat ; il est mis en déroute et poursuivi le sabre dans les reins. La brigade de dragons Marisy, la division Lorges, la cavalerie légère des deux corps d'armée et les 34.^{me} et 40.^{me} régimens de ligne achevent de passer le Tage au gué, et prennent part au combat ; les 34.^{me} et

40. ^{me} régimens de ligne sont dirigés contre la grande redoute dont ils se rendent maîtres. Pendant ce temps, les sapeurs du génie, en descendant le fleuve, s'étaient dirigés vers le pont ; ils enlèvent les palissades et les chevaux de frise qui le défendent, et ouvrent le passage aux 64. ^{me} et 88. ^{me} régimens de ligne, formant la 2. ^{me} brigade de la division du général Girard. On monte à la tour, les soldats espagnols qui s'y trouvent expient cruellement le mal qu'ils nous ont fait ; ils sont précipités sur les rochers qui avoisinent le pont, et y meurent.

Lancés à la poursuite des hussards espagnols, les 18. ^{me} et 19. ^{me} régimens de dragons sont bientôt enveloppés par les quatre mille hommes de cavalerie que le duc d'Albuquerque amène en toute hâte du village d'Azutan. Ces cavaliers ennemis, dont plusieurs appartiennent à des corps d'élite, poussent de grands cris et sonnent la charge. Les 18. ^{me} et 19. ^{me} de dragons marchent audacieusement à leur rencontre ; on se joint et la mêlée devient générale. Nos braves régimens se défendent vaillamment. Aussi, la victoire ne tarde pas à se déclarer pour eux ; déjà, la brigade Marisy et le restant de notre cavalerie arrivent sur le lieu du combat. Les Espagnols ne résistent plus ; ils fuient dans toutes les directions ; plusieurs jettent les armes. Notre artillerie légère leur fait éprouver de grandes pertes. Le général Lahoussaye poursuit les fuyards jusqu'à Villar-de-Pedroso, et le général Soult au-delà de la Estrella.

Dans cette affaire, on prit à l'ennemi trente-deux pièces de canon de modèle français, quarante-cinq caissons et un assez grand nombre de chevaux ; on ne fit que cinq cents prisonniers. Les Espagnols perdirent environ quinze cents hommes.

Le combat de l'Arzobispo fait honneur aux troupes qui y prirent part. Plusieurs officiers, sous-officiers et soldats, dont nous regrettons de ne pouvoir donner les noms, se distinguèrent par des actes d'une rare valeur. Le général

Caulincourt et le colonel Lafitte, du 18.^{me} de dragons, marchant à la tête de la colonne qui avait passé le gué, s'étaient trouvés engagés contre des forces très-supérieures ; ils méritèrent, par leur glorieuse conduite, les justes éloges du général en chef et acquirent de nouveaux droits à l'estime de l'armée. Le général Marisy fut blessé en combattant vaillamment. Les généraux Delauloy et Girard se firent remarquer par leurs bonnes dispositions. Le chef de bataillon Fruchard, commandant l'artillerie de la division Gazan qui avait soutenu l'attaque, fut honorablement cité.

Une partie de nos troupes bivouaquèrent autour des villages, où, en cessant de poursuivre l'ennemi, elles s'étaient arrêtées. Bien qu'il fit déjà nuit, le champ de bataille, dans la vaste plaine qui borde la rive gauche du Tage, en face de l'Arzobispo, offrait encore un aspect affligeant. Les Obus avaient mis le feu aux gerbes de blés et aux moissons dont la terre était couverte, de sorte que « des torrens de feu, poussés par un vent impétueux, se précipitaient sur tout ce qui pouvait leur servir d'aliment, et faisaient des progrès effrayans. Les plaintes des blessés, qui se sauvaient pour éviter l'incendie, et le cris du désespoir des malheureux, qui ne pouvaient fuir, faisaient éprouver à l'âme les sentimens les plus pénibles, et ajoutaient à l'horreur d'un tel spectacle. Plusieurs Espagnols ayant une jambe ou une cuisse emportée par le canon, se traînaient sur leurs mains jusqu'à nos bivouacs ; on en recueillit beaucoup ; et l'on vit des soldats français aller chercher dans le feu plusieurs de ces infortunés⁽⁸⁰⁾. »

Les Espagnols, battus à l'Arzobispo, s'étaient dispersés dans plusieurs directions ; la plupart des corps allèrent rejoindre l'armée de Vénégas dans la Manche. Le général Cuesta se retirait à Guadalupe. Quand aux Anglais, engagés dans les défilés de Mesa-de-Ibor, ils cherchaient, non sans peine, à gagner la route de Truxillo.

Quoique brillants, les avantages, que l'on venait de remporter sur l'armée espagnole de Cuesta, étaient d'une bien faible importance en raison des résultats décisifs que l'on aurait dû obtenir, et des forces supérieures dont les Français pouvaient disposer. C'est contre l'armée de sir Arthur Wellesley, que tous les efforts des 1.^{er}, 2.^{me}, 5.^{me} et 6.^{me} corps d'armée auraient dû être dirigés. Certainement, jamais l'occasion d'anéantir une armée ennemie ne fut plus favorable ; pour consommer la perte des Anglais, il n'a manqué aux Français, réunis alors sur le Tage, qu'un chef dont l'autorité ait pu être assez puissante pour forcer les divers généraux en chef à l'obéissance.

Après avoir abandonné les Espagnols en présence de l'ennemi, les Anglais, comme nous l'avons dit, s'étaient engagés dans les défilés de Mesa-de-Ibor. « Là, les difficultés des chemins, le manque de subsistances, la crainte d'être prévenus sur Deleytosa et Truxillo, jettent le découragement dans leurs rangs et y font naître l'indiscipline⁽⁸¹⁾. » Pour sortir plus vite d'embarras, leur général en chef est forcé d'employer pendant plusieurs jours, à rendre les chemins praticables, des milliers de paysans qui reçoivent trois francs par jour. Dans une telle position, que seraient devenus les Anglais de sir Arthur Wellesley, si, au moment où ils se présentaient aux défilés de Jaraisejo et de Deleytosa, qu'ils devaient traverser pour rejoindre la grande route d'Almaratz à Truxillo, ils eussent été attaqués par le corps du maréchal Ney soutenu par les 2.^{me} et 5.^{me} corps ? Certes, ce qui pouvait leur arriver de moins fâcheux, était la perte entière de leurs bagages et de toute leur artillerie ! Le salut de l'armée anglaise dépendait donc du passage du Tage, au gué d'Amaratz, par le 6.^{me} corps.

Le 8 au soir, après le combat, le duc de Bellune, ainsi qu'il l'avait annoncé, était venu prendre position du côté d'Aldea-Nueva-de-Barbaroya. Le duc de Dalmatie lui

envoya le 9 l'invitation de continuer son mouvement sur la rive gauche. Il instruisit aussi le maréchal Ney de la défaite de l'armée de Cuesta, et de la position critique où se trouvaient les Anglais. Le duc de Dalmatie engageait ce Maréchal à passer le Tage au gué d'Almaratz, qui avait dû déjà être reconnu, et à marcher sur la route de Truxillo, afin de joindre l'armée ennemie. On prévenait également le maréchal Ney qu'on allait lui envoyer les deux divisions de dragons Lorges et Lahoussaye, et que les 2.^{me} et 5.^{me} corps se mettraient en mouvement pour le soutenir.

Lors de la poursuite de l'armée de sir John Moore, en Galice, le duc d'Elchingen s'était vu à regret placé sous les ordres du maréchal Soult. Dès ce moment, l'accord nécessaire et la bonne intelligence n'avaient pas toujours régné dans les relations de ces deux Maréchaux. L'expédition en Portugal et le commandement supérieur des trois corps d'armée, donné à son collègue, n'étaient pas faits pour affaiblir, chez le général en chef du 6.^{me} corps, les sentimens de jalousie et de rivalité qu'il nourrissait. Ce n'était qu'avec peine et qu'après beaucoup d'hésitation, qu'il s'était décidé à rester de nouveau en sous-ordres. Il avait contrarié par des lenteurs les premiers mouvemens de concentration des 2.^{me}, 5.^{me} et 6.^{me} corps, et, lors du départ de Salamanque, il niait encore la présence des Anglo-portugais dans la vallée du Tage. Devant l'Arzobispo, il venait, dit-on, de refuser le commandement des dix-huit régimens de cavalerie, que le duc de Dalmatie lui avait offert dans l'intention de lui être agréable, et de faire une démarche utile à l'armée.

Dans la circonstance si importante du passage du Tage à Almaratz, le maréchal Ney ne déploya peut-être pas tout le zèle de son activité ordinaire. Soit que le croquis envoyé fut inexactement tracé, soit que les recherches aient été négligemment faites, les personnes que le Maréchal chargea de reconnaître le gué, ne le trouvèrent pas : et

cependant, il paraît positif qu'il existe et que l'ennemi le faisait observer par une brigade de troupes légères. Ainsi, par une fatalité particulière, le Tage ne fut point franchi, et l'armée anglaise, ayant tout le temps de sortir des défilés où elle avait été forcée de se jeter, jouit de la facilité de pouvoir opérer tranquillement son mouvement de retraite. Il est fortement à regretter que, dans un moment aussi décisif, le duc de Dalmatie ne soit allé en personne présider à la reconnaissance du gué d'Almaratz, et, qu'au lieu de porter toutes ses forces contre les divisions espagnoles de Cuesta, il ne se soit lancé, dès le 8 août, à la poursuite de l'armée de sir Arthur Wellesley.

En opposant une force d'inertie à l'exécution des ordres qu'il avait reçus, et en refusant de faire à l'intérêt général le sacrifice de ses prétentions particulières, le duc d'Elchingen, connu d'ailleurs dans l'armée par tant de belles actions et de hauts faits, venait de perdre l'occasion unique de rendre alors un grand service à son pays et d'acquérir une nouvelle gloire.

Toutefois, le mal était facile à réparer, et l'on pouvait encore s'assurer de grands avantages, si les opérations des 2.^{me}, 5.^{me} et 6.^{me} corps n'eussent pas été dans la dépendance de l'autorité de Joseph. En rendant-compte au nouveau roi d'Espagne des derniers événemens militaires qui avaient eu lieu, le duc de Dalmatie soumit à son approbation le projet de réunir une masse de cinquante à soixante mille- combattans, et de marcher rapidement sur Lisbonne, afin d'y détruire les établissemens anglais, et d'y devancer l'armée de sir A. Wellesley, qui parviendrait alors difficilement à s'embarquer. Ce plan hardi, conçu dans l'intérêt de la France et même de l'Espagne, pouvait être exécuté, dans-le moment, sans rencontrer de grands obstacles. Au lieu de l'adopter ; le roi Joseph fit adresser au duc de Dalmatie des dispositions qui, en détruisant les avantages que nous promettait la supériorité de nos armes,

venaient servir merveilleusement la cause désespérée de nos ennemis : il fit donner à chaque corps d'armée une destination particulière en Espagne.

Après la faute d'avoir livré trop tôt la bataille de Talaveira, ce fut un nouveau malheur pour le succès de nos armes de ne point poursuivre l'armée anglaise jusqu'à Lisbonne, et d'arrêter l'élan de nos troupes à l'instant même où elles pouvaient obtenir un grand triomphe. Trop content de ce que l'on eut sauvé sa capitale, et pressé d'y rentrer, Joseph, en faisant donner les ordres du nouvel emplacement des 1.^{er}, 2.^{me}, 5.^{me} et 6.^{me} corps d'armée, ne consultait que l'intérêt bien secondaire de ses provinces qu'il eût été bien facile de réoccuper plus tard ; il oubliait que, sur les bords du Tage, la lutte devenait toute française, et que l'occasion favorable s'était enfin présentée de vider, sur le continent, entre les gouvernemens Français et Anglais, une querelle de vingt ans. Il agissait d'ailleurs contre les intentions formelles de son frère qui avait placé les trois corps d'armée sous les ordres du maréchal Soult, afin de chasser les Anglais de la Péninsule.

D'après les nouvelles dispositions arrêtées au quartier-général du roi Joseph, le 2.^{me} corps devait aller prendre position à Plasencia, Coria et Moraléja.

Le 6.^{me} corps devait partir pour retourner à Salamanque, où un corps espagnol était entré.

Le 5.^{me} corps devait garder le pont de l'Arzobispo, et occuper Naval-Moral et les environs.

Le 1.^{er} corps allait s'établir à Talaveira pour appuyer le général Sébastiani, dont le corps d'armée agissait contre l'armée de Vénégas qui s'était avancé pour menacer Madrid.

Le roi Joseph, que la valeur française venait de sauver d'un danger imminent, et qui trahissait les intérêts d'une

cause à laquelle il devait sa couronne, rentrait dans sa capitale avec la réserve.

Le général Foy avait été envoyé au-delà du Tietar, dans les montagnes de Plasencia, contre le corps du général anglais Robert Wilson ; il ne put le joindre. Dans sa route, pour se rendre à Salamanque, le maréchal Ney, avec le 6.^{me} corps, rencontra, le 12 août, à Aldea-Nueva-del-Camino, les troupes de ce chef de partisans, qui voulaient lui disputer le passage du col de Banos. Malgré les fatigues d'une marche de neuf lieues, pendant les chaleurs les plus fortes, et les obstacles qu'on avait multipliés, nos braves soldats culbutent les troupes ennemies, et leur font éprouver une perte de douze cents tués et d'un pareil nombre de blessés. Dans ce combat, les 50.^{me} et 59.^{me} régimens de ligne se conduisirent vaillamment ; le 3.^{me} de hussards exécuta une très-belle charge. Le colonel Laferrière, du 3.^{me} de hussards, et le colonel Coste, du 59.^{me} de ligne, se distinguèrent et furent honorablement cités. Le soldat Tartre, du 59.^{me} de ligne, qui avait enlevé un drapeau après avoir tué quelques soldats ennemis qui le défendaient, fut mis à l'ordre du corps d'armée ; ce brave reçut aussi la croix de la Légion d'Honneur, récompense bien rarement obtenue, quoique souvent méritée, dans les armées françaises d'Espagne, et surtout de Portugal.

Les troupes du 2.^{me} corps se mirent en marche le 10 août pour se porter aux nouvelles positions qui leur avaient été assignées ; elles reprirent la route de Plasencia. Le quartier-général s'y établit. La division de dragons Lahoussaye et la division d'infanterie Heudelet furent envoyées à trois lieues en avant de Plasencia, et elles occupèrent Galisteo sur la Xerte. Les habitans de cette petite ville, ainsi que tous ceux des villages environnans, avaient pris la fuite. Nos troupes, qui logèrent à Galisteo, s'y établirent militairement, c'est-à-dire, que pour pénétrer dans les maisons, elles furent forcées d'en briser les portes.

On apprit le 15 août, que le général Sébastiani, à la tête du 4.^{me} corps d'armée, venait de remporter, à Almonacid, une victoire complète sur l'armée espagnole de Vénégas. Cette heureuse nouvelle causa une joie générale et vint adoucir l'amertume des regrets que l'on éprouvait d'avoir vu l'armée anglaise nous échapper.

On fut instruit, par les reconnaissances envoyées, que les Anglais marchaient vers Alcantara, afin de rentrer en Portugal, et que les Portugais, qui occupaient la Sierra de Gata, avaient quitté Moraleja. A ces nouvelles, la division de dragons Lahoussaye et la 3.^{me} division d'infanterie partirent de Galisteo et se portèrent sur Coria, sur la rive droite de l'Alagon. On arriva dans cette ville à la nuit close. Dès scènes de désordres eurent lieu ; les soldats, n'ayant point de vivres, se livrèrent à quelques excès qu'il devenait de toute impossibilité de pouvoir réprimer.

Dans l'intention de connaître les mouvemens de l'ennemi, on envoya des détachemens de cavalerie du côté de Gata. Ces détachemens ne cessèrent d'être harcelés par les paysans armés. On se vengea de ces actes d'hostilité en livrant la petite ville de Gata aux flammes ; mais ces terribles représailles et ces exemples de sévérité, loin d'intimider les habitans de ces montagnes, ne firent que les exaspérer ; ils s'en vengèrent en faisant expirer, dans des tourmens affreux, ceux de nos soldats qui tombaient vivans entre leurs mains. Afin d'en imposer à ces insurgés, le Maréchal se décida à faire occuper Moraleja par les 18.^{me} et 19.^{me} régimens de dragons.

Nos détachemens d'infanterie furent aussi inquiétés et éprouvèrent des pertes. Une compagnie de voltigeurs de la légion du Midi avait été envoyée pour faire des vivres dans le village de Torrejoncilio. Elle ne tarda pas à y être surprise et vivement attaquée par un corps espagnol de mille hommes. Nos voltigeurs se défendirent longtemps avec un courage et un sang-froid dignes d'un meilleur sort.

Accablés par le nombre, manquant de cartouches, ils refusent de se rendre et ils fondent en désespérés sur leurs assaillans ; tous périssent. On ne put marcher à leur secours que le lendemain, lorsque déjà tous ces braves étaient étendus morts autour du village parmi eux, on trouva un caporal qui, bien qu'il eût eu les deux cuisses cassées par une même balle, respirait encore. Livré aux souffrances de l'agonie la plus cruelle, cet infortuné avait encore eu à lutter contre les attaques acharnées d'un grand nombre de cochons qui, pressés par la faim, se jetaient avec rage sur les cadavres des Français tués, pour les dévorer. Au moyen de son sabre, ce caporal était d'abord parvenu à éloigner ces féroces ennemis ; mais épuisé par la perte de son sang et par l'excès des douleurs qu'il ressentait, il était bientôt resté sans défense ; au moment où on le recueillit, il avait déjà une partie du corps en lambeaux. A l'approche de ces camarades, le caporal se ranime et recouvre assez de forces pour raconter les détails de son long martyre et des traitemens barbares qu'on avait fait éprouver à nos malheureux voltigeurs. Le 19.^{me} régiment de dragons fut mis à la poursuite des Espagnols qu'on ne put parvenir à atteindre, attendu qu'ils s'étaient hâtés de passer la rivière et de s'éloigner.

Au milieu de corps nombreux d'ennemis, la nouvelle position, occupée par une partie des troupes du 2.^{me} corps, était trop hasardée pour qu'on pût s'y maintenir sans danger. Le Maréchal jugea donc convenable de faire abandonner Coria que les Portugais de Beresford menaçaient, et de rapprocher les divisions Lahoussaye et Heudelet de Plasencia.

D'après les instructions de la junte suprême de Séville, tous les habitans des villages que nous venions de parcourir, n'avaient rien laissé dans leurs maisons et ils avaient détruits tous les comestibles qu'ils n'avaient pu emporter. Nos soldats n'avaient donc pour vivre que ce

qu'ils enlevaient à coups de fusil aux paysans armés et retirés dans les bois. Les mêmes difficultés et les mêmes dangers de la guerre en Portugal se présentaient et amenaient d'autres scènes de pillage et de désolation. A une cinquantaine de lieues de la capitale de l'Espagne, les troupes du 2.^{me} corps étaient de nouveau en proie à tous les maux qu'elles avaient soufferts au milieu de l'insurrection générale de la Galice et du Portugal. Quoique campées dans des plaines fertiles et couvertes de moissons, elles éprouvaient de grandes privations de vivres. C'est avec des peines infinies qu'elles parvenaient à se procurer du pain ; on manquait de moyens de pouvoir le fabriquer.

Chaque jour, un certain nombre de compagnies des divers régimens partaient avec armes et bagages, et se rendaient dans les plaines qui étaient encore couvertes de leurs moissons. Là, chaque soldat, à défaut de faucille, se mettait à arracher le blé avec les mains et à réunir ensuite les gerbes sur une espèce d'aire, afin de battre le grain. Ce grain était recueilli dans de petits sacs, dont chaque homme était muni, et on le rapportait au camp. Le lendemain, d'autres compagnies partaient et allaient à plusieurs lieues chercher des moyens de faire moudre ; ces compagnies devaient aussi porter la farine dans le village le plus voisin et y fabriquer le pain. Ainsi, il fallait presque toujours employer plusieurs jours de travail et de fatigues infinies pour obtenir une misérable ration de pain. Souvent, faute de temps, de moulins et de fours, on était dans la triste nécessité de se nourrir avec du grain que les soldats préparaient de manière à pouvoir être mangé⁽⁸²⁾.

On éprouvait aussi de grandes difficultés pour se procurer de la viande ; les habitans avaient emmené au loin leurs troupeaux de mérinos, et avaient lâché les bœufs dans les bois. Des fantassins armés, assistés très-souvent de quelques cavaliers, se lançaient à la poursuite de ces animaux à demi-sauvages. Ceux, que l'on parvenait à tuer à

coups de fusil, étaient dépécés sur le champ, et également partagés ; les morceaux en étaient rapportés au camp. Depuis le commencement d'août, on avait bien rarement fait des distributions régulières de viande.

Une telle manière de faire des vivres indique assez que, dans la nouvelle situation où l'on se trouvait, les opérations de l'administration étaient devenues encore plus nulles qu'en Portugal, et que les divers employés, loin d'être de la moindre utilité, ne servaient qu'à dévorer une partie des faibles ressources qui nous restaient.⁽⁸³⁾

Quoique devenus par le fait également inutiles, les sous-inspecteurs et inspecteurs aux revues n'avaient rien perdu de la considération que l'on se plaisait à leur accorder. On se soumettait d'autant plus volontiers en toutes circonstances à l'action salubre de leur contrôle, que, sortis presque tous des rangs de l'armée, ils se présentaient devant les troupes précédés d'une odeur de probité et de désintéressement, et couverts d'honorables cicatrices.

Dans les derniers jours de septembre, les troupes du 2.^{me} corps, menacées par les mouvemens de l'ennemi, se mirent en marche pour se rapprocher du 5.^{me} corps qui occupait Talaveira ; elles se portèrent vers Oropéza, et furent bivouaquées autour des villages ou petites villes environnantes. Peu de temps après, le maréchal Soult (ut appelé aux fonctions de major-général des armées françaises en Espagne ; cette nomination fit plaisir ; on en tira d'heureux présages. Le général Reynier vint prendre le commandement du 2.^{me} corps qui fut réduit à deux divisions d'infanterie et à une faible division de cavalerie. Le général Delaborde, dont la santé délabrée réclamait des soins, rentra en France ; il fut remplacé à la 2.^{me} division par le général Heudelet. La 3.^{me} division d'infanterie, à l'exception du 31.^{me} léger, fut envoyée, sous la conduite du général de brigade Ferrey, au 6.^{me} corps. La division de

dragons Lahoussaye passa sous les ordres du maréchal Mortier.

Ainsi organisé, le 2^{me} corps, lors de la bataille d'Ocana, servit à garder toute la vallée du Tage. Plus tard, il s'avança sur la Guadiana, et manœuvra près de la frontière du Portugal, jusqu'à ce que, sous les ordres de Masséna, il fût appelé à envahir de nouveau ce royaume.

En formant le projet de marcher sur Madrid et en s'engageant dans la vallée du Tage sans s'informer des obstacles qu'ils y rencontrerait, sir Arthur Wellesley avait commis une grande imprudence, et, cette expédition, au moins aussi hasardée que celle de sir John Moore, aurait eu une issue encore plus malheureuse, si les opérations des corps français eussent été dirigées avec l'habileté et l'ensemble nécessaire dans cette haute circonstance. Lorsque nos ennemis les plus acharnés semblaient être venus se livrer d'eux-mêmes, et lorsque, après tant d'années de peines et de fatigues, les Français avaient enfin en leur pouvoir tous les moyens de faire éprouver un sort funeste aux soldats de l'Angleterre, les fautes de Joseph, les rivalités et les caprices de quelques généraux en chef étaient venus opérer le salut de l'armée anglaise, au moment même où elle était le plus compromise. C'est envain que dix mois plus tard, Napoléon cherchera à ressaisir la belle occasion que ses lieutenants venaient de laisser échapper ; c'est en vain qu'il dirigera contre Lisbonne plus de cinquante mille Français aguerris et commandés par L'ENFANT CHÉRI DE LA VICTOIRE ; nos ennemis, remis alors de la frayeur que leur avait causé le danger imminent auquel ils avaient si miraculeusement échappé, auront eu le temps d'organiser leurs armées et de préparer tous leurs moyens de résistance.

Le maréchal Masséna, prince d'Essling, à la tête des 2.^{me}, 6.^{me} et 8.^{me} corps d'armée, ne tardera pas à tenter une troisième fois la conquête du Portugal. Sur le point de

recueillir le fruit de leurs travaux et d'occuper enfin Lisbonne, nous verrons nos soldats être forcé de s'arrêter en rugissant au pied des lignes formidables de Torres-Vedras. De nouvelles rivalités s'élèveront entre les généraux en chef chargés de l'entreprise, et viendront augmenter les embarras dont on sera entouré. Après avoir lutté avec un courage et une résignation héroïques contre des privations et des souffrances inouïes, les Français, vaincus sans avoir combattu, et privés de la coopération des troupes qui devaient agir par la rive gauche du Tage, seront réduits à la nécessité de reculer devant la faim et la misère ; ils opéreront lentement et en ordre leur retraite sur l'Espagne.

Les événemens de cette troisième et dernière campagne en Portugal sont d'une grande importance ; ils abondent en faits intéressans et en leçons utiles. Nous nous proposons de recueillir, dans un prochain ouvrage, cette autre partie de nos SOUVENIRS.

FIN.



NOTES.

(a) « L'ARMÉE française, que tant de hauts faits ont
« illustrée, que tant de malheurs auraient dû rendre
« sacrée, a été en butte à des attaques bien diverses. En
« France, certains hommes l'accusent d'avoir fondé le
« despotisme impérial, et, dans le parlement d'Angleterre,
« Castlereagh l'a dénoncée comme une armée jacobine.
« L'un de ces reproches n'est pas plus mérité que
« l'autre : cette armée fut toujours l'armée nationale : elle
« se battit à la voix du comité du salut public comme
« à la voix du directoire ; elle obéit sous l'empire comme
« elle obéit sous le consulat ; mais jamais elle n'imposa
« par la force une forme de gouvernement à ses
concitoyens.
« Ce n'est pas cette armée, tant de fois renouvelée
« par le fer ennemi, qui soumit la France au joug
« de la terreur, qui lui donna ce directoire où l'impéritie
« et la trahison siégeaient ensemble. Ce n'est pas elle
« qui marchait le 13 vendémiaire contre les représentans
« du peuple. Le 18 fructidor ne fut que la victoire civile
« d'un parti contre un parti qui conspirait de son côté ;
« et quand, à Saint-Cloud, Napoléon dispersa inutilement
« une assemblée à laquelle personne n'eût obéi,
« nos soldats ne marchèrent qu'à la voix du président
« de cette même assemblée. Une partie du directoire,
« les membres les plus éclairés des deux chambres étaient

« d'accord avec l'opinion pour renverser un gouvernement
« décrédité par les revers et accablé sous le mépris.
« Le corps social tombait en dissolution ; le 18 brumaire
« lui donna une nouvelle existence, et la nation entière
« applaudit à cette indispensable révolution.

« Quand l'empire fut proclamé, toute l'armée était
« réunie sur les côtes, et l'espérance de punir les longs
« outrages de l'Angleterre l'occupait plus que la politique.
« Ce changement dans nos institutions l'affligea.
« Bientôt fut donné le signal de la guerre contre l'Autriche,
« et de nouveaux lauriers s'unirent aux lauriers
« de Marengo. Si, dans la suite, la constitution de l'empire
« fut mal observée, si des actes additionnels la détruisirent,
« si le tribunat fut dissous, si le corps législatif
« resta muet, il est ridicule d'en accuser la force
« armée qui n'y prit aucune part. Le sénat sanctionnait
« toutes les volontés du chef de l'État ; son conseil n'était
« occupé qu'à prévenir ses désirs ; les préfets mettaient
« leur ambition à fournir des conscrits, les juges à admirer
« les codes qu'enfantait sa sagesse ; les orateurs, à
« célébrer l'homme du siècle ; les prêtres à importuner
« le ciel pour le nouveau Cyrus ; la France entière s'énivrait
« de gloire, et l'on ose reprocher à l'armée qui
« n'avait d'autre existence que les combats, d'autre
habitation

« que les camps, d'avoir préparé , d'avoir rétabli,
« d'avoir consolidé une forme de gouvernement que
« tous ont voulue, et à laquelle la force des choses devait
« nous amener. L'axiome des siècles s'est accompli :
« l'anarchie a produit le despotisme.

« Ceux qui accusent l'armée, savent bien pourtant
« a qu'à aucune époque la France ne fut plus dégarnie de
« soldats, que l'autorité administrative était la seule qui
« pesât sur les départemens, qu'enfin jamais gouvernement
« ne fut moins militaire que le prétendu gouvernement
« militaire de Napoléon ; mais on s'accoutume

« à immoler les mêmes victimes. Pendant la guerre, la
« mort n'a cessé de moissonner dans nos rangs ; dans
« nos dissensions civiles, c'est sur nous principalement
« que s'est apaisée la soif de la vengeance ; et, dans
« les discussions politiques, c'est nous seuls qu'on accuse
« de l'établissement du pouvoir absolu. Je ne me
« sens pas la force de supporter ce dernier outrage :
« s'il est glorieux de mourir pour son pays, s'il est doux
« de sacrifier sa vie pour quelques-uns de ses concitoyens,
« il est affreux de voir flétrir par d'injustes
« reproches, la mémoire de tant braves tombés dans
« les combats, et la réputation des faibles débris qui
« leur survivent encore. »

(Nécessité d'une armée permanente, par le
lieutenant-général Max. Lamarque. Chapitre
IX.)

(b) En attendant que, dans un ouvrage particulier, nous puissions nous occuper plus en détail de l'administration et de la comptabilité militaires, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs quelques observations sur ce sujet important, et nous les prévenons que nous considérons la question principalement sous les rapports des besoins d'une armée en campagne. Afin de donner plus de poids à notre opinion, en ce qui concerne l'intendance militaire, nous assiérons notre jugement sur le témoignage important d'un des membres les plus distingué de ce corps.

« L'armée, » dit le judicieux auteur de la Magistrature administrative, exercée par l'Intendance⁽⁸⁴⁾, « est un individu

« dans l'état : tout ce qui garantit ses intérêts, doit y
« trouver sa source... D'après ce principe conservateur, comment considérer l'ordonnance du 29 juillet 1817, rendue sous le ministère du maréchal Gouvion Saint-Cyr, et qui, en réunissant les attributions incohérentes et même incompatibles des commissaires des guerres et des inspecteurs aux revues, pour les confier aux intendants, recrutait ce nouveau corps parmi les élèves assujettis à certaines conditions étrangères au service militaire, et qui excluait tous les officiers de l'armée ? Il est vrai qu'on a voulu remédier au mal qui devait inmanquablement résulter de cette ordonnance du 29 juillet 1817, par celle du 18-septembre 1822, mais on est loin de l'avoir détruit.

Pour que l'intendance puisse acquérir le caractère-imposant de la magistrature ; pour qu'elle arrive à ce haut degré de considération qu'elle ne devrait jamais cesser de commander, il faut que ses membres, qui sont les délégués du ministre et les gardiens du trésor, ne deviennent dans aucun cas les agens de l'administration ; il faut surtout qu'ils soient tous recrutés parmi les militaires tirés des rangs de L'armée.⁽⁸⁵⁾

La mission du magistrat intendant et le contrôle éclairé, qu'il est appelé à exercer, nécessitent de sa part la connaissance parfaite de tous les détails de l'état militaire, de l'organisation des troupes, de l'esprit qui les anime, des habitudes et de tous les besoins du soldat. Ces détails essentiels ne peuvent s'apprendre que dans les rangs ; c'est là seulement que se trouve cet ordonnance vivante qu'il faut suivre et étudier sans cesse.

La première condition de la magistrature administrative doit être un entier désintéressement de la part de ceux qui sont appelés à l'exercer. Les commissaires des guerres placés, par les conséquences de la loi du 28 nivôse an 3, dans une position qui ne convenait qu'aux régisseurs et aux directeurs des divers services, avaient pris l'initiative et

par suite la responsabilité des opérations d'approvisionnement, démarchés et d'achats. Mais, comme ils avaient continué de se considérer comme les délégués et les représentants de l'autorité supérieure, ils s'étaient constitués par le fait les contrôleurs de leurs propres opérations⁽⁸⁶⁾. Aussi, ont-ils rarement échappé aux reproches de se livrer à des bénéfices faits presque toujours aux dépens du bien-être du soldat. L'ordonnance du 29 juillet 1817, en créant l'intendance militaire, n'a point fait disparaître les vices nombreux que l'on remarquait dans l'organisation des deux corps supprimés : elle s'est bornée à confier aux intendans les attributions des commissaires des guerres telles qu'elles étaient avant l'existence des Inspecteurs aux revues. Certes une telle organisation, qui conserve les mêmes vices, et doit produire les mêmes abus, n'est pas faite pour rendre au nouveau corps toute la considération que celui des commissaires des guerres avait en partie perdue.

Nous le répétons : l'intendance militaire n'aura réellement acquis le caractère révérend de la magistrature que lorsque, perdant l'initiative et la direction des opérations de détail, elle cessera de se mettre au lieu et place des chefs de l'administration, et lorsque son ministère se bornera à établir les proportions des droits que les troupes ont aux diverses fournitures, et à reconnaître les qualités de ces fournitures. Alors seulement, l'intendance, dégagée de tout intérêt autre que celui du bien public et du bien-être des troupes, se verra entourée de cette estime et de cette vénération que doivent nécessairement lui attirer plusieurs de ses membres distingués dont l'armée a su apprécier et les talens administratifs et les hautes qualités personnelles.

Après avoir considéré l'administration de l'armée sous son point de vue le plus élevé, nous croyons devoir négliger de nous occuper ici de ce qui est relatif à la comptabilité

militaire qui devient de jour en jour plus compliquée, et dont les rouages, beaucoup trop nombreux, doivent, en temps de guerre, bien plutôt nuire à la marche décidée d'une bonne administration qu'ils ne peuvent être utiles à son action. Notre but principal, pour le moment, est d'appeler l'attention du gouvernement du Roi sur la nécessité d'une meilleure organisation du service des subsistances de nos armées en campagne. Dans le cours de cet ouvrage, nous aurons plus d'une fois l'occasion d'établir par des faits et par les leçons d'une assez longue expérience, combien il importe, dans une guerre difficile, de ne confier le service des vivres qu'à des officiers qui, pris dans chaque régiment, sont d'autant plus intéressés à porter dans cette partie essentielle du bien-être des troupes le zèle le plus actif et la probité la plus sévère, qu'en outre du contrôle de l'autorité administrative et de la surveillance des chefs supérieurs, leur conduite, pendant et même après leur gestion, reste encore soumise aux attaques de leurs propres camarades.

Quoique les preuves se présentassent en foule, nous nous abstenons cependant de parler de ces profits illicites et de ces honteuses dilapidations auxquelles n'ont cessé de se livrer, pendant nos dernières guerres, la plupart des employés de la comptabilité des subsistances ; nous nous abstenons de rappeler les funestes résultats que ces actions criminelles ont eu sur le bien du service et les succès de nos armes. Mais qu'il nous soit permis de signaler à l'indignation générale toutes les friponneries révoltantes et tous les abus criants dont les hôpitaux militaires français ont été jadis l'objet, et dont des milliers de nos infortunés camarades sont devenus les victimes ! Qu'il nous soit permis de flétrir dans l'opinion publique cette engeance funeste qui, ne vivant que des souffrances et des misères du pauvre soldat, et des calculs faits sur sa vie, s'est presque toujours enrichie des dépouilles des malheureux défenseurs de la patrie !

Dans les mesures à prendre concernant l'organisation de nos hôpitaux, en temps de guerre, tout est presque encore à faire pour rendre ces asiles sacrés dignes de leur destination toute bienfaisante. L'armée possède un corps d'officiers de santé éclairés, d'un zèle et d'un dévouement bien reconnus. Mais par un renversement de toute idée d'une bonne administration, les intérêts matériels des employés de la comptabilité sont préférés aux intérêts moraux des officiers de santé ; la réputation de la faculté, les succès des cures et la vie des malades dépendent des actes de cette comptabilité qui a su se soustraire au grand jour de la publicité et au contrôle des médecins, des chirurgiens-majors et des aumôniers.

Au lieu de dépenser des sommes considérables à engraisser dans la fainéantise cette multitude d'employés, vraies sang-sues dévorantes ; au lieu de confier le soin de nos malades et de nos blessés à des mains ennemies et mercenaires, n'employez pour administrer vos hôpitaux que « les hommes nécessaires, et surtout choisissez
« des hommes purs et intègres, amis de l'art et de
« l'humanité. »

Ah ! plutôt que de créer à la hâte, au moment d'une guerre, et de recruter parmi la lie du peuple et le rebut de la population, des infirmiers qui sont bientôt en horreur aux militaires, ne vaudrait-il pas mieux que le gouvernement par sa salubre influence, cherchât à organiser un corps militaire-religieux spécialement consacré au service des hôpitaux ou des ambulances, et au soulagement des malades et des blessés ? A une époque où tant d'associations religieuses ont lieu, serait-il donc bien difficile, à la voix de nos pieux évêques, et par l'exemple puissant de nos aumôniers, de réunir un certain nombre de soldats de tous les régimens, sous les bannières de la religion et de l'humanité, et d'en former des compagnies qui, sous ces étendarts sacrés, auraient tant de droits à la reconnaissance de l'armée et à la vénération publique ?

L'histoire nous offre chez divers peuples le modèle d'une institution si éminemment protectrice. Sous nos yeux, de saintes filles, de vertueuses sœurs⁽⁸⁷⁾ ne cessent de s'attirer les bénédictions des malades et des affligés au service desquels elles se sont vouées. A l'exemple de leur divin maître, ces anges de bonté répandent continuellement le baume de leurs consolations et de leurs soins sur les plaies de l'humanité ; elles consacrent leur existence à adoucir l'amertume des maux, et à alléger le poids des misères de cette vie.

(c) COMPOSITION

DE L'ARMÉE DE PORTUGAL, EN FÉVRIER 1809.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Le maréchal SOULT, duc de Dalmatie, général en chef.

Le colonel HULOT, le chef d'escadron SAINT-CHAMANS, le chef de bataillon BRUN, les capitaines RICARD, THOLOZÉ, CHOISEUL, PETIET, D'ANTHOINE, LE CARON, aides-de-camp du général en chef.

Le général de brigade RICARD, chef de l'état-major-général.

Le général de division DELAULOY, commandant en chef l'artillerie.

Le colonel GARBÉ, commandant en chef le génie.

L'ordonnateur LE NOBLE, chef de l'administration.

Le sous-inspecteur aux revues EWRARD, faisant fonctions d'inspecteur.

L'adjutant-commandant BARDOT, sous-chef de l'état-major-général.

Les colonels FONTENAY, PICOTEAU et D'ABOVILLE, le chef de bataillon BERTHOLIO, employés à l'état-major de l'artillerie.

Nota. — Dans la composition de l'état-major général, on ne comprend ici que les chefs de chaque service.

INFANTERIE.

1.re Division.

Le général de division MERLE, commandant la division.

Le chef d'escadron DESIRÉ, } aides-de-camp.
Le capitaine CHEVILLÉ, }

L'adjudant-commandant FORESTIER, chef de l'état-major.

Le commissaire des guerres FLANDIN.

Le général de brigade RAYNAUD.

Le général de brigade SARRUT.

Le capitaine BOUCHART, commandant le génie.

TROUPE.

Brigade RAYNAUD.	{ 4. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e légère.	{ environ 6200
	15. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e de lig.	
Brigade SARRUT.	{ 2. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e légère.	{ hommes.
	36. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e de lig.	

2. me Division.

Le général de division MERMET, commandant la division.

Les lieutenants DUBOIS et NAULET, aides-de-camp.

L'adjudant-commandant BOUROTE, chef de l'état-major.

Le commissaire des guerres DEBESSÉ.
 Le général de brigade JARDON.
 Le général de brigade FERREY.
 Le général de brigade LEFEBVRE.
 Le chef de bataillon BRULÉ, commandant le génie.

TROUPE.

Brigade JARDON.	31. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e légère.	} environ 5000 hommes.
Brigade FERREY.	47. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e de lig.	
	122. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e de lig.	
Brigade LEFEBVRE.	2. ^{me} régiment suisse.	}
	3. ^{me} régiment suisse.	
	4. ^{me} régiment suisse.	

3.^{me} Division.

Le général de division DELABORDE, commandant la division.

Les capitaines BARRÉ et VIARD, aides-de-camp.
 Le colonel BONDIDIER, chef de l'état-major.
 L'adjoint aux commissaires des guerres THERY.
 Le général de brigade FOY.
 Le général de brigade ARNAUD.
 Le chef de bataillon HULOT, commandant l'artillerie.
 Le capitaine ANDRÉ, commandant le génie.

TROUPE.

Brigade Foy.	17. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e légère.	} environ 4500 hommes.
Brigade ARNAUD.	70. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e de lig.	
	86. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e de lig.	

4.^{me} Division.

Le général de division HEUDELET, commandant la division.

Le capitaine DEBARRE, et le lieutenant DELONE, aides-de-camp.

Le colonel PINOTEAU, chef de l'état-major.

L'adjoint aux commissaires des guerres LE BON.

Le général de brigade GRAINDORGES.

Le général de brigade MARANSIN.

Le chef de bataillon LEHAUT, commandant l'artillerie

Le capitaine BOUCHERAT, commandant le génie.

TROUPE.

Br. ^{de} GRAINDORGES.	{	Voltigeurs de la garde de Paris.	}	environ 5400 hommes.
		15. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e légère.		
		32. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e légère.		
		Légion hanovrienne.		
Br. ^{de} MARANSIN.	{	26. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e de lig.	}	
		Légion du Midi.		
		66. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e de lig.		
		82. ^{me} rég. ^t d'infant. ^e de lig.		

CAVALERIE.

4.^{me} Division de Dragons.

Le général LAHOUSSAYE, commandant la division.

Le chef d'escadron DONAPT, et le capitaine LABARTHE, aides-de-camp.

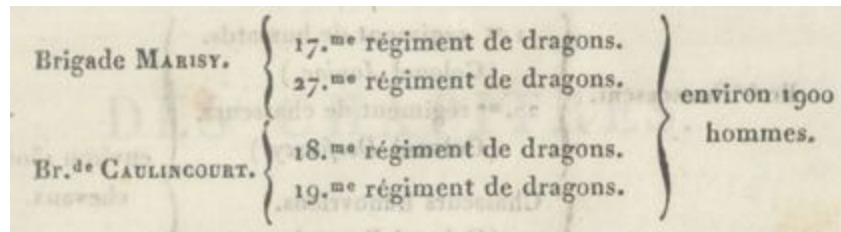
L'adjudant-commandant DESNOYERS, chef de l'état-major.

Le commissaire des guerres NODERY.

Le général de brigade MARISY.

Le général de brigade CAULINCOURT.

TROUPE.



Brigade MARISY.	{ 17. ^{me} régiment de dragons. 27. ^{me} régiment de dragons.	{ environ 1900 hommes.
Br. de CAULINCOURT.	{ 18. ^{me} régiment de dragons. 19. ^{me} régiment de dragons.	

5.^{me} Division de Dragons.

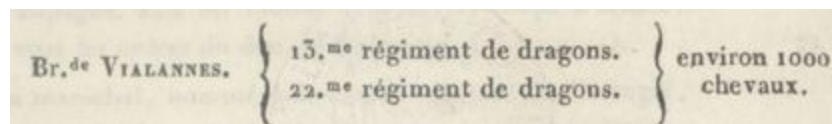
Le général LORGES, commandant la division.

Les lieutenans LORGES et RIMBAUX, aides-de-camp.

L'adjudant-commandant WOLFF, chef d'état-major.

Le général de brigade VIALANNES.

TROUPE.



Br. de VIALANNES.	{ 13. ^{me} régiment de dragons. 22. ^{me} régiment de dragons.	{ environ 1000 chevaux.
-------------------	--	----------------------------

Brigade FOURNIER-SABLOVEZE. — Détachée du 6.^{me} corps.

Cavalerie légère.

Le général FRANCESCHI. — DELONNE, commandant la division.

Les lieutenans DESSAULT et BERNARD, aides-de-camp du général Franceschi.

L'adjudant-commandant CAMBIS, chef d'état-major.

Le général de brigade DEBELLE.

TROUPE.

Br:de FRANCESCHI.	1. ^{er} régiment de hussards. (Colonel <i>Juniac.</i>)	} environ 1300 chevaux.
	22. ^{me} régiment de chasseurs. (Colonel <i>Desfossey.</i>)	
	Chasseurs hanovriens. (Colonel <i>Ewers.</i>)	
Brigade DEBELLE.	8. ^{me} régiment de dragons. (Colonel <i>Girardin.</i>)	

ARTILLERIE.

GÉNIE.

ERRATA.

Page 12. — Ligne 27. — Au lieu de *seu*, lisez *seul*.

Page 21. — Ligne 26. — Après le mot *bravoure*, ajoutez
et un sang-froid.

Page 22. — Ligne 3. — Au lieu de *rappelle*, lisez
rappellent.

Page 22. — Ligne 3. — Au lieu de *chevalirie*, lisez
chevalerie.

Page 115, à la note. — Au lieu de *pair de France*, lisez
membre de la chambre des députés.

Page 285. — Ligne 10. — Au lieu de *sur la rive droite*,
lisez *sur la droite*.



1 « Tibère et Phalaris, dit M. de Jouy, dans son ouvrage de la Morale appliquée à la Politique, n'ont rien imaginé de plus cruel que les baraques de Norman-Cross, et les prisons flottantes connues sous le nom de pontons. » Dans le cours de nos dernières guerres, le gouvernement anglais, par un raffinement inoui de cruauté, semble s'être plu à épuiser sur nos malheureux camarades faits prisonniers, toutes les combinaisons de la barbarie la plus atroce. Nous engageons nos lecteurs à lire les détails que contient sur ce triste sujet, l'ouvrage de l'Angleterre, vue à Londres par le maréchal-de-camp Pillet. (Pages 372 à 390). Nous éprouvons quelque répugnance à les transcrire ici ; mais quelle que soit l'horreur que doit inspirer un pareil récit, nous pouvons assurer que les détails donnés par le général Pillet sont peut-être encore au-dessous de la vérité.

2 « Les guerriers français, dit M. le vicomte de Chateaubriand, étendirent le voile de leur gloire sur le hideux spectacle de la terreur ; ils enveloppèrent les plaies de la patrie dans les plis de leurs drapeaux triomphants, et jetée dans un des bassins de la balance, leur vaillante épée servit de contre-poids à la hache révolutionnaire : »

3 Voyez ! De l'Esprit militaire en France, par le lieutenant-général Max. Lamarque. — Essai sur l'État militaire, en 1825, par un Capitaine Adjudant-Major. Paris, Pichard, quai Conti, n. 5. Sur cent conscrits arrachés à leurs familles et envoyés aux armées, lors de nos dernières guerres, à peine cinq en sont revenus ; et encore ces faibles débris de tant de braves, sont-ils menacés de finir leurs jours dans la misère ! Il est réservé au gouvernement du Roi de réparer cette autre genre d'infortune. Une bonne loi sur les pensions de retraite devient de jour en jour de la plus indispensable nécessité. L'armée attend avec confiance ce grand bienfait de la bonté royale. Le ministre, qui proposera cet acte de justice, acquerra des droits incontestables à la reconnaissance publique, car les

intérêts de l'armée sont ceux de toute la France : son nom ira à la postérité au milieu d'un concert de bénédictions.

4 SOULT, MASSÉNA, NET, JUNOT, REYNIER, etc.

5 Les Espagnols, armés contre nous, appelaient, par dérision, le roi Joseph, leur capitaine d'habillement : Capitan de l'estuario.

6 Lord Castlereagh écrivait au Général en chef de l'armée anglaise : « Le Ministère
« ne met aucunes bornes dans les demandes que vous pouvez faire : quelques secours que vous demandiez,
« on vous les enverra sur le champ. »

7 Les Anglais, pour se justifier de la lenteur qu'ils ont mise à poursuivre l'armée française après la bataille de Salamanque, allèguent les retards qu'ils éprouvaient dans leur marche, « par la difficulté de faire suivre assez vite leurs subsistances. » (Le colonel John. T. Jones.)

8 De la Magistrature administrative exercée par l'Intendance, brochure in-octavo, à Paris, chez Anselin et Pochard, rue Dauphine. — 1826.

9 Victoires et conquêtes.

10 M.***, auteur des Mémoires sur les opérations militaires des Français, en Galice, en Portugal, et dans la vallée du Tage. — 1809. M. le chef de bataillon Guingret, actuellement lieutenant-colonel du 33, ^{me} régiment de ligne. auteur des Mémoires sur la Campagne en Portugal, sous le maréchal Masséna ; en 1810 et 1811.

11 Tout le monde sait qu'à la bataille de Fontenoy, les bataillons des gardes anglaises et ceux des gardes françaises se trouvèrent en présence prêts à s'attaquer...
« Les officiers
« anglais saluèrent les français en ôtant leurs chapeaux. Le

comte de Chabanne, le duc

« de Biron qui s'étaient avancés et tous les officiers des gardes françaises leur rendirent le

« salut. Milord Charles Hai, capitaine aux gardes anglaises, cria : Messieurs des gardes

« françaises, tirez ! Le comte d'Autoroche, alors lieutenant des grenadiers, et depuis leur

« capitaine, leur répondit : Messieurs les Anglais, nous ne tirons jamais les premiers, tirez

« vous-mêmes ! » Les Anglais obéirent : dix-sept-officiers des gardes françaises tombèrent morts ou grièvement blessés. (Dictionnaire des Batailles, art. Fontenoy.)

12 « Les pontons, dit Howard, dans son ouvrage sur les prisons, publié à Londres, ne devraient être que la punition des crimes les plus atroces. » « Hulks ought to be the punishment only for the most atrocious crimes. » Pendant que nos malheureux prisonniers étaient soumis en Angleterre aux traitemens les plus affreux, l'anglais Heatfield, assassin de Georges III, et condamné à une réclusion perpétuelle, jouissait, dans une salle spacieuse de la prison de Newgate, de presque toutes les commodités de la vie, et d'une partie de sa liberté. Il obtenait même, dans ses momens lucides, de se promener en ville.

13 « Comme je n'ai point soumis les Espagnols, disait Napoléon, on raisonnera désormais

« comme s'ils eussent été insoumettables. Mais le fait est qu'ils ont été soumis, et

« qu'au moment même où ils m'ont échappé, les cortès de Cadix traitaient secrètement

« avec nous ; aussi, ce n'est pas leur résistance ni les efforts des anglais qui les ont délivrés ;

« mais bien mes fautes et mes revers lointains : celle surtout de m'être transporté avec

« toutes mes forces à mille lieues d'eux, et d'y avoir péri. » (Mémorial de Sainte-Hélène, vol. 7, page 169).

14 « Je renonce aux projets du grand Empire dont depuis vingt

» ans j'avais à peine formé les bases... » (Discours de Napoléon au corps législatif, en 1813.)

15 Voyez le 17.^e vol. des Victoires et Conquêtes, art. Portugal.

16 Le premier corps d'armée d'observation de la Gironde, devenu ensuite armée de Portugal, se composait de vingt-un bataillons d'infanterie, sept escadrons (chasseurs ou dragons), six compagnies d'artillerie, une compagnie d'ouvriers, un bataillon du train d'artillerie ; en tout, près de vingt-six mille hommes. Cette armée était partagée en quatre divisions, dont trois d'infanterie, commandées par les généraux Delaborde, Loison et Travot, et une de cavalerie sous les ordres du général Kellermann. Le général Taviel dirigeait l'artillerie, ayant sous ses ordres les colonels Prost, d'Abboville et Foy ; le colonel Vincent dirigeait le génie ; le général Thiebault était chef de l'état-major général.

17 Dans une lettre fort remarquable, et ayant rapport aux affaires de la Péninsule, Napoléon écrivait, le 29 mai 1808, à Murat, alors à Madrid..... « Je songerai à nos intérêts particuliers, n'y songez pas * vous-même Le Portugal restera à ma disposition... »

18 Au moment de l'entrée du général Junot, Lisbonne renfermait quatorze mille hommes de troupes réglées et une population de trois cents cinquante mille âmes. Une flotte anglaise était à l'embouchure du Tage.

19 Les causes qui ont amené les troubles d'Aranguez, et les noms des véritables auteurs ne sont pas tout-à-fait connus. Il n'est point prouvé que Napoléon y ait pris la moindre part, et il paraît même assez positif que les Anglais y ont été étrangers, bien qu'ils aient été accusés du contraire. Il

est historiquement prouvé que l'abdication du roi Charles IV, à Aranguez, fut forcée. Avant son départ pour Bayonne, ce monarque fit paraître une protestation contre la violence exercée à son égard, il renouvela plus tard cette protestation dans les termes les plus énergiques.

20 Les relations du chanoine Escoïquiz, du ministre Cevallos et de M. Nellerto (Llorente) ont jetté le plus grand jour sur l'affaire d'Espagne. Il est curieux de lire aussi les explications que donne Napoléon sur ce même sujet, dans le 4.^e volume du Mémorial de Sainte-Hélène, page 228, et les justifications qu'il cherche à offrir de sa conduite dans une circonstance si importante de sa vie.

21 Voici du reste l'opinion de Napoléon lui-même sur l'affaire de Bayonne : « Toutes fois j'embarquai fort mal toute cette affaire,
« je le confesse ; l'immoralité dut se montrer par trop patente, l'injustice
« par trop cynique et le tout demeure fort vilain, puisque j'ai
« succombé ; car l'attentat ne se présente plus que dans sa hideuse
« nudité, privé de tout le grandiose et des nombreux bienfaits qui
« remplissaient mon intention. La postérité l'eût préconisé pourtant
« si j'avais réussi, et avec raison peut-être à cause des heureux
« résultats..... » « Mais je le répète, il n'y eut ni manque de foi, ni perfidie, ni
« mensonge ; bien plus, il n'y avait nulle occasion pour cela. » (Mémorial de Sainte-Hélène, 4.^e vol.)

22 Il est à regretter que les quarante malheureux qui furent fusillés le 3 mai à la pointe du jour, n'aient pu être sauvés : l'ordre de leur grâce arriva quelques minutes

après l'exécution. La veille au soir, une soixantaine d'Espagnols, pris les armes à la main, avaient également été fusillés.

23 La capitulation de Baylen fut violée par les Espagnols. Les troupes de l'armée du général Dupont furent promenées dans presque toute l'Espagne. Après avoir été livrés à la risée et aux insultes de la populace, nos malheureux compagnons furent envoyés dans l'île déserte de Cabrera, où presque tous moururent de faim et de misère. Les officiers furent détenus prisonniers à bord des pontons dans la rade de Cadix.

24 Tout en rendant justice à la valeur des troupes de la petite division du général Delaborde, les rapports anglais portèrent leur nombre à 6000, ce qui est extrêmement exagéré.

25 L'armée anglaise avait reçu de nouveaux renforts après la bataille du 21 août. Le 24, elle était forte de trente-deux mille hommes. Le général anglais sir New Dalrymple en avait pris le commandement en chef. A cette même époque, dix-sept mille Espagnols occupaient l'Alem-Tejo et les Algarves ; plus de quatre-vingt mille hommes de milices portugaises avaient été complètement organisés. (Voyez Victoires et Conquêtes, vol. 18.)

26 Nous ne saurions trop recommander la lecture de l'excellente-relation de la Campagne de 1808, en Portugal, par M. le lieutenant-général Thiebault auquel nous empruntons le passage suivant : « Ainsi se termina, dit ce général, une expédition qui a eu tout
« l'effet que les événemens qui l'ont suivie, ont rendu possible ; qui
« a duré au-delà du terme que l'on pouvait prévoir ; qui, proportion
gardée, et malgré le climat, la saison, les marches et les combats,

« n'a pas coûté le nombre d'hommes que consomment les expéditions
« les plus ordinaires ; qui rappellera à l'armée des souvenirs
« glorieux, et que le général en chef Junot est parvenu à terminer
« par un traité que, dans sa position, il n'était plus possible d'espérer
« : Traité au moyen duquel il a eu l'air de céder ce qu'il
« n'était plus au pouvoir des hommes de conserver ; traité qui en
« Angleterre, en Espagne et en Portugal, a été l'objet d'une désapprobation
« qui le rend aussi glorieux pour le général qui l'a obtenu,
« qu'honorable pour la France ; traité-enfin par lequel l'armée, ayant
« également fait son devoir pendant la conquête, l'occupation et
« l'évacuation du Portugal, a conservé ses armes, ses munitions,
« ses bagages, est rentrée toute entière en Espagne un mois après
« son débarquement à Quiberon, a contribué la première à faire
« évacuer la Galice à cette même armée anglaise, que, deux mois
« auparavant elle avait combattue en Portugal, et a fini par la faire
« rembarquer à son tour à la Corogne.

27 C'est devant Benavente, que les chasseurs à cheval de la garde se trouvèrent enveloppés par une cavalerie nombreuse, et qu'ils perdirent leur colonel, le général Lefebvre-Desnouelles, lequel fut fait prisonnier :

28 En passant la revue des troupes, venant d'Allemagne, le 11 septembre 1808 Napoléon leur avait dit : « Soldats, j'ai besoin de vous : la présence hideuse du Léopard

« souille les continens d'Espagne et du Portugal ; qu'à votre aspect,
« il fuie épouvanté ; portons nos aigles triomphantes jusqu'aux
« colonnes d'Hercule ; là aussi, nous avons des injures à venger !

29 Un historien anglais, témoin oculaire de ces désordres, s'exprime ainsi : « Alors le pillage devint général. Les ressources que
« les troupes anglaises obtenaient par ce moyen étant insuffisantes,
« leur fureur éclata en mauvais traitemens contre les habitans qui,
« alarmés pour leur sûreté personnelle, et tout-à-fait dans l'impossibilité
» de satisfaire aux demandes impératives qu'on leur adressait,
« barricadèrent leurs portes et s'enfuirent dans les montagnes. Ainsi,
« pour obtenir un asile, il fallut employer la violence, et toute subordination
« cessa. Un effroyable désordre suivit et se répandit
« avec une telle rapidité, que l'armée fut menacée d'une prompte
« dissolution. »

30 Avant d'arriver à Astorga, sir John Moore avait détaché sur Orense un corps léger d'environ 5000 hommes. Ce corps, qui n'avait pas souffert, s'embarqua tranquillement à Vigo.

31 Voyez les mémoires sur les Opérations des Français en Galice, en Portugal et dans la vallée du Tage. Par ***

32 Le général Foy venait de faire la première campagne en Portugal, comme colonel d'artillerie ; il avait été blessé à la

bataille de Vimeiro, où il commandait l'artillerie de la division de réserve.

33 Le duc de Dalmatie fit graver l'inscription suivante, sur un rocher près de l'endroit où fut tué le général sir John Moore : « Hic cecidit Johannes Moore, Dux exercilûs, « In pugnâ Januarii XVI, 1809, « Contra Gallon à Ducc Dalmatiœ duclos. »

34 Victoires et conquêtes, vol. 18, page 250.

35 Mémoires sur les Opérations militaires des Français en Galice, en Portugal et dans la vallée du Tage.

36 Dès les premiers jours de navigation, la flotte, qui transportait l'armée de Portugal, fut assaillie par une effroyable tempête qui la dispersa et l'éloigna considérablement de sa route. Plusieurs bâtimens de transport, entr'autres, celui à bord duquel se trouvait l'état-major et une partie du 86.^{me} régiment de ligne, périrent corps et biens. Plus de deux mille hommes furent engloutis. Comme on n'avait pris de vivres que pour la durée d'une traversée ordinaire, les soldats eurent beaucoup à souffrir de la faim et du manque d'eau, sans compter les cruelles fatigues d'une mer toujours orageuse. Déjà l'on commençait à craindre de ne plus revoir la France, lorsque la flotte de transport aborda nos côtes à Quiberon, à Paimbœuf et à la Rochelle. Nos troupes y furent débarquées ; elles y trouvèrent l'ordre de leur rentrée immédiate en Espagne. Au moment où le navire, qui transportait une partie du 86.^{me} régiment de ligne, allait périr, et lorsque tout espoir de salut fut perdu, l'adjudant-major Guillemain, l'adjudant Parisot et quelques autres Français se jetèrent précipitamment dans une frêle embarcation. Parmi eux, se trouvait le maître armurier du régiment. Dans un premier mouvement d'effroi, ce sous-officier n'avait songé qu'à sa propre conservation ; il avait

abandonné sa femme et son enfant. Cette mère infortunée aperçoit son mari qui va s'éloigner ; elle l'appelle à grands cris, et, lui montrant son enfant, elle l'accable des plus tendres reproches. Le cœur d'un père ne fut point insensible à la voix de la nature et du devoir ; le maître armurier remonte à l'instant sur le navire ; il vole auprès des objets de toutes ses affections et les presse dans ses bras. Bientôt les flots reçurent leurs embrassemens mutuels et leurs derniers soupirs ; tout fut englouti ! Après avoir erré longtemps en pleine mer, sans voile, sans boussole, sans vivres et sans eau ; l'adjudant-major Guillemain et les autres passagers, qui s'étaient sauvés dans la chaloupe, furent jetés sur les côtes de Portugal. Leur malheur fut loin d'y être respecté. Ils furent assaillis par des habitans, vrais Cannibales, qui leur firent endurer des tourmens encore plus affreux que la cruelle agonie à laquelle ils avaient été en proie pendant neuf jours et neuf nuits. Réclamés par les Anglais, ces infortunés jouirent plus tard du plaisir de revoir la France. Au milieu des souffrances de leur dernière navigation, ils avaient perdu trois de leurs compagnons qui moururent de misère et de désespoir.

37 Dans une proclamation où il annonce que de nombreux renforts allaient être envoyés à l'armée française, en Espagne, Napoléon appelle les troupes de la grande armée, les Lions du Nord.

38 A cette revue, Napoléon, tout occupé de la poursuite de l'armée anglaise, ne fit presque attention qu'aux baïonnettes ; il ordonna qu'on eût soin de les faire aiguiser. En passant devant les sous-officiers de la 2.^{me} compagnie du 5.^{me} bataillon du 26.^{me} de ligne, il s'aperçut que le fusil du sergent-major de cette compagnie était sans baïonnette. Il demande aussitôt à ce sous-officier ce qu'il en a fait ? Mon général... Sire..., répond celui-ci tout interdit... Je...

l'ai... oubliée... — Hé bien, réplique Napoléon : Il eut mieux valu que tu eusses oublié ta culotte !

39 « La Galice est la province d'Espagne que le ciel a traitée avec

« le plus de rigueur ; il y pleut six mois de l'année. Ses habitants....

« sont en général aussi sales que les paysans polonais ; leurs maisons

« offrent l'aspect le plus dégoûtant, et les animaux immondes y

« vivent pêle mêle avec eux. La même couche (une espèce d'armoire

« à plusieurs étages) reçoit toute la famille sans distinction de sexe.

« Les maisons sont basses, et souvent n'ont pas de fenêtres ; le jour

« n'y vient que par la porte, qui donne passage à la fumée du foyer,

« placé au milieu de la chambre ; elle s'échappe aussi par une ouverture

« pratiquée au milieu du toit. » (Mémoires sur la guerre d'Espagne, par M. de Naylies).

40 D'après la nouvelle organisation arrêtée par Napoléon, lors de son arrivée à Vittoria, en novembre 1808, l'armée de Portugal devait former le 8.^{me} corps de l'armée d'Espagne. Ce 8.^{me} corps fut dissous peu après sa rentrée en Espagne. Les divers régimens, presque tous les généraux et officiers d'état-major, qui en faisaient partie, furent attachés au 2.^{me} corps. Le général Junot reçut le commandement du 3.^{me} corps, en remplacement du maréchal Lannes. Le général Kellermann fut nommé gouverneur-général de la province de Valladolid ; le général Thiebault, chef de l'état-major, reçut une nouvelle destination. Tous les bataillons et escadrons détachés, qui

avaient leurs régimens dans un autre corps d'armée, rejoignirent ces régimens. Une fois dans le 2.^{me} corps, la division Loison fut fondue dans les autres qui restèrent au nombre de quatre : les divisions Merle, Mermet, Delaborde et Heudelet. Le 17.^{me} d'infanterie légère, qui était resté à Erfurt, pour y former la garde des deux Empereurs, lors du congrès, rejoignit également le 2.^{me} corps en Galice, et fut placé dans la division du général Delaborde.

41 Voyez à la note c, le tableau de la composition du 2.^{me} corps d'armée, à l'époque du mois de février 1809. Depuis leur entrée en Espagne, les régimens du 2.^{me} corps, et surtout ceux de l'armée du général Junot, avaient perdu un nombre considérable d'hommes, entrés aux hôpitaux ou restés en arrière. Ces hommes continuaient de compter à l'effectif général de ces corps ; il n'est donc pas surprenant que, d'après les situations qui étaient au quartier-général impérial, Napoléon ait voulu faire croire que la force du corps d'armée du maréchal Soult était de quarante mille hommes.

42 Pour commander les vingt-quatre mille hommes de toutes armes du 2.^{me} corps, il y avait un état-major pour une armée de cent mille combattants : un maréchal, dix généraux de division, dix-huit généraux de brigade, et un nombre d'officiers d'état-major proportionné ; tandis que le personnel de l'artillerie était trop peu nombreux, et que l'on manquait totalement de sapeurs du génie.

(Voyez Mémoires sur les Opérations militaires des Français en Galice, etc.)

43 In pedite robur, dit Tacite : C'est dans l'infanterie, que se trouve la force d'une armée. S'il est vrai aussi, comme l'a dit un grand capitaine, « que la science » d'un général soit dans les jambes de ses soldats », convenons alors que les succès à la guerre dépendent en grande partie de l'état

où se trouve la chaussure. Par une fatalité inconcevable, le gouvernement impérial a toujours apporté la plus grande négligence dans cette partie essentielle de l'entretien des troupes de presque tous les corps des armées d'Espagne et de Portugal. Les souliers qui sortaient de ses magasins n'avaient pour semelle qu'une espèce de cuir très-mince, recouvrant du carton ou du bois ; le tout était lié avec de la colle. Dès la première étape, par un temps humide, il ne restait plus que l'empaigne qui souvent disparaissait aussi. Il est du plus grand intérêt pour le bien d'une armée, lors d'une guerre, que tous les souliers soient fournis aux régimens, par leur dépôt et non par des fournisseurs quels qu'ils soient. Mille avantages sont attachés aux fournitures faites ainsi, sous la surveillance du conseil d'administration, par les maîtres cordonniers des corps. Le gouvernement doit favoriser de tout son pouvoir le transport de ces souliers et leur arrivée aux bataillons détachées aux armées.

44 C'est avec une vive satisfaction que nous saisissons de nouveau l'heureuse occasion de rendre grâce au gouvernement du Roi pour les importantes améliorations qu'il a introduites, depuis quelques années, dans l'habillement des troupes. Ah ! combien de souffrances et de maux on eût épargnés aux jeunes conscrits dans le cours de nos dernières guerres, si on les avait habillés tels qu'ils le sont aujourd'hui ! « Le soldat français est le mieux armé et enfin le plus

« commodément habillé de tous ceux de l'Europe ; il est abondamment

« pourvu d'effets de grand et de petit équipement, de linge

« et chaussure nécessaires à ses besoins. Sous ce rapport, il est infiniment

« mieux traité que du temps du gouvernement impérial.

Dans

« l'habillement des officiers et soldats, et particulièrement

dans celui

« de l'infanterie, on a su à la fin réunir une modeste élégance à la

« commodité. » (Voyez : Essai sur l'état militaire en 1825.)

45 Aujourd'hui lieutenant-général commandant la 8^{me} division militaire, pair de France, etc.

46 Dans les diverses circonstances de la guerre de la Péninsule, les femmes espagnoles et portugaises se sont portées aux plus terribles excès contre les militaires français ; elles semblent avoir pris un soin particulier de vouloir prouver la vérité de cette triste pensée exprimée par Virgile.... Furens quid foemina possit ? « Des femmes ou plutôt des furies déchaînées se précipitaient avec

« d'horribles hurlemens sur nos blessés, et se les disputaient pour

« les faire mourir dans les tourmens les plus cruels ; elles leur plantaient

« des couteaux et des ciseaux dans les yeux, se repaissaient

« avec une joie féroce de la vue de leur sang.... »

(Mémoires de M. de Rocca sur la Guerre d'Espagne, pages 190 et 191.)

47 « Croyez-moi, chanoine, les pays où il y a beaucoup de moines

« sont faciles à subjuguier ; j'en ai l'expérience ; dans tous les cas, la

« résistance ne sera pas redoutable. » (Conversations de Napoléon avec le chanoine Escoiquiz).

48 Aujourd'hui lieutenant-général, commandant la 4.^{me} division militaire, pair de France, etc.

49 Mémoires sur la guerre d'Espagne, par M. de Naylies, 1817.

50 Nous ne pouvons résister au plaisir d'emprunter à M. de Naylies, dont les mémoires se distinguent par la variété des tableaux et la fidélité des récits, le passage relatif à la belle action du curé de Carballinos : « Lors de notre départ des environs de Saint-Jacques de Compostelle,
« au commencement de février, trois dragons démontés étaient
« restés en arrière accablés de lassitude ; deux d'entre eux furent
« massacrés par des paysans, et le troisième aurait eu le même sort
« sans l'humanité du curé de Carballinos. Ce respectable ecclésiastique,
« au péril de ses jours, le déroba à la fureur des paysans, en
« le cachant tantôt dans la sacristie, tantôt dans le clocher où il resta
« enfermé plusieurs jours : la nuit, le curé lui apportait à manger.
« Ayant appris que les Français passaient près de son village, il fit
« habiller à l'espagnole le dragon qu'il avait soustrait à la mort, et
« l'amena dans nos bivouacs. Ce digne homme fut reçu de nous,
« comme le méritait une telle action. « Sur ces entrefaites, des soldats, qui s'étaient écartés du camp,
« pénétrèrent dans le village de Carballinos, et pillèrent sa maison.
« Il était encore parmi nous lorsqu'on le lui annonça. Cette nouvelle
« se répandit bientôt ; et la pitié, se mêlant à la reconnaissance,
« on ouvrit spontanément une souscription en faveur du curé ;
« chaque soldat voulut y contribuer. Dans un instant, on

recueillit

« cent louis qui lui furent offerts ; il ne consentit à les accepter

« qu'après avoir forcé celui qui lui devait la vie, à recevoir de quoi

« s'équiper. Il y eut alors entre eux un combat de générosité fort

« attendrissant, et je vis de vieux soldats verser des larmes à l'aspect

« de leur camarade, qui en répandait de reconnaissance et de joie,

« dans les bras de son libérateur. Ce moment nous fit éprouver quelques

« douces sensations. »

51 Dulong de Rosnay, aujourd'hui lieutenant-général, gouverneur-général de la Corse, lieutenant d'une compagnie des gardes-du-corps. Lors de la première expédition en Portugal, le major Dulong avait déjà rendu de grands services ; dans cette nouvelle campagne, il se fit constamment remarquer par un sang-froid unique et par la plus raie intrépidité. Les rapports du temps ne lui ont donné qu'une partie des éloges que lui-a mérité sa glorieuse conduite.

52 Aujourd'hui lieutenant-général, premier veneur de France.

53 Afin de réprimer les nombreux abus qui régnaient dans les hôpitaux de l'armée d'Italie, le général Buonaparte, par son arrêté du 22 thermidor, an 5 (9 août 1797), nomma les trois généraux : Point, Dessoles et Fignoles inspecteurs des hôpitaux ; ils furent munis de pleins pouvoirs. Il serait à désirer que cette mesure salubre fut plus souvent prise aux armées et même dans l'intérieur. Il faudrait surtout que ces visites des généraux inspecteurs, spécialement chargés

de contrôler les opérations des administrations de nos hôpitaux, eussent toujours lieu inopinément.

54 Lord Wellington fit réformer quelques abus qui existaient dans le commissariat-général, et y introduisit de grandes améliorations.

55 Mort glorieusement à la bataille de la Moscowa, lors de la prise de la grande redoute.

56 Déjà, en Espagne, dans les premiers momens de l'insurrection, la populace s'était portée aux plus grands excès contre ceux qui n'avaient pas voulu plier devant elle ni se prêter à tous ses caprices. Les chefs militaires et civils étaient devenus les principales victimes de son aveugle fureur. Le capitaine-général de marine, dom Francisco de Borja ; le marquis del Socoro, capitaine-général de l'Andalousie, le comte de Torrefresno, gouverneur de Badajoz ; dom Santiago de Gusman, gouverneur de Tortose ; le lieutenant-général Filangeri, les maréchaux-de camp dom Miguel de Cavalhos, dom Pedro de Truxillo, dom Juan de Tola ; le comte d'Aguisla, à Séville, et le baron d'Abada, à Valence ; dom Solano, gouverneur de Cadix, avaient été assassinés et mis en pièces dans divers soulèvemens.

57 Le général Jardon passait pour le plus intrépide guerrier de l'armée de Portugal. Il était chéri des soldats dont il affectait les manières et le ton brusque. Il parlait presque toujours le patois de Liège où il était né. « Il poussait jusqu'au cynisme la négligence dans son extérieur ; son uniforme et son cheval, tout équipé, ne valaient pas cent écus. » Au bivouac, il vivait sans façon dans une escouade de voltigeurs. Au moment de l'action, il marchait constamment à la tête des tirailleurs, armé d'un fusil et portant une ceinture remplie de cartouches. Si le général Jardon manquait de ces grandes qualités nécessaires à un

officier de son grade, il est prouvé que personne mieux que lui n'a mérité le titre de premier voltigeur de France.

58 « S'il arrivait qu'un soldat fatigué restât en arrière, il était

« aussitôt massacré, même à cent pas de l'arrière-garde ; elle accourait

« aux gémissemens de cet infortuné, mais on ne voyait plus

« qu'un cadavre mutilé, et ses bourreaux qui, sur un rocher voisin,

« insultaient à nos regrets. « Les femmes montraient dans toutes ces occasions plus de barbaric

« que les hommes, et poussaient plus loin le raffinement de

« la cruauté. Oubliant la retenue et la modestie de leur sexe, on en

« a vu commettre des atrocités qui outragent la nature. Ma plume

« se refuse à tracer les outrages qu'elles firent au cadavre d'un officier

« du 27.^{me} de dragons, tué dans l'attaque du bivouac de ce régiment

« par les paysans. » (Mémoires sur la guerre (l'Espagne, par M. de Naylies),

59 Aide-de-camp du Roi, commandant supérieur du camp de Lunéville.

60 M. le lieutenant-colonel Guingret, du 33.^{me} régiment de ligne.

61 Mémoires sur les Opérations militaires des Français en Galice, en Portugal, etc. Nous renvoyons nos lecteurs à ces Mémoires ; ils y trouveront de plus amples détails sur l'étonnant passage du pont d'Amarante. Nous croyons devoir les prévenir de nouveau que, dans les divers mouvemens opérés par nos troupes, nous avons pris cet ouvrage pour guide principal.

62 Voyez Mémoires sur les Opérations militaires des Français en Galice, etc., page 236.

63 Voyez l'ouvrage de M. Charles Nodier, sur la société des Philadelphes. Cet écrivain a révélé l'existence de cette association secrète, dont le but était, dit-on, la destruction de la tyrannie impériale, et à laquelle l'on donnait pour chef principal le colonel Oudet. La mort de ce brave officier, tué la veille de la bataille de Wagram, dans une embuscade où périrent vingt-deux officiers du 9.^{me} de ligne qu'il commandait, fit naître d'étranges récits, et donna lieu à beaucoup de conjectures.

64 Devenu aide-de-camp du général de cavalerie Walin ; il est actuellement capitaine dans le 8.^{me} régiment de ligne.

65 La légion du Midi était composée presque en entier de Piémontais ; rarement, on a vu des soldats plus intrépides. Des nombreux conscrits que ce régiment a reçus, à peine cent, incorporés sur la fin de 1811 dans le 31.^{me} léger, ont survécu : tous les autres sont restés sur les divers champs de bataille de la Péninsule. La légion du midi a fourni un grand nombre d'officiers de mérite : Plusieurs d'entre eux figurent avec distinction dans les rangs de notre armée actuelle.

66 Commandant actuellement la 1.^{re} subdivision de la 10.^{me} division militaire, à Toulouse.

67 Dans une campagne de moins de quatre mois, on avait donc perdu environ six mille hommes, c'est-à-dire le quart à peu près de l'effectif des hommes présents. Ces pertes seront trouvées considérables lorsqu'on se rappellera, qu'au moment de l'entrée en Portugal, les soldats, restans dans les rangs, étaient tous aguerris et éprouvés déjà par les fatigues d'une longue guerre. Les pertes éprouvées par le personnel de l'administration militaire de l'armée furent plus grandes ; elles s'élevèrent à près du tiers.

68 D'Anthoine, baron de Saint-Joseph, actuellement colonel au corps royal d'état-major, employé dans la garde royale.

69 La plupart des chefs de Guérillas, sortis des derniers rangs de la société, furent désignés par la profession qu'ils y exerçaient, tels que el Cosinero, le cuisinier ; el Medico, le médecin ; el Paslor, le pasteur ; ou par quelque trait caractéristique, comme el Impecinado, l'implacable, surnom de Juan-Martin ; el Abuelo, le grand-père ; et Marquesito, le marquis (de Porlier), etc. (M. de Naylies).

70 Voyez dans les Mémoires sur les Opérations militaires des Français en Galice, etc., les détails intéressans de la captivité du général Franceschi et de ses deux compagnons. Le capitaine d'Anthoine, réclamé par le général en chef Suchet, fut échangé. Le lieutenant Bernard, favorisé par quelques Espagnols, parvint à s'évader ; il rejoignit le maréchal Soult à Séville, après que les Français eurent forcé le passage de la Sierra-Morena.

71 Au départ du général Mermet, le Maréchal réduisit, le 15 juillet, le nombre des divisions d'infanterie à trois. Le 47.^{me} de ligne, de la division Mermet, fut placé dans la division Delaborde qui prit le N.º 2, et le 31.^{me} d'infanterie légère fut attaché à la division Heudelet, à laquelle on donna le N.º 3. Les autres régimens de la division Mermet furent envoyés au général Kellermann. Le général Loison obtint la permission de se rendre à Madrid.

72 « Le maréchal Ney, si bon guerrier, si brillant au feu, avait

« un esprit d'indépendance qu'augmentait encore son grade de Maréchal.

« Avant le rétablissement des Maréchaux, on voyait les généraux

« de division obéir sans hésitation à celui d'entre eux revêtu

« momentanément du commandement en chef. Il n'en n'était pas de
« même de MM. les Maréchaux, ou du moins de plusieurs d'entre
« eux.... » (Mémoires sur les Opérations militaires des Français, etc).

73 Dans quel pays, pour quelle cause et sous quelles couleurs qu'ils aient combattu, les Français ont toujours rencontré cet officier anglais dans les rangs de leurs ennemis les plus acharnés.

74 Voyez les Mémoires historiques sur la Révolution d'Espagne, par M. de Pradt.

75 Voici de quelle manière, Napoléon, dans le 3.^{me} volume du Mémorial de Ste.-Hélène, page 280, s'exprime au sujet de son frère : « Quand j'appris, à Dresde, la défaite de Vittoria, et la perte
« de l'Espagne, due à ce pauvre Joseph, dont les plans, les mesures
« et les combinaisons n'étaient pas de notre temps ; mais semblaient tenir
« bien plutôt d'un Soubise, que de moi, je....., etc.

76 Il n'entre point dans notre plan de faire le récit circonstancié de la bataille de Talaveira : nos lecteurs en trouveront tous les détails dans le 19.^{me} volume des Victoires et Conquêtes (page 282), et dans les autres relations de nos guerres en Espagne.

77 Actuellement lieutenant-général, inspecteur-général d'infanterie.

78 Le 5.^{me} corps, sous les ordres du maréchal Mortier, duc de Trévise, était composé des deux divisions d'infanterie des généraux Girard et Gazan, et d'une brigade de cavalerie légère (10.^{me} de hussards et 21.^{me} de chasseurs).

Sa force était d'environ 15,000 hommes. Le 6.^{me} corps, que commandait le maréchal Ney, duc d'Elchingen, se composait des deux divisions d'infanterie des généraux Marchand et Mermet, d'une brigade de dragons (15.^{me} et 25.^{me} régimens), et d'une brigade de cavalerie légère (3.^{me} de hussards et 15.^{me} de chasseurs). Sa force était également d'environ 15,000 hommes. Au départ de Salamanque, le 2.^{me} corps, sous les ordres immédiats du maréchal Soult, duc de Dalmatie, comptait plus de 20,000 hommes présens sous les armes ; savoir :

Quartier-général.	548.	} 20,294.
1. ^{re} division (général Merle).	6273.	
2. ^{me} division (général Delaborde).	5456.	
3. ^{me} division (général Heudelet).	5027.	
Division de dragons (général Lahoussaye).	1373.	
Cavalerie légère (général Soult).	1021.	
Parc d'artillerie.	596.	

79 On sait que, dans toute l'Espagne, les habitans ont l'habitude, pendant le temps des chaleurs, d'interrompre leurs occupations, afin de se livrer au repos, de midi à trois heures, et de dormir : c'est ce qu'ils appellent hacer la siesta, faire la sieste. Durant tout ce temps de repos, les boutiques et les magasins, dans les villes, sont fermés, et le plus grand silence règne dans les rues. Dès que la chaleur est moins forte, tout reprend bientôt l'activité ordinaire.

80 M.r de Naylies.

81 Voyez Mémoires sur les Opérations, etc.

82 Nous ne pouvons croire que ce soit sérieusement que l'auteur des Mémoires sur les opérations militaires des Français en Galice, etc., ait dit dans son ouvrage : l'embarras de faire moudre fit naître à l'ordonnateur Lenoble l'idée de préparer le blé de manière à être mangé en grain. Nous prions nos lecteurs de décider à qui doit appartenir le mérite de l'invention, ou de M. l'ordonnateur

qui a toujours eu une table bien servie, ou des soldats qui, ayant à lutter journellement contre toute espèce de besoins, ont forcément dû faire usage de tous les moyens d'industrie que pouvait leur suggérer l'impérieuse nécessité d'apaiser leur faim.

83 Ces messieurs (les commissaires et les inspecteurs des vivres) pour se donner un air important, ne manquaient jamais de faire naître mille difficultés, lorsqu'ils n'en existait pas, ou lorsqu'ils auraient pu aisément les lever ; leur unique soin se bornait à procurer des vivres au quartier-général. Ils disaient alors effrontément la division a du pain, la division a de la viande, tandis que sur deux ou trois mille personnes, une trentaine seulement d'individus privilégiés en avaient obtenus. Les inspecteurs de vivres et de fourrages seraient utiles dans une armée où il y aurait des magasins, et où l'on ferait des distributions régulières ; mais avec notre manière de faire la guerre, et le système dévastateur où l'on compte sur les ressources du pays pour faire vivre les armées, ils sont inutiles. Je n'ai pas vu ces agents du gouvernement faire vingt distributions par an ; au lieu d'un abus, il en existait deux ; c'est que l'on pillait et ravageait, sous prétexte de chercher des vivres, et que l'on payait des gens qui ne faisaient rien. (Mémoires de M. de Naylies. — Page 181 et 182.)

84 Brochure in-8.°, à Paris, chez Auselin et Pochard, rue Dauphine. — 1826.

85 Lors de leur première formation, les membres de l'administration militaire ont tous été pris dans les rangs des troupes réglées. Ils furent choisis parmi des officiers qui étaient commis pour voir et recevoir en monstres et revues les gens de guerre, comme le porte l'ordonnance du roi Jean rendue le 28 décembre 1355, et le plus ancien monument des revues. Ces officiers furent appelés commissaires ; ils étaient alors les délégués du connétable

et des maréchaux de France qui avaient la plupart des attributions actuelles du ministre de la guerre. Une ordonnance du 14 janvier 1567, ayant créé la charge de secrétaire-général contrôleur-général des guerres, le connétable et les maréchaux furent restreints au commandement des troupes ; ils conservèrent cependant le droit de déléguer des commissaires qui devaient les remplacer pour recevoir les monstres et revues. Mais la même ordonnance de 1667 portant que des contrôleurs particuliers des guerres seraient nommés en nombre pareil à celui des commissaires, il arriva que, dans les monstres et revues, un commissaire était toujours assisté par un contrôleur ; et que tandis que le premier adressait les rôles des gens de guerre au connétable, le second en faisait l'envoi au secrétaire-d'état contrôleur-général des guerres. Ces commissaires ayant été érigés par la suite en offices de la nomination royale, et étant placés sous la dépendance du secrétaire d'état de la guerre, le ministère des contrôleurs devint inutile ; aussi furent-ils supprimés par édit du mois d'avril 1782, sous Louis XVI. « Plus tard, les commissaires, s'étant mis au lieu et place des chefs de l'administration, « et s'occupant exclusivement de ses opérations intérieures, ils devinrent « étrangers aux habitudes militaires et furent dépouillés du mérite de leurs services « antérieurs. » On fit passer alors des contre-revues par des officiers-généraux ou supérieurs, ou par des contrôleurs du service de l'administration. Le 9 nivôse an 9, on forma le corps des inspecteurs aux revues. Enfin, l'ordonnance du 29 juillet 1817, supprima les commissaires et les inspecteurs, et créa l'intendance militaire. Le principe d'après lequel les commissaires étaient restreints à prouver des services antérieurs dans les troupes, a été formellement établi par l'article 41 de l'ordonnance du premier février 1674, mais il a reçu diverses atteintes dans les ordonnances du 14 septembre 1776, du 17 avril 1778,

et surtout dans celle du 29 juillet 1817 qui exclue tous les officiers, et dont les dispositions ont été une victoire de l'esprit de coterie sur le bien du service, L'obligation du service militaire fut rétablie par la loi du 16 avril 1793, par celle du 28 nivôse an 3 et par l'arrêté du 9 pluviôse an 8 ; mais les effets en ont été de pure forme. L'ordonnance du 18 septembre 1822 ne réserve qu'une faible portion des places vacantes dans le corps de l'intendance militaire, pour les officiels de l'armée. (Voyez de la Magistrature exercée par l'Intendance).

86 « Appelés (les commissaires des guerres) à juger entre les troupes et les services

« qui pourvoient à leurs besoins, à reconnaître d'une part la qualité des fournitures

« destinées à ces troupes ; et de l'autre, les proportions dans lesquelles elles y ont droit ;

« à vérifier et arrêter les dépenses auxquelles ces fournitures donnent lieu ; il aurait

« fallu de leur part une vertu plus qu'humaine pour ne pas pencher en faveur de leur propre

« ouvrage. » (De la Magistrature exercée par l'Intendance, page 16).

87 Parmi les congrégations religieuses destinées au service des hôpitaux, on distingue les sœurs de la charité dont Saint-Vincent-de- Paule a été le fondateur, les soeurs noires qui suivent la règle de Saint François-d'Assises, et les frères de Saint-Jean-de-Dieu. Cette dernière institution a commencé en Portugal. On peut ajouter aussi la congrégation de Sainte-Camille de Lellis dont les membres s'engagent par quatrième vœu à servir les pestiférés. Le premier établissement des sœurs de Sainte-Camille a eu lieu en Portugal. En France, il n'existe que très peu de ces dignes sœurs.

*Campagne de Portugal. Souvenirs militaires
du temps de l'empire, par un officier supérieur
du deuxième corps. Tome 1er*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65101179>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr